





George Baird

7 7 8 8 9 9 1 0

Geo

8 3
4
3 3 2

COURS DE CHIRURGIE DICTÉ AUX ÉCOLES de Médecine de Paris.

Par M. ELIE COL DE VILARS, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Françoise.*

TOME TROISIÉME.

Contenant le Traité des Plaies.



A PARIS,

Chez ROLLIN, Quai des Augustins, à Saint Athanase.

M. D. CC. XLVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



TABLE DES SOMMAIRES contenus dans ce troisiéme Tome.

LIVRE SECOND,

Des Plaies, Page 1.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

Fin de la Table des Sommaires.



Approbation de Messieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS soussignés Docteurs-Régens en la Faculté de Médecine de Paris, nommés par elle, pour examiner *Un Traité des Plaies*, composé par M. COL DE VILARS, Docteur-Régent en ladite Faculté, certifions avoir lû avec plaisir ledit Ouvrage, dans lequel l'Auteur soutient parfaitement la réputation & l'estime qu'il a mérité du Public, par les deux Volumes de Chirurgie qu'il a précédemment donnés. Nous croyons que ce Traité sera extrêmement utile à ceux qui se destinent à la Médecine, ou à la Chirurgie. En foi de quoi nous avons signé la présente Approbation. A Paris le dix-neuf Juillet mil sept cent quarante.

Signé, FINOT. LE HOC. HUNAULD.

Consentement de Monsieur Leaulté, Doyen de la Faculté de Médecine.

VU l'Approbation de Messieurs FINOT, LE HOC, & HUNAULD, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, nommés par elle pour l'examen d'un *Traité des Plaies*, composé par M. COL DE VILARS, Docteur-Régent & ancien Professeur de Chirurgie en Langue Françoise, nous consentons pour la Faculté que cet Ouvrage soit imprimé. A Paris le vingt Juillet 1740.

Signé, LEAULTE', *Doyen*.

Approbation de Monsieur de Vernage, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & Censeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Traité des Plaies & des Ulcéres*, de M. COL DE VILARS, Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris. Il m'a paru très-instructif pour les Etudians en Médecine & en Chirurgie. Ce 16. Janvier 1740.

Signé, DE VERNAGE.

Le Privilége est au Traité des Tumeurs.

COURS



COURS DE CHIRURGIE.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LIVRE SECOND.

Des Plaies.

APRE'S avoir traité des Tumeurs contre-nature, & des affections qui en dépendent, l'ordre que nous nous sommes proposés dans la division des Maladies Chirurgicales, exige à présent que nous parlions des Plaies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Plaies en général.

ARTICLE PREMIER.

Définition de la Plaie.

LE mot de *Plaie*, en latin *Vulnus*, ſe prend en général pour toutes ſortes de ſolutions de continuité. Voyez Celſe, *liv.* 5. *c.* 26. Mais on entend plus particuliérement par *Plaie*, *une ſolution de continuité, récente, faite ſubitement dans les parties molles de notre corps, par la violence de quelque cauſe externe.* On comprend ſous le nom de *Parties molles*, toutes les parties ſolides, excepté les os & les cartilages.

La ſolution de continuité eſt une diviſion violente des parties ſolides du corps, qui ſont, ou doivent être naturellement unies & continues.

Quoique la Plaie ſoit une ſolution de continuité, toute ſolution de continuité n'eſt pas Plaie. Les abſcès, les ulcéres, les caries & les fractures ſont

des ſolutions de continuité ſans être Plaies.

Il faut donc 1°. que la ſolution de continuité ſoit récente, lorſqu'elle devient ancienne, & qu'elle ne ſe cicatriſe point dans un tems convenable, elle dégénére en ulcére.

2°. Elle doit ſe faire ſubitement, puiſque l'action des cauſes qui la produiſent, eſt prompte ; ce qui n'arrive point dans les ulcéres.

3°. Il eſt néceſſaire d'établir le ſiége des Plaies dans les parties molles, pour ne pas les confondre avec les fractures. D'ailleurs les os ſont quelquefois fracturés par une cauſe externe, ou par quelque effort, ſans qu'il y ait de Plaie. Ainſi l'on ne peut point donner ce nom à une fracture où les tégumens ni les chairs n'ont ſouffert aucune ſolution de continuité.

Enfin, la ſolution de continuité qui conſtitue la Plaie, doit être faite par une cauſe externe, pour être diſtinguée des ſolutions de continuité qui ſe font quelque fois dans le corps par des cauſes internes, comme les abſcès, les ulcéres, les puſtules, &c. On pourroit objecter que dans certaines fra-

ctures les os rompus, ou leurs esquilles font assez souvent des Plaies que la cause externe de la fracture n'a pas faites. En ce cas l'on doit regarder les os fracturés comme des corps étrangers qui n'agissent violemment sur les parties molles que par l'effort d'une cause externe, & qui en tiennent eux-mêmes lieu, comme cause immédiate.

Laplûpart des Auteurs excluent du nombre des Plaies les brulures accompagnées de solution de continuité. Ils les mettent au rang des ulcéres, à cause de l'érosion que l'instrument brulant fait plutôt par sa chaleur que par sa masse : mais puisque ces sortes de brulures sont des solutions de continuité, récentes, faites subitement dans les parties solides, par la violence d'une cause externe, on ne peut pas se dispenser de les adopter comme Plaies.

Guy de Chauliac, *Tr. des Plaies*, *ch.* 1. & avec lui les Anciens & presque tous les Modernes, ajoûtent que la solution de continuité qui fait la plaie, doit être sanglante & sans pourriture, c'est à-dire, sans suppu-

ration ; afin de la diſtinguer de l'ulcére. Les raiſons ſuivantes détruiſent cette opinion. Premiérement, ſi toutes les Plaies étoient ſanglantes, il faudroit en retrancher celles qui ſont faites par armes à feu, ou par inſtrument brulant, elles ne répandent point de ſang ; l'eſcarre qui ſe forme ſur le champ, s'oppoſe à ſon iſſue, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaiſſeau ouvert. De plus, il n'y a que les Plaies toutes récentes qui ſoient ſanglantes. Après le premier appareil il ne ſort ordinairement plus de ſang. Secondement, ſi la Plaie changeoit de nom auſſi tôt que la ſuppuration ſeroit ſurvenue, elle ne le retiendroit que juſqu'au cinquiéme jour, quelquefois même juſqu'au deuxiéme ou troiſiéme ; puiſqu'il y en a qui commencent à ſuppurer dès ce tems-là. Cependant, ſi la Plaie eſt mal panſée, ou qu'elle ſe trouve abreuvée d'un ſuc nourricier de mauvaiſe qualité, d'un pus âcre qui faſſe une éroſion de ſubſtance, qu'elle ne puiſſe pas s'incarner ni ſe cicatriſer dans un tems convenable à ſa nature, qu'au contraire ſes bords deviennent durs &

calleux, elle dégénère en ulcére, à la différence de l'ulcére qui ne peut jamais devenir Plaie.

ARTICLE SECOND.

Des causes des Plaies.

IL résulte de la définition que nous avons donnée des Plaies, que toutes leurs causes sont externes. Elles agissent en coupant, piquant, froissant, déchirant ou rongeant. Celles qui coupent, se nomment, en termes de Chirurgie, *Instrumens tranchans*. De ce genre sont tous les corps solides & durs, principalement ceux qui sont faits d'acier, & qui ont un, ou plusieurs côtés minces, larges, affilés, propres à diviser les parties & les séparer en deux. Tels sont les coûteaux, les rasoirs, les sabres, les épées, les haches, les faux, les tranchets, &c. Les causes qui piquent & percent, s'appellent *Instrumens piquans*. Ce sont des corps fermes, longs, déliés, pointus, capables de pénétrer sans couper. Cette classe renferme les épines, les

aiguillons, & les dents fines de certains insectes, les épingles, les aiguilles, les alénes, les stilets, &c. Parmi ces sortes d'instrumens, il y en a qui sont *piquans* & *tranchans* en même tems, comme les poignards, les bayonnettes, les épées étroites, les coûteaux pointus, les canifs, les trois-cars, &c. On désigne sous le nom d'*Instumens contondans*, les causes qui froissent les parties, tels que sont les bâtons, les massues, les marteaux, les pierres, les roues de carrosse, & tous les corps pesans, solides & obtus au nombre desquels on doit mettre les boulets de canon, les balles de fusil, le plomb, les éclats de bombe, de grenade, &c. dont la vitesse augmente beaucoup la force. Entre les causes qui agissent en déchirant, on compte les scies, les rapes, les crochets, les dents des animaux, & autres corps durs & inégaux. A ces causes, on peut ajouter les pesants fardeaux, les grands efforts, les courses précipitées, les sauts, les chutes, les cris, & tout ce qui est capable de tirailler les parties en différens sens. On a vu dans ces occasions des vaisseaux, des nerfs, des muscles,

des tendons, rompus & déchirés. Enfin, l'eau & l'huile bouillantes, le plomb & tous les métaux fondus, le feu, la foudre du Ciel, un fer ardent, les eſcarotiques, comme la pierre infernale, les pierres à cautéres, le beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, l'eau forte, l'eſprit de nitre & autres ſemblables pyrotiques, ſont tous des cauſtiques actuels ou potentiels qui font des Plaies en rongeant, corrodant & conſumant quelquefois les chairs juſqu'aux os. S'il y a quelques autres cauſes des Plaies, elles doivent toutes ſe rapporter aux cinq eſpéces dont nous venons de faire mention.

ARTICLE TROISIÉME.

Des différences des Plaies.

SEpt choſes peuvent établir les différences des Plaies. 1°. Leurs cauſes. 2°. Leur ſituation. 3°. Leur figure, leur grandeur, leur profondeur, & leur direction. 4°. Les parties bleſſées. 5°. Leur eſſence. 6°. Leur tems. 7°. Leur événement.

Par rapport à leurs cauſes, elles different en ce que les unes ſont faites par inſtrument tranchant, & ſe nomment *Inciſions*, ou par inſtrument contondant, & s'appellent *Plaies contuſes.* Les autres ſont l'effet des inſtrumens ſimplement piquans, ou piquans & tranchans en même tems. Il y en a qui reconnoiſſent pour cauſe les morſures. Elles peuvent ſe rapporter aux piquures ou aux Plaies contuſes, ſuivant que les dents des animaux ſont plus ou moins aigues. On diſtingue auſſi celles qui ſe font par armes à feu, comme canon, fuſil, piſtolet, quoiqu'elles ſoient du nombre des Plaies contuſes. On fait encore attention à celles qui peuvent être faites par inſtrument déchirant, ou par quelque effort, comme nous avons dit dans l'article précédent. Enfin, les inſtrumens brulans & les cauſtiques en font qui ſont bien différentes des autres, & qu'on connoît ſous le nom de *Brulures.*

A l'égard de la ſituation des Plaies, les unes ſont à la tête, les autres au cou, d'autres à la poitrine, au bas-ventre, aux extrémités, aux jointures, &c.

La figure, la grandeur, la profondeur & la direction des Plaies mettent aussi beaucoup de différences entr'elles. Il y en a de longitudinales, d'obliques, de transversales, de rondes, d'oblongues, de carrées, de triangulaires, de cruciales, à lambeaux, ou d'une autre figure irréguliere. On en voit de grandes, de moyennes, & de petites Les unes sont superficielles, les autres profondes; pénétrantes dans quelque capacité, ou non pénétrantes; avec ou sans perte de substance. Leur direction est droite ou oblique. Leur trajet se porte quelquefois du côté d'une artére, d'une grosse veine, d'un nerf, d'un tendon, d'une membrane, d'un viscere. On les distingue encore en *grandes en apparence*, *& petites en conséquence*, & en *petites en apparence*, *& grandes en conséquence*. Les premieres paroissent considérables en dehors : mais comme elles n'intéressent aucune partie noble ni nécessaire aux fonctions de la vie, elles guérissent facilement sans accidens. Telle est une grande incision faite à quelque muscle suivant la rectitude de ses fibres; & dans laquelle

il ne ſe trouve point de nerfs, de tendons, de gros vaiſſeaux offenſés. Les ſecondes étant extérieurement petites, comme les coups d'alêne, de ſtilet, les piquures ſemblent n'offrir rien de dangereux. Souvent même, elles ſe ferment & ſe cicatriſent aſſez promptement. Cependant il peut ſe former dans leur fond un dépôt, d'autant plus facilement, que la matiere épanchée ne trouve point d'iſſue. L'inſtrument a pu bleſſer dans ſon trajet quelque partie dont la lézion eſt capable d'attirer de très-fâcheux ſymptômes.

Pour ce qui concerne les parties bleſſées, il y a des Plaies qui n'offenſent que celles que les Anciens appelloient *Similaires*, comme la peau, la graiſſe, les muſcles, &c. D'autres attaquent les parties *diſſimilaires*, ou organiques, telles que ſont l'œil, l'oreille, la langue, la trachée-artére, l'œſophage, le poumon, le cœur, le diaphragme, le foie, l'eſtomac, les inteſtins, la matrice, la veſſie, &c.

A raiſon de leur eſſence, les unes ſont ſimples, les autres compliquées. On regarde comme ſimples celles qui

ne pénétrent que les tégumens, ou les chairs; ſans toucher à d'autres parties; ou qui n'étant accompagnées ni ſuivies d'aucun accident périlleux, ne préſentent qu'une ſeule indication curative, qui eſt la réunion. Les Plaies compliquées ſont celles où il y a pluſieurs parties offenſées en même tems par la même bleſſure; ou auſquelles il ſe trouve differentes affections contre-nature jointes enſemble; ſoit maladies, comme luxation, fracture, ſcorbut, vérole, écrouelles; ſoit cauſes de maladies, comme plethore, cacochymie, venin, poiſon, la préſence de quelque corps étranger, ou de l'inſtrument reſté dans la partie, ſoit ſymptôme, comme hémorragie externe ou interne, inflammation, fiévre, délire, convulſion, ſyncope, œdême, emphyséme, gangréne, ſphacéle; ſoit enfin d'autres indiſpoſitions qui établiſſent ſéparément des indications particulieres pour les guérir, avant que d'entreprendre la réunion de la Plaie.

Le tems met encore de la différence entre les Plaies toutes récentes, & celles qui ſont anciennes. La maniere

de les traiter, la longueur de leur cure, & la justice qu'on doit au blessé, méritent cette distinction.

Enfin, leur événement nous oblige de les distinguer en *curables*, en *incurables*, en *mortelles*, & en celles qui privent le malade de quelque fonction essentielle.

Toutes ces connoissances sont nécessaires à un Chirurgien pour faire un juste prognostic, prendre avec sûreté des indications curatives, & dresser un rapport exact & fidele qui puisse instruire les Juges de la conséquence des blessures.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Des Symptômes des Plaies.

LEs symptômes qui peuvent accompagner les Plaies, ou leur survenir, sont l'Hémorragie, la Douleur, la Syncope, l'Enflure des lévres de la Plaie, ou des parties voisines, l'inflammation, la Rougeur, l'Erysipéle, la Fiévre, l'Insomnie, le Délire, les Convulsions, la Paralysie,

l'Œdéme, l'Emphyséme, la Gangréne, le Sphacéle, souvent la Suppuration, quelquefois le Frisson, le Tremblement, & en conséquence la chaleur de la Fiévre, la Diarrhée sanieuse, le Crachement de Pus, les Urines purulentes, l'Inflammation & l'Abscès du Foie, du Poumon & de plusieurs autres viscéres. Voilà les principaux accidens qui peuvent arriver à l'occasion des Plaies. Il y en a encore quelques-uns de particuliers dont nous parlerons dans le détail.

I. *L'Hémorragie.*

C'est une effusion de sang par l'ouverture de quelque vaisseau sanguin. Cette effusion est ordinaire à toutes les Plaies faites par instrument tranchant, piquant, ou contondant. Les parties molles de notre corps ne peuvent souffrir de solution de continuité de cette nature, que les vaisseaux qui les arrosent ne répandent le sang qu'ils contiennent. S'ils sont petits, l'Hémorragie est médiocre; s'ils sont gros, elle est plus abondante; particuliérement quand elle vient des artéres. A

raiſon de leur mouvement ſyſtaltique, elles fourniſſent en peu de tems beaucoup plus de ſang que les veines. L'Hémorragie des Plaies contuſes n'eſt pas ſi conſidérable que celle des Plaies faites par inſtrument tranchant. Dans les premiéres les vaiſſeaux froiſſés, affaiſſés & retirés à l'endroit de leur diviſion, ne donnent pas au ſang une iſſue ſi libre, que lorſque leur diamétre eſt coupé net ſans être meurtri. Ce liquide ne s'écoule pas non plus ſi facilement des Plaies dont l'ouverture eſt petite & étroite. Il ne ſurvient point d'Hémorragie à celles que font les coups d'armes à feu. L'Eſcarre qui s'y forme toujours bouche les vaiſſeaux & empêche le ſang de ſe répandre, à moins qu'il n'y ait quelque gros vaiſſeau percé, dont le ſang force par ſon impulſion la réſiſtance de l'Eſcarre; ou que ſon embouchure ne s'ouvre de nouvau vers le ſeptiéme, ou huitiéme jour de la bleſſure, quand cette Eſcarre vient à ſe détacher. Toute Hémorragie eſt externe ou interne, ſuivant que les parties bleſſées ſont contenantes ou contenues, que les vaiſſeaux ouverts ſont exté-

rieurs ou intérieurs, & que la Plaie, plus ou moins grande, permet ou refuse la sortie du sang.

II. *La Douleur.*

La Douleur est une impression desagréable faite à l'ame, en conséquence d'une distension ou d'une contraction violente des fibres nerveuses, qui se communique jusqu'au cerveau. Ces fibres sont les organes de toutes les sensations. Si on lie, par exemple, ou si l'on coupe les nerfs de la cuisse à un chien, la jambe perd absolument le sentiment. On peut y faire des incisions sans y exciter de douleur. La même chose arrive quand les nerfs sont tellement obstrués ou comprimés, que le cours du suc nerveux y est entierement intercepté, & que leur portion qui est au dessous de l'obstruction ou de la compression, ne peut plus se contracter. L'apopléxie & la paralysie en sont des preuves.

Puisque les nerfs sont les organes des sensations, les fibres nerveuses dont toutes les parties molles de notre corps sont tissues, ne sçauroient souf-

frir de diſtenſion ou de contraction violente dans l'état naturel, qu'il ne ſurvienne auſſi-tôt de la douleur. Elles ſont à la vérité toujours tendues, parce qu'elles ont naturellement une vertu élaſtique, une diſpoſition à s'accourcir, à ſe reſſerrer. De-là vient que les lévres des Plaies s'écartent, que les deux extrémités d'un tendon, d'un nerf entiérement coupé, ſe retirent. Mais quand cette élaſticité, cette tenſion naturelle eſt augmentée & forcée à un certain point, alors la douleur ſe manifeſte. Elle eſt plus ou moins grande, ſuivant le degré de diſtenſion. Le dernier va excluſivement juſqu'à la rupture ou l'inciſion totale des fibres nerveuſes. Lorſqu'elles ſont tout-à-fait coupées ou rompues, la douleur ceſſe. C'eſt ce qu'on éprouve quand on acheve de couper des tendons & des nerfs qui ne ſont diviſés ou déchirés qu'en partie.

La douleur que cauſe une Plaie ſe fait ordinairement ſentir dans le tems qu'on reçoit le coup, ou après qu'on l'a reçu. Il eſt facile de concevoir que lorſqu'on reçoit un coup qui fait une ſolution de continuité, les fibres ner-

veuſes ſouffrent une diſtenſion, un tiraillement, une violence du dernier degré. On ne doit donc pas être ſurpris que la douleur ſoit ſi vive pendant l'action de l'inſtrument qui fait la bleſſure. Il y a cependant certains cas, certaines circonſtances où l'on ne ſent rien d'abord; c'eſt lorſqu'on eſt ſi ému, ſi agité, ſi tranſporté de colére, & que le coup eſt ſi prompt, qu'on ne s'apperçoit pas d'être bleſſé.

Peu de tems après la partie ne manque pas de devenir fort douloureuſe. Pluſieurs cauſes réunies enſemble produiſent cet effet qui ſe rapporte toujours à la diſtenſion & à la contraction forcée des fibres nerveuſes. Premiérement, celles qui reſtent entieres & qui étoient jointes avec les autres pour concourir à la même action, obligées de ſoutenir ſeules l'effort qu'elles partageoient, ont une plus grande force à vaincre, & ſont par conſéquent plus tendues. La douleur exceſſive que cauſe un nerf, un tendon coupé en parties, fait aſſez connoître cette vérité. Secondement, les extrémités des fibres diviſées ſe raccourciſſent & rentrent dans les chairs. Elles ne peuvent s'ac-

courcir ſans acquérir plus de groſſeur, plus de volume, & ſans comprimer tous les petits vaiſſeaux voiſins entre leſquels elles ſont engagées. Le cours des liquides y eſt donc gêné, ralenti, ou intercepté; ces vaiſſeaux en ſont gorgés & gonflés. De-là ſuit néceſſairement une diſtenſion outrée de leurs parois & de tout le tiſſu de la partie; diſtenſion qui augmente & redouble à chaque pulſation d'artére. La même choſe arrive aux Plaies contuſes par la difficulté que les humeurs trouvent à y circuler, ou dans leſquelles il y a quelque corps étranger, des os luxés ou fracturés & dérangés de leur place, du ſang extravaſé ou coagulé, des tentes trop dures, des bourdonnets entaſſés les uns ſur les autres. Enfin, l'on doit attendre les mêmes ſymptômes d'un bandage trop ſerré. Dans tous ces cas le mouvement progreſſif des liqueurs rencontre un obſtacle qu'il ne peut ſurmonter, & toutes les fibres en deviennent plus tendues & plus douloureuſes. Troiſiémement, la contraction de ces fibres eſt forcée, lorſqu'elles ſont irritées par des corps étrangers, dont la ſuperficie eſt inégale ou

hérissée de pointes, par des esquilles d'os brisés, de la bourre, ou autre chose semblable entrée dans la Plaie, par des topiques âcres & rongeans, par un pus corrompu qui s'engendre dans la suite, par l'impression de l'air dont nous rapporterons l'effet en parlant de l'inflammation.

Il est à remarquer que l'effet des causes dont nous venons de parler, est encore plus sensible, quand elles agissent sur des parties qui ont naturellement plus de tension & d'élasticité, telles que sont la peau, les membranes, les aponeuroses, les nerfs, les tendons, les ligamens, le périoste, le péricrane, &c.

III. *La Syncope.*

Si un Blessé est extrêmement effrayé, ou que les douleurs que causent les Plaies soient très-vives, tout le genre nerveux entre en contraction, les vaisseaux en sont étranglés, le cours des liquides est irrégulier, le sang ne traverse les poumons qu'avec peine, la respiration est difficile & entre-coupée. Ensuite le cœur se resserre si fort, que ses ventricules ne peuvent se dila-

ter pour recevoir le ſang qu'ils doivent diſtribuer à toutes les parties ; l'aorte & toutes les autres artéres n'en recevant preſquepoint, s'affaiſſent pour un tems, la circulation eſt interrompue, ou conſidérablement diminuée, la ſécrétion des eſprits ou du ſuc nerveux eſt ſuſpendue, les organes ceſſent d'être animés, & la lipothymie ou la Syncope ſurviennent.

VI. *L'Enflure.*

Puiſque les fibres coupées, déchirées ou rompues ſe froncent par leur vertu élaſtique, ſe retirent dans les chairs, & compriment les vaiſſeaux voiſins, comme nous avons dit en parlant de la douleur, & que le diamêtre des tuyaux contus eſt affaiſſé ou détruit, les liquides n'y circulent plus comme à l'ordinaire. Le ſang ne pouvant continuer librement ſa route, eſt obligé de s'arrêter où il rencontre de l'obſtacle ; il s'accumule dans les lévres de la Plaie, il les gonfle. Aprés en avoir rempli les vaiſſeaux, il reflue dans les rameaux collatéraux, & l'Enflure gagne inſenſiblement les parties

voiſines. Cette Enflure dans les membres a coutume de paroître plutôt au-deſſous qu'au-deſſus de la bleſſure. La difficulté que les humeurs trouvent à s'en retourner par les veines qui ſont au-deſſus, produit cet effet. Elles reſtent vuides, pour ainſi dire, pendant que celles d'au-deſſous ſont engorgées: mais ſi quelque nerf, quelque partie tendineuſe, membraneuſe ou aponeurotique eſt en même-tems bleſſée, le gonflement s'étend par tout. En voici la raiſon. L'érétiſme qui ſurvient facilement à ces Parties à cauſe de leur ſenſibilité & de leur tenſion naturelle, ſe communique à toutes leurs fibres, quand quelques-unes d'elles ſont offenſées. Ces fibres doivent donc reſſerrer dans toute leur étendue les vaiſſeaux qu'elles embraſſent, & s'oppoſer au retour des humeurs qui coulent vers le cœur. De-là réſulte néceſſairement une ſtagnation des liquides, & une Enflure univerſelle dans tout le membre.

V. *L'Inflammation & la Rougeur.*

Le ſang que le cœur & les artéres

pouſſent continuellement vers les lévres d'une Plaie, ne peut y ſéjourner, qu'il n'en rempliſſe les vaiſſeaux capillaires, & ne les gonfle. Les parois de ces vaiſſeaux plus diſtendus qu'à l'ordinaire, agiſſent ſur ce liquide, par leur vertu élaſtique, à proportion de la violence qu'elles ſouffrent, & s'efforcent de le chaſſer toujours en avant. Le liquide de ſon côté s'épaiſſiſſant d'abord en perdant de ſon mouvement progreſſif, apporte plus de réſiſtance aux battemens des artéres. Celles-ci n'en ſont que plus ſollicitées à ranimer leurs pulſations. Il eſt vrai qu'elles occaſionnent enſuite une raréfaction dans le ſang. En les broyant à coups redoublés, elles compriment les particules aëriennes qui s'y trouvent renfermées. Ces molécules comprimées tâchent, comme autant de petits tourbillons, de s'étendre & d'acquérir plus d'eſpace ; à cet effort ſuccéde un mouvement inteſtin qui détruit la conſiſtence du liquide : mais par cette raréfaction le gonflement en eſt plus conſidérable, la tenſion de toutes les fibres en eſt augmentée, leurs oſcillations en deviennent plus fortes. Ce ſont ces

mouvemens réciproques, cette action alternative des solides sur les liquides, des liquides contre les solides, ce combat intestin & tumultueux, ces systoles accélérées des fibres qui produisent la chaleur & l'Inflammation des Plaies. Voyez aussi ce que nous en avons dit en parlant des symptômes des Tumeurs. *L.* 1. *c.* 1. *art.* 4.

Personne n'ignore que c'est le sang qui donne la couleur rouge aux parties. Nous venons de voir qu'il s'amasse en plus grande abondance dans les vaisseaux capillaires; que par conséquent le réseau artériel de la peau en est gorgé & se manifeste davantage. Le diamêtre de ces petits tuyaux ne sçauroit s'élargir que les embouchures des artéres lymphatiques ne se dilatent, & ne permettent aux globules rouges d'y entrer. Ces artéres, naturellement transparentes, en empruntent la couleur. Il suit donc de cette plénitude & de ce gonflement que la Rougeur doit accompagner toujours l'Inflammation des Plaies.

Plusieurs choses peuvent contribuer à cette Inflammation, comme causes antécédentes. 1°. La suppression de quelque

quelque évacuation naturelle. 2°. La Pléthore. 3°. La Cacochymie. Toutes les humeurs retenues dans ces affections contre nature ne manquent pas de procurer ou d'augmenter l'engorgement des vaisseaux & les accidens qui en dépendent. 4°. L'impression de l'air auquel on laisse les Plaies exposées, en desséche les levres, fait froncer les extrémités des vaisseaux, & y retient tous les liquides. S'il est trop froid, il les condense & les coagule. S'il est infecté ou chargé de mauvaises exhalaisons, il corrompt comme un levain contagieux tous les sucs qui arrosent la blessure; il les rend âcres, corrosifs & capables par conséquent de faire de vives irritations sur les fibres nerveuses qui sont à découvert, ce qui attire infailliblement les symptômes dont il s'agit. 5°. Lorsqu'on n'observe pas une bonne méthode de panser les Plaies, qu'on les serre trop par les bandages, qu'on les tamponne fortement avec des tentes ou des bourdonnets durs qui compriment ou froissent de nouveau les chairs, qu'on y applique des remédes irritans, corrosifs, ou propres à obstruer les embou-

chures des tuyaux diviſés ou déchirés, des linges malpropres & chargés de matiéres purulentes ; enfin, qu'il y eſt reſté quelque corps étranger, ou empoiſonné, on comprend aiſément que la douleur, la chaleur & l'inflammation en ſeront plus conſidérables.

VI. *L'Eryſipéle.*

La cauſe de ce ſymptôme eſt interne ou externe. 1°. Si le ſang du Bleſſé eſt bilieux, il conſerve à la vérité plus facilement ſa fluidité & ſon mouvement progreſſif ; les vaiſſeaux ſanguins n'en ſont pas ſi engorgés, la partie n'en eſt pas ſi tuméfiée ; mais la douleur & la chaleur n'en ſont pas moins vives & cuiſantes. Ce liquide chargé des parties ſalines & améres de la bile, & arrêté principalement dans les artéres capillaires & les vaiſſeaux lymphatiques de la peau à l'occaſion d'une Plaie, irrite les fibres nerveuſes de ce tégument, & y excite une cuiſſon ardente. La lymphe qu'il fournit, imprégnée des mêmes parties ſalines & âcres, dont elle eſt le menſtrue & le véhicule, fait les mêmes irritations ſur

le tiſſu qu'elle arroſe ; obligée de ſéjourner dans les petits conduits qui ſe trouvent reſſerrées par les criſpations douloureuſes des fibres, elle les gonfle & les fait créver d'autant plus aiſément, que leurs tuniques très-minces & très-délicates, oppoſent peu de réſiſtance ; en s'extravaſant elle éloigne l'épiderme de la peau, l'en ſépare, & produit de petites veſſies, leſquelles, avec la rougeur de la partie, la chaleur brulante & la tumeur étendue, caractériſent l'Eryſipéle de cauſe interne qui ſurvient quelquefois aux Plaies.

1°. Les frottemens fréquens & violens qu'on fait ſur une partie bleſſée, les fortes compreſſions d'un bandage, les topiques âcres ou les compreſſes ſales qu'on applique, le ſéjour d'une matiere purulente, d'une urine échauffée, irritent néceſſairement les fibres de la peau, ou les corrodent, & font ſouvent naître dans le voiſinage des Plaies un Eryſipéle de cauſe externe.

VII. *La Fiévre continue.*

Cette Fiévre eſt différente de celle

qui ſuccéde à la ſuppuration. Elle accompagne preſque toujours les grandes bleſſures. C'eſt la violence de la douleur, l'inflammation conſidérable de la Plaie, le ſéjour des liquides dans les vaiſſeaux de la partie offenſée qui la cauſent. Elle eſt plus ou moins forte, plus ou moins aigue, à proportion de la douleur, de l'inflammation & de l'engorgement, & à raiſon des viſcéres qui peuvent y être intéreſſés. Premiérement, les Plaies fort douloureuſes irritent le genre nerveux, ſollicitent toutes les parties élaſtiques du corps à ſe reſſerrer, & rendent leurs oſcillations plus fréquentes. Les artéres battent avec plus de force ; elles pouſſent le ſang avec plus de rapidité dans les veines. Ce liquide revient plus promptement au cœur, & l'oblige de ſe contracter plus ſubitement. De-là cette fréquence du pouls qui fait le principal caractére de la Fiévre. Secondement, l'inflammation ſe communique peu à peu à toute la maſſe du ſang. Elle augmente le gonflement de ſes vaiſſeaux ; elle accélere les pulſations du cœur & des artéres. Troiſiémement, plus le ſang trouve d'em-

barras dans ſa circulation, plus il ſe détourne dans les vaiſſeaux collatéraux qui ſont libres. Il doit donc les gonfler, exciter leur vertu ſyſtaltique, ranimer leur mouvement de *truſion*, & forcer le cœur de ſe contracter plus vîte. S'il y a quelque viſcére intéreſſé dans la bleſſure, le ſang ne pouvant traverſer ſon parenchyme, ou ſa ſubſtance, produit les mêmes accidens. Alors circulant dans moins de vaiſſeaux, & par des voies plus courtes, il acquiert plus de volume & de vélocité.

VIII. *L'Inſomnie.*

Dans les grandes douleurs tous les nerfs ſont plus tendus & plus ſenſibles que dans l'état naturel; les eſprits ſont plus agités; les organes des ſens ſont plus ſuſceptibles des impreſſions des objets extérieurs. L'Inſomnie qui ne conſiſte que dans l'exercice des ſenſations, & des fonctions intérieures, ne manque donc pas d'accompagner les Plaies fort douloureuſes, excepté celles du cerveau, dans leſquelles le principe des nerfs eſt comprimé.

IX. *Le Délire.*

Plus la douleur des Plaies est vive, plus l'éréthisme des nerfs & l'agitation des esprits sont considérables. Alors toutes les sécrétions sont interrompues, la confusion se met dans les humeurs, les fonctions se dérangent, l'imagination & le jugement se troublent : Il n'est donc pas étonnant que dans les Plaies des nerfs, des tendons, des membranes, des ligamens, du périoste, du péricrane & de tous les organes extrêmement sensibles, le Délire survienne quelquefois.

X. *Les Convulsions,*

Il arrive assez souvent qu'à l'occasion de ces sortes de Plaies dont nous venons de parler, le genre nerveux entre dans des contractions si violentes, qu'il agite tous les muscles, les fait mouvoir par force, sans régle & sans la participation de la volonté, & cause une Convulsion, si la contraction est permanente ; ou des mouvemens convulsifs, si elle est irréguliere. Il

faut cependant obſerver que la Convulſion dans les Plaies faites par inſtrument tranchant, peut encore ſurvenir d'une autre maniere; par exemple, lorſque l'inſtrument qui fait la Plaie coupe un ou pluſieurs muſcles, leurs antagoniſtes tirent à eux la partie, & la tiennent dans une tenſion convulſive.

XI. *La Paralyſie.*

Quand un nerf eſt entiérement coupé dans une Plaie, ou tellement comprimé par quelque corps étranger, que le ſuc nerveux ne peut plus y couler, la portion de ce nerf qui eſt en-deçà de la coupure ou de la compreſſion, ne ſçauroit ſe contracter, les muſcles auſquels elle ſe diſtribue reſtent ſans action, & la partie tombe néceſſairement en Paralyſie, à moins qu'il n'y ait quelque branche collatérale qui ſupplée au défaut; & comme les fibres nerveuſes qui s'épanouiſſent dans les chairs & dans le tiſſu de la peau ſont relâchées, ou n'ont plus cette tenſion qui les met en état de recevoir les impreſſions des objets externes, la perte du ſentiment accompagne en ce cas la Paralyſie.

XII. *L'Œdéme.*

Si le ſang d'un Bleſſé eſt trop aqueux, (vice ordinaire aux Cacheſtiques & aux Phlegmatiques,) ralenti dans ſon cours à l'occaſion d'une bleſſure, il s'épaiſſit, ſes fibres ſe rapprochent, ſa ſéroſité s'en ſépare, elle s'inſinue dans les tégumens voiſins, elle y produit un Œdéme, & rend les lévres de la Plaie, pâles, molles, moins enflammées, moins douloureuſes.

XIII. *L'Emphyſéme.*

On remarque ordinairement un Emphyſéme aux Plaies pénétrantes dans la capacité de la poitrine, dans le larynx, dans la trachée-artére. Lorſque l'entrée de ces Plaies ne répond pas à leur trajet, qu'elle eſt irréguliere & retrécie, l'air de la reſpiration qui s'y introduit, ne trouvant pas ſon paſſage libre, ſe gliſſe de cellule en cellule dans le corps graiſſeux, & le gonfle. Ce gonflement s'étend quelquefois beaucoup. Nous avons vû des perſonnes qui avoient la tête, le cou, la poitrine

& les bras tout Emphyſémateux, en conſéquence d'une Plaie pénétrante dans le larynx, à laquelle on avoit fait la ſuture.

XIV. *La Grangréne & la Sphacéle.*

On ſçait que les parties ne participent à la vie commune à tout le corps, qu'au moyen de la circulation du ſang & du ſuc nerveux. S'il arrive donc que les vaiſſeaux qui conduiſent ces deux liquides dans une partie bleſſée, ſoient entiérement coupés, déchirés, froiſſés, comprimés, liés ou obſtrués, la circulation de l'un & de l'autre y ceſſe, les chairs ne ſont plus échauffées par de nouveau ſang, ni animées par la diſtribution & la préſence du ſuc nerveux, la chaleur naturelle ſe diſſipe peu à peu, le ſentiment ſe perd, les humeurs croupiſſent & ſe corrompent; enfin, la partie ſe mortifie, & ſuivant le degré de mortification, elle eſt attaquée de Gangréne ou de Sphacéle; ſymptômes encore plus ordinaires aux Plaies contuſes dans leſquelles toutes les fibres nerveuſes & tous les vaiſſeaux ſont écraſés & détruits. Or les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins peu-

vent être coupés par des inſtrumens tranchans, déchirés par des morſures, froiſſés par des inſtrumens contondants, comprimés par un bandage trop ſerré, par quelque corps étranger, par des os déplacés dans les luxations & les fractures. Ils peuvent être liés quand on eſt obligé de faire la ligature à une artére, obſtrués lorſque la partie eſt ſi enflammée, que tous les ſolides ſont engorgés, & les liquides arrêtés dans leur cours. Leur obſtruction peut auſſi dépendre d'un grand froid qui reſſerre les fibres & condenſe les humeurs, ou d'une trop grande chaleur qui augmente l'inflammation. On doit donc regarder tous ces accidens comme autant de cauſes antécédentes de la Gangréne & du Sphacéle. La différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que dans la Gangréne, il reſte encore quelques vaiſſeaux libres & entiers par leſquels la circulation ſe fait, quoique difficilement. Dans le Sphacéle plus de vaiſſeaux entiers ou libres, plus de circulation ni de principe de vie, plus de commerce avec le reſte du corps; la partie ſphacelée eſt abſolument morte.

V. *La Suppuration.*

Si les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs des lévres d'une Plaie conſervent encore quelque commerce avec les troncs d'où ils partent, & les rameaux auſquels ils ſe diſtribuent, quoique le ſang & le ſuc nerveux n'y trouvent pas leur cours libre, ils ne laiſſent pas d'y aborder & de la mettre à couvert de la Gangréne & du Sphacéle; mais elle n'eſt pas exemte d'inflammation. Ces liquides n'y circulant pas librement, y ſéjournent; ils s'extravaſent même lorſque les vaiſſeaux ſont rompus, comme il arrive dans les Plaies contuſes, & la partie s'enflamme de la maniere que nous l'avons expliqué, Paragraphe V. Si l'inflammation ne ſe diſſipe point, la ſuppuration ſuccéde ordinairement. Les humeurs retenues ou extravaſées ſont expoſées à de violens mouvemens de trituration de la part des artéres voiſines, d'oſcillation de la part des fibres, d'élaſticité de la part des tourbillons d'air qu'elles renferment. Ces différens mouvemens d'action & de réaction déſuniſſent

leurs principes, font dissiper leurs parties les plus aqueuses & les plus volatiles, changent la couleur rouge du sang en détruisant ses globules, brisent les fibres contuses, & convertissent le tout en pus. Cette suppuration a coutume de commencer le cinquiéme ou le sixiéme jour. Voyez aussi comment elle se fait dans notre premier Tome des Tumeurs, page 223.

XVI. *Le Froid, le Frisson, le tremblement, & en conséquence la Chaleur de la Fiévre.*

Le Froid universel qu'on sent quelquefois dans le moment ou peu de tems aprés qu'on a reçu une blessure, est occasionné, ou par la crainte & le saisissement du Blessé, qui font resserrer le cœur & tout le genre nerveux, & ralentissent la circulation du sang, ou par une hémorragie considérable qui épuise les forces & procure un affaissement dans tous les vaisseaux. Mais celui qui survient dans le tems de la suppuration, qui est accompagné de Frisson, de Tremblement, & suivi de Chaleur, doit sa cause à la matiére

purulente qui se communique au sang par les veines. Elle se porte même à l'estomac par la voie de la circulation : elle y trouble la coction des alimens, & rend le chyle salé, grossier, fixe, indigeste, propre à condenser les humeurs. Mêlée avec tous les liquides, & circulant avec eux, elle leur donne plus de consistence, leur mouvement progressif en devient plus lent ; la chaleur naturelle de tout le corps diminue. Au Froid qui en résulte, se joignent le Frisson & le Tremblement ; parce que le pus conduit sous le véhicule de la lymphe jusqu'aux plus petits vaisseaux, irrite en même-tems toutes les fibres nerveuses & musculeuses, & y excite des oscillations forcées, des contractions irrégulieres. Cependant les tuniques des artéres naturellement très-élastiques, portées au-delà de leur tension ordinaire, à proportion de la résistance du liquide qu'elles renferment, reviennent sur lui, le pressent, l'agitent & le froissent. De ce mouvement alternatif, de cette action réciproque naît la Chaleur de la Fiévre, & tous les accidens qui en dépendent. Cette Fiévre ensuite a coutume de devenir

lente. La raiſon en eſt que les battemens continuels du cœur & des artéres qui agiſſent ſur le ſang, & le pus âcre qui s'y introduit, détruiſent peu à peu ſa conſiſtence, ſa tiſſure, deſuniſſent ſes principes, & lui cauſent une eſpéce de fonte qui modére ſa raréfaction & ſon mouvement inteſtin. Or plus le ſang eſt fluide & diſſout, moins il s'oppoſe à la vertu ſyſtaltique des ſolides; par conſéquent moins le pouls eſt plein & vif. Si l'on y remarque de la fréquence & de la dureté, cela vient principalement des irritations que ſouffrent les tuniques des vaiſſeaux.

XVII. *La Diarrhée purulente.*

On ne peut nier que les veines tant ſanguines que lymphatiques coupées dans les Plaies, froiſſées, ou rongées par la ſuppuration, n'offrent une entrée à la matiere purulente. Il eſt donc facile de concevoir que lorſque cette matiere, par quelque cauſe que ce ſoit, ne trouve pas une iſſue libre, elle peut refluer dans la maſſe du ſang, ſe préſenter aux glandes des inteſtins,

s'y filtrer & produire une Diarrhée sanieuse.

XVIII. *Le Crachement de Sang & de Pus.*

Il arrive aussi quelquefois que cette matiere purulente circulant avec le sang, s'arrête dans le poumon; sur-tout quand le Blessé respire un air froid capable de l'épaissir & de la grumeler. En séjournant dans ce viscére, elle irrite les bronches, excite une toux opiniâtre, ronge les petits vaisseaux pulmonaires, cause d'abord un Crachement de sang, & ensuite un Crachement de Pus.

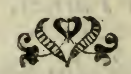
XIX. *Urines purulentes.*

Puisque le Pus peut s'insinuer dans la masse du sang & y circuler, il peut aussi passer par les reins, se filtrer avec les urines & les rendre purulentes.

XX. *L'Inflammation & l'Abscès du Foie, & de plusieurs autres Viscéres. Dépôts en différentes Parties.*

Il n'est pas extraordinaire que cette

matiere purulente s'arrête pareillement dans le foie ; d'autant plus que le volume de ce viſcére eſt fort conſidérable, & que les liquides y circulent très-lentement, à cauſe que la plus grande partie de ſes vaiſſeaux ſanguins ſont des ramifications de la veine-porte, qui n'ont pas le même reſſort que les artéres pour accélérer le mouvement progreſſif des humeurs. Le pus ſéjournant donc dans le parenchyme du foie, eſt capable d'y cauſer des obſtructions, de faire obſtacle au cours du ſang, & d'y attirer une Inflammation ſuivie d'abſcès. La rate, le méſentere, le pancréas, le cerveau, ne ſont point à couvert non plus des métaſtaſes qui peuvent s'y faire par le reflux de cette matiere. Souvent elle y circule & les parcourt ſans s'y arréter ; elle ſe filtre même & s'évacue par différens couloirs du corps : mais quelquefois elle s'engage dans les glandes conglobées auſquelles la lymphe la conduit, & donne naiſſance à des dépôts & des abſcès.



ARTICLE CINQUIE'ME.

Des Signes diagnoſtics des Plaies.

LEs ſignes diagnoſtics des Plaies ſont ceux qui nous font connoître leurs cauſes & leurs différences ; leurs cauſes, c'eſt-à-dire, les inſtrumens qui les ont faites; leurs différences, c'eſt-à-dire, leur figure, leur grandeur, leur profondeur, leur nature, les ſymptômes qui les accompagnent, les parties qu'elles offenſent. Ces ſignes ſe manifeſtent par les ſens & par la raiſon. Les ſens qui nous les font découvrir ſont, la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat.

Nous jugeons à la vue que les Plaies ſont faites par inſtrument tranchant, quand les chairs ſont coupées, comme ſi l'on y avoit fait quelque inciſion; que c'eſt par inſtrument piquant, lorſque leur entrée eſt petite ou étroite ; que c'eſt par inſtrument contondant, quand elles ſont meurtries, contuſes, froiſſées; que c'eſt par morſure, lorſqu'elles ſont déchirées,

qu'on y remarque l'impression des dents, ou qu'elles ressemblent à des piquures, supposé qu'elles ayent été faites par des dents fines & pointues ; enfin que c'est par armes à feu, quand elles sont noires & comme brulées à leur circonférence. Nous connoissons à la vue qu'elles sont longitudinales, obliques, transversales, rondes, quarrées, triangulaires, à lambeaux, &c. qu'elles sont grandes ou petites, profondes ou superficielles, avec ou sans perte de substance. Par ce sens nous découvrons souvent si elles sont simples ou compliquées, si quelque partie nécessaire aux fonctions de la vie est offensée. Par exemple, quand une artére est ouverte, nous appercevons le sang sortir vermeil, & rejaillir par sauts & par bonds, à cause du mouvement de diastole & de systole dont jouit le vaisseau. Si c'est une veine, le sang paroît d'un rouge obscur, il coule également & sans interruption. Lorsque les os sont découverts nous voyons s'il y a fracture. Quand les intestins sortent par une Plaie du bas-ventre, nous remarquons s'ils sont blessés ou altérés. La vue nous décou-

vre auſſi quelques ſymptômes des Plaies, tels que ſont l'inflammation, la gangréne, les mouvemens convulſifs, &c. Enfin, c'eſt à nos yeux que ſe préſente les parties externes qui ſont léſées.

Le toucher n'eſt pas moins utile que la vue pour le diagnoſtic des Plaies. Il ſe fait en deux manieres, avec la main, ou avec les inſtrumens. La premiere eſt toujours préférable quand elle a lieu. Si les Plaies ſont grandes & peu profondes, les doigts ſuffiſent pour les examiner, & découvrir leur direction, les parties bleſſées, le voiſinage de quelque groſſe artére, qui le diſtingue par des pulſations, les corps étrangers qui peuvent y être engagés. On peut toucher les os, ſi elles pénétrent juſques-là, ſentir s'ils ſont fracturés, & de quelle nature eſt la fracture. Nous connoiſſons encore au tact l'Œdéme & l'Emphyſéme qui accompagnent certaines Plaies. Lorſque le fond d'une Plaie n'eſt pas à la portée des doigts, ou que ſon entrée eſt trop étroite, on eſt obligé de ſe ſervir d'inſtrumens pour en faire l'examen. Les ſondes & les ſtilets ſont

ceux qu'on employe ordinairement en ce cas. Avec ces inſtrumens il eſt facile d'en découvrir la profondeur & la direction. On s'apperçoit qu'elle va juſqu'à l'os, par la réſiſtance que cette partie ſolide fait au bout de la ſonde ; qu'elle pénétre dans quelque capacité quand l'inſtrument y entre ſans obſtacle, & s'y perd. On peut auſſi diſtinguer par ſon moyen les corps étrangers enfoncés dans les chairs.

L'ouïe nous fournit auſſi quelques ſignes diagnoſtics à l'égard des Plaies qui parviennent juſqu'aux os, qui ſont compliquées de fracture, qui pénétrent dans la poitrine ou dans la trachée-artére ; car on entend le bruit que le bout de la ſonde fait ſur un os qu'elle touche. On s'apperçoit de celui que font les os rompus, quand on fait faire certains mouvemens à la partie bleſſée ; de celui que cauſe l'air en ſortant de la poitrine, ou de la trachée-artére par l'ouverture d'une Plaie pénétrante dans leur cavité.

Enfin, l'odorat nous fait juger quelquefois de l'état des bleſſures. Par exemple, s'il ſort d'une Plaie qui ait pénétré dans la capacité du bas-ventre

des matieres fécales, nous jugeons par l'odorat que les inteſtins ſont bleſſés & ouverts. Si les Plaies exhalent une odeur très-puante & cadavéreuſe, nous avons lieu de croire que la gangréne y eſt ſurvenue.

Les ſens ne ſont pas toujours ſuffiſans pour nous inſtruire de toutes les differences qui ſe rencontrent dans les bleſſures. Qu'on ſuppoſe une Plaie accompagnée d'accidens extraordinaires, qu'elle ſoit étroite & profonde, que la ſonde ou le ſtilet n'en puiſſent découvrir le trajet, ou qu'elle pénétre dans quelque capacité, il eſt bien difficile de reconnoître par les ſens ſa nature, ſon progrés & les parties qui peuvent y être intéreſſées. L'on eſt donc contraint d'avoir recours à la raiſon pour décider ſainement de ce qui ne tombe pas ſous les ſens. La raiſon emprunte en ce cas ſes ſignes diagnoſtics de ſix choſes. 1°. Du récit du malade ou des aſſiſtans. 2°. Des ſymptômes qui ſurviennent. 3°. De la ſituation des Plaies. 4°. De leur direction. 5°. Des fonctions léſées. 6°. Des excrétions. Mais pour en tirer de juſtes conſéquences, il faut

avoir une exacte connoiſſance de l'Anatomie & de l'économie animale. Avec ce ſecours & quelques-unes des circonſtances mentionnées, on peut parvenir à des notions aſſez certaines.

Premiérement, ſi le malade ou les aſſiſtans aſſûrent que la Plaie dont il ſera queſtion, aura été faite par la morſure d'un ſerpent, ou d'un animal enragé, on jugera qu'elle eſt envenimée. L'on en ſera encore mieux convaincu, ſi l'on voit naître une enflure, des maux de cœur, des défaillances, des friſſons, des ſueurs froides, avec un teint pâle, jaune, livide, un obſcurciſſement de la vue, & d'autres accidens conſidérables qu'une ſimple Plaie n'eſt pas capable de cauſer.

Secondement, ſi l'on apprend qu'à l'occaſion d'une Plaie à la tête le malade ſoit tombé ſans connoiſſance, qu'il ait vomi, qu'il ait rendu du ſang par la bouche, le nez, les oreilles; ſi l'on remarque en même tems une fiévre aigue, un aſſoupiſſement, un délire, des mouvemens convulſifs, & autres ſymptômes graves, tant idiopathiques que ſympathiques, on

en peut conclure que la Plaie est accompagnée de fracture au crâne, ou d'une forte commotion au cerveau, d'une rupture des vaisseaux sanguins, ou d'un épanchement de sang sous le crâne.

Troisiémement, si une Plaie située à l'Hypocondre droit, pénétre horizontalement dans la capacité de l'Abdomen, que le Blessé ait le ventre tendu & douloureux en cet endroit, qu'il soit attaqué d'une fiévre aigue, d'un vomissement bilieux, d'une diarrhée sanguinolente, on doit être persuadé que le foie qui occupe cette région, a été blessé.

Quatriémement, lorsqu'un homme a reçu un coup d'épée à la partie latérale de la gorge, que le progrès du coup se porte obliquement de haut en bas, & de dehors en dedans, sous la clavicule, & que le Blessé crache le sang, on peut être certain, par la direction de la Plaie, que la trachée-artére, les bronches, ou le poumon, ont été offensés.

Cinquiémement, si en conséquence d'une Plaie à l'épine du dos, les parties inférieures deviennent paralyti-

ques, que le malade lâche involontairement ſon urine & ſes excrémens, la léſion de ces fonctions prouve que la moëlle de l'epine eſt contuſe ou bleſſée de maniere que les nerfs qui en ſortent, & qui ſe diſtribuent aux parties ſituées au-deſſous de la bleſſure, ne reçoivent plus le ſuc nerveux & ne peuvent procurer aux fibres muſculeuſes la tenſion qui leur eſt néceſſaire pour le mouvement & le ſentiment.

Sixiémement, quand une perſonne reçoit un coup d'épée à la partie antérieure-latérale-moyenne de la poitrine, le bras étendu, ſi la Plaie eſt emphyſémateuſe, & ſuivie de crachement de ſang, on ne peut pas douter qu'elle ne ſoit pénétrante, & que le poumon n'ait été percé, quoiqu'on ne découvre pas toujours la pénétration par la ſonde, parce qu'auſſitôt que le Bleſſé change d'attitude, les fibres du muſcle pectoral changent de ſituation & couvrent le trajet de l'inſtrument. Si l'on a reçu le coup à côté de la premiere vertébre des lombes, ou de la derniere du dos, près de l'épine, qui ait pénétré dans la capacité,

cité, & qu'il en découle une grande abondance de lymphe blanchâtre & chyleuſe ; c'eſt une preuve que le réſervoir de Pequet, ou le canal thorachique ont été percés ; bleſſure mortelle que nous avons remarquée dans un Homme qui mourut d'inanition, & dont le corps fut ouvert à l'Hôtel-Dieu par les Médecins & Chirurgiens du Châtelet, en préſence de M. Boudou, Chirurgien-Major de cet Hôpital. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur les Signes Diagnoſtics des Plaies. Nous rapporterons dans le détail ceux qui ſont propres à chaque partie.

ARTICLE SIXIE'ME.

Des Signes prognoſtics des Plaies.

ON appelle *Signes prognoſtics des Plaies*, ceux qui nous font prévoir leur événement bon ou mauvais, & les ſymptômes qu'elles peuvent cauſer dans la ſuite.

Il ne ſuffit pas de bien connoître les Plaies & leurs différences, d'en

diſtinguer l'état & la nature, afin de les traiter méthodiquement; il faut encore ſçavoir juger des ſuites qu'elles peuvent avoir, & des ſymptômes dont les Bleſſés ſont menacés, pour les prévenir; ou pour ne pas promettre une guériſon certaine, lorſqu'il n'eſt pas poſſible de la procurer. On ne doit point cependant exagérer le mal, crainte de jetter la terreur dans l'eſprit des Malades, & de donner occaſion à des accidens qui ne ſeroient peut-être pas arrivés.

Ce qui rend encore indiſpenſable la néceſſité de faire un juſte prognoſtic ſur les Plaies, c'eſt que les Médecins & les Chirurgiens ſont ſouvent requis par les Juges, ou par les parties intéreſſées, de viſiter les Bleſſés, & de dreſſer leur rapport de l'état de leurs bleſſures. Il eſt donc eſſentiel qu'ils ſçachent diſtinguer celles qui ſont ſimples & ſans danger, qui peuvent ſe guérir facilement, en peu de tems, à peu de frais, & qui ne ſont capables de laiſſer après elles aucune incommodité; d'avec celles qui ſont compliquées, dangereuſes, incurables, mortelles, longues & difficiles à gué-

rir, qui engagent à de grandes opérations & à beaucoup de dépenſe, ou qui ſont ſuivies néceſſairement de la mutilation de quelque membre, de la perte d'un organe, de la léſion de quelque fonction importante. S'ils ne poſſédent pas bien l'art de la Chirurgie, arbitres, pour ainſi dire, du ſort des accuſés, ils courent riſque de faire condamner l'innocent, ou de ſauver le coupable; puiſque c'eſt ſur la vérité & la fidélité de leurs rapports, que les Juges fondent dans ces matiéres l'équité de leurs Jugemens.

Six choſes principales fourniſſent les ſignes prognoſtics des Plaies: 1°. La nature de la partie bleſſée. 2°. La qualité de la Plaie. 3°. Sa figure, ſa direction, ſa grandeur & ſa profondeur. 4°. Les accidens qui l'accompagnent, & le dérangement des fonctions. 5°. Le tempérament, l'âge, le ſexe & l'état préſent du Malade. 6°. Le bon ou le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles. Toutes ces circonſtances rendent les Plaies plus ou moins dangereuſes, mortelles, ou incurables.

Il faut obſerver qu'on entend par

Plaies mortelles, celles qui, malgré la bonne ſanté du Bleſſé, & la diſpoſition avantageuſe de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſa guériſon, ſont cependant capables par elles-mêmes de cauſer la mort. On les diſtingue en deux eſpéces : en celles qui ſont ſuivies d'une mort inévitable, ſoit ſubitement, ſoit en peu d'heures, ou en peu de jours, & en celles qui de leur nature ont coutume de la cauſer, enſorte qu'il eſt très rare qu'on en revienne, la perte du Malade étant plus certaine que ſa guériſon. Par exemple, les Plaies de la baſe du cerveau, de la partie ſupérieure de la moëlle de l'épine, qui empêchent la ſécrétion du ſuc nerveux, ou ſa diſtribution dans les organes ; les Plaies du cœur qui pénétrent dans ſes ventricules ; celles qui percent les gros vaiſſeaux du poumon, l'aorte, la veine-cave, les artéres axillaires, iliaques, crurales, la veine-porte, &c. qui par conſéquent donnent une prompte iſſue au ſang ; toutes ces Plaies, dis-je, ſont abſolument mortelles ; on n'en revient jamais ; la mort ſuit de près, ou arrive ſubitement. Les ſolides n'é-

tant plus animés par la préſence des eſprits, les vaiſſeaux s'épuiſant par l'hémorragie, toutes les parties tombent dans l'affaiſſement, la circulation ceſſe, & la vie finit. Mais les Plaies de la ſubſtance corticale du cerveau, celles du poumon qui n'intéreſſent pas les principaux vaiſſeaux, celles de la partie convexe du foie, de l'eſtomac, du pancreas, de la veſſie, des gros inteſtins, &c. ne ſont que ſimplement mortelles. Quoiqu'il ſoit vrai qu'elles cauſent ordinairement la mort, on a pourtant vu des Bleſſés en revenir.

Les Plaies incurables ſont celles qui ne reçoivent point de guériſon, quoique traitées méthodiquement. Elles ſont néceſſairement mortelles, ou dégénérent en fiſtules & en ulcéres qui éludent l'efficacité de tous les remédes les plus convenables. Telles ſont certaines Plaies de la poitrine devenues fiſtuleuſes, dont on ne peut tenter une cure radicale, ſans expoſer les malades à perdre la vie par de funeſtes métaſtaſes. Telles ſont auſſi les Plaies dégénérées en ulcéres chancreux, ou accompagnées de fractures conſidé-

rables, de froiſſement des muſcles & de tous les vaiſſeaux, de gangréne & de ſphacéle, qui obligent de faire l'extirpation d'une partie, ou l'amputation d'un membre pour ſauver la vie au Bleſſé.

On regarde comme guériſſables les Plaies qui, par le bon uſage & l'application des remedes appropriés, doivent guérir, quand la mauvaiſe conſtitution du ſang & des autres humeurs ne s'y oppoſe point. S'il arrive quelquefois qu'elles deviennent mortelles, c'eſt moins par leur nature & leur caractere, que par l'abus ou la diſpoſition contraire des choſes non-naturelles, la conduite déréglée des malades, l'ignorance de ceux qui les panſent, ou la complication de quelqu'autre maladie; mais on ne doit pas les mettre au rang des Plaies ſimplement mortelles, puiſqu'en les panſant méthodiquement, on peut les conduire à une parfaite guériſon. Telles ſont les Plaies ſimples qui ne pénétrent que les tégumens ou les muſcles, ou qui n'intéreſſent point de partie noble, ni aucune fonction néceſſaire à la vie.

Les Plaies paſſent pour dangereuſes,

lorſqu'elles ſont ſi conſidérables par elles-mêmes, par les ſymptômes qu'elles cauſent, ou par la nobleſſe des parties offenſées, qu'on ne ſçauroit décider de leur événement ni de leur guériſon, & qu'il y a autant à craindre qu'à eſpérer.

Or l'on prévoit l'événement de toutes ces Plaies, en faiſant attention aux circonſtances que nous avons alléguées.

1°. Par rapport à la nature des parties bleſſées, ſi c'eſt le cerveau, le cœur, les poumons, l'eſtomac, le foie, la rate, les inteſtins, les gros vaiſſeaux, la moëlle de l'épine, les nerfs, les tendons, les membranes, les aponeuroſes ou autres ſemblables dont la léſion dérange toute l'œconomie animale; leurs Plaies ſeront ou mortelles, ou incurables, ou très-dangereuſes. Au contraire ſi ce ne ſont que les tégumens, ou avec eux la chair ſeule, elles ne ſont ordinairement accompagnées ni ſuivies d'aucun fâcheux ſymptôme. Elles doivent céder à l'effet des remédes convenables, & à la bonne méthode de les traiter.

2°. Eu égard à la qualité des Plaies,

celles qui sont envenimées ou empoisonnées, annoncent un grand péril. Les accidens formidables qui arrivent souvent le dénotent assez. Les Plaies contuses, ou d'armes à feu, sont plus difficiles & plus longues à guérir, que celles qui sont faites par instrument tranchant; les premieres ne se cicatrisent qu'après une ample suppuration; les secondes ont coutume de se réunir presque sans suppurer, pourvû qu'on rapproche bien leurs lévres.

1°. A raison de la figure, de la direction, de la grandeur & de la profondeur des Plaies, celles qui sont rondes & larges, ou qui coupent les muscles en travers, se réunissent & se cicatrisent plus lentement, que les longitudinales qui suivent la direction des fibres. Les bords de celles-ci s'approchent & se touchent plus aisément. Dans les autres ils se tiennent plus écartés. Les Plaies dont le trajet se porte vers quelque viscere, ou quelque partie principale qu'elles peuvent offenser, sont dangereuses. Celles qui sont grandes & avec perte de substance, demandent plus de tems pour leur guérison, & ne laissent pas d'être à

craindre pour les ſuites. Les profondes, internes, ou pénétrantes dans quelque capacité, ſont d'autant plus périlleuſes, que les accidens ſont graves. Celles qui ſont profondes & étroites en même tems, occaſionnent ſouvent des dépots & des abſcès.

4°. La léſion des fonctions en conſéquence des Plaies, & les ſymptômes qui s'y joignent, ſervent auſſi de fondement au prognoſtic qu'on en doit faire. Par exemple, les Plaies qui empêchent la déglutition, comme celles de l'œſophage ; ou la reſpiration, comme celles de la trachée-artére ; qui troublent la digeſtion, comme celles de l'eſtomac ou qui cauſent la convulſion, la paralyſie, le délire & autres accidens conſidérables, comme celles des nerfs, des tendons à moitié coupés, & des parties extrêmement ſenſibles ; en un mot celles qui ſe trouvent compliquées, menacent d'un plus granddanger.

5°. Le tempérament, l'âge, le ſexe & l'état préſent du Bleſſé, rendent l'événement des Plaies plus ou moins douteux. Si le Malade eſt cacochyme, très-jeune ou fort âgé, parconſequent

moins en état de supporter la violence des symptômes qui en peuvent naître, ou des opérations qu'on seroit obligé de faire ; si c'est une femme enceinte, une fille actuellement dans ses menstrues, exposée en ce cas à une révolution ou à une suppression d'humeurs. Si le sujet est attaqué de scorbut, de vérole, d'écrouelles, ou de quelqu'autre maladie, certainement les Plaies sont bien plus dangereuses que dans des personnes saines, jeunes & robustes.

6°. Le bon ou le mauvais usage des six choses non-naturelles, & leur disposition plus ou moins avantageuses, sont d'une très-grande conséquence pour l'événement des Plaies. Si l'air est trop chaud ou trop froid, infecté de quelque mauvaise exhalaison, on a lieu de craindre l'inflammation, la fiévre, la gangréne & tous les accidens qui en dépendent. Si le Blessé mange trop, ou se nourrit d'alimens âcres & chauds ; s'il boit du vin & des liqueurs spiritueuses ; s'il fait des exercices violens, l'irritation des solides, l'abondance, l'acrimonie & l'agitation des humeurs, augmenteront infailli-

blement les symptômes dont nous venons de parler. Les veilles, ainsi que les évacuations extraordinaires, l'affoibliront, l'épuiseront. Au contraire si les matieres excrémenticielles & les humeurs qui devroient s'évacuer, sont retenues, l'obstruction, l'engorgement & l'inflammation des lévres de la Plaie deviendront plus considérables. Enfin les passions excessives de l'ame, soit en agitant le sang & les esprits, & procurant plus de tension aux fibres ; comme la colere, la fureur, la trop grande joie; soit en relâchant les fibres, fixant les humeurs, ralentissant leur mouvement, troublant les digestions, les sécrétions, comme font les terreurs subites, la crainte, le chagrin, la tristesse, la mélancolie, peuvent rendre les Plaies beaucoup plus dangereuses & attirer des symptômes funestes. Pour ne pas faire de répétitions, nous nous reservons à rapporter dans le détail les autres signes prognostics qui se remarquent à chaque Plaie en particulier.

ARTICLE SEPTIÉME.

De la Cure des Plaies en général.

LA principale indication qu'on doit avoir dans la guérison des Plaies, est leur réunion. C'est la fin qu'on se propose. On ne travaille qu'à parvenir à ce but. Mais il se rencontre souvent des obstacles qui s'y opposent & qu'il faut surmonter avant que de l'entreprendre. Entre ces obstacles il y en a qui précédent les Plaies, d'autres qui en dépendent & qui les accompagnent. Ceux qui les précédent sont le mauvais tempérament du Blessé, & les maladies dont il peut être affligé. Comme la réunion des parties divisées, qui est l'ouvrage de la nature, ne se fait que par le moyen d'un suc nourricier, louable & bien conditionné, si le malade est d'un tempérament bilieux, s'il est pléthorique ou cacochyme, attaqué de quelque maladie considérable, infecté de virus vénérien, scorbutique ou scrophuleux, il est certain que le suc nourri-

cier participant de ce caractére, ne sera nullement propre à la consolidation des Plaies; il l'empêchera plutôt, ou la retardera.

Les obstacles qui dépendent des Plaies mêmes, & qui s'opposent à leur réunion, sont l'éloignement de leurs lévres & leur mobilité, leur contusion, la perte de substance, les corps étrangers qui se trouvent engagés dans la partie, l'impression de l'air, l'hémorragie & tous les symptômes qui les accompagnent. On ne peut espérer de guérison sans remédier auparavant à tous ces obstacles.

Pour surmonter ceux qui précédent les Plaies, si le Blessé se trouve d'un tempérament bilieux qui indique un sang échauffé & fondu, une lymphe âcre & trop fluide, il faut le rafraîchir, l'humecter, adoucir ses humeurs, leur donner plus de consistence. On y réussira par les saignées plusieurs fois réitérées, par les lavemens émolliens, par les ptisanes rafraîchissantes, adoucissantes & incrassantes, les crêmes de ris, d'orge, de gruau, & autres remédes semblables. S'il est pléthorique & que ses Plaies soient menacées d'une

grande inflammation, on le ſaignera plus copieuſement & plus fréquemment, à moins qu'il n'ait perdu beaucoup de ſang; & on lui preſcrira une diete exacte, le privant de vin & d'alimens ſolides: comme la pléthore ne conſiſte que dans une trop grande abondance d'humeurs, & que l'inflammation ne ſurvient que parce que le ſang s'arrête, s'accumule & s'échauffe dans les lévres des Plaies, on ne peut mieux diminuer la quantité des humeurs, ni détourner le cours du ſang qui ſe porte vers la partie bleſſée, ni déſemplir ſes vaiſſeaux, que par les ſaignées & la diéte. Si le Bleſſé eſt cacochyme, on évacuera les mauvais ſucs par de doux purgatifs. S'il eſt attaqué de quelque maladie ou infecté de virus vénérien, ſcorbutique, ou écrouelleux, on employera les remédes tant généraux que particuliers, ſpécifiques à ces maladies. Par ce moyen l'on parviendra à rendre le ſuc nourricier doux, balſamique, onctueux, d'une louable conſiſtence, d'une qualité propre à faire la régénération des chairs & la réunion de la ſolution de continuité.

Les obſtacles qui dépendent des Plaies mêmes, & qui les accompagnent, ne demandent pas moins d'attention que les précédens, puiſqu'il eſt difficile, & quelquefois impoſſible, de réunir les parties diviſées, ſi l'on ne trouve le moyen d'éloigner tous ces accidens.

1°. Les parties ſéparées par un inſtrument tranchant ou contondant, ne peuvent ſe réunir & ſe rétablir dans leur état naturel, que par un contact immédiat & permanent, qui donne lieu au ſuc nourricier de les coller enſemble, pour en refaire un corps continu; ſi les lévres d'une Plaie ſe tiennent donc éloignées l'une de l'autre, elles ne pourront jamais ſe rejoindre & ſe réunir d'elles mêmes: il faudra qu'il ſe faſſe une régénération conſidérable de chairs pour remplir le vuide & l'intervalle qu'elles laiſſent entr'elles, ce qui retarde beaucoup la guériſon, & rend ſouvent la partie difforme. Auſſi voit-on que les Plaies qui coupent les muſcles en travers, & dont les lévres ſont par conſéquent fort écartées, (parce que les fibres coupées ſont toujours diſpoſées à ſe retirer vers leurs attaches

ou leurs points fixes), ſont longues & difficiles à guérir ; encore laiſſent-elles après leur guériſon une difformité dans leur cicatrice. Il faut donc trouver le moyen d'approcher & d'aſſujettir, autant qu'il eſt poſſible, les lévres d'une Plaie l'une contre l'autre pour en procurer la réunion. On pourra y réuſſir par le ſecours d'un bandage convenable, ou de la ſuture, ou de la ſituation même de la partie, comme nous le dirons dans la ſuite. Pareillement ſi les lévres d'une Plaie ſont ſi mobiles, qu'elles ne puiſſent ſe maintenir jointes enſemble, la réunion ne peut pas s'en faire. Par exemple, les Plaies des inteſtins, pour peu qu'elles ayent de la longueur, ne ſe conſolident point, ſi l'on n'en fait la ſuture, ou ſi elles ne ſe collent & ne ſe cicatriſent avec quelque partie voiſine. Ce ſont des parties flottantes & fort minces qui, faute de point d'appui, ne permettent pas qu'on les aſſujettiſſe, de ſorte que le ſuc nourricier qui ſort des lévres de la Plaie, s'épanche dans la capacité du bas-ventre ou dans le canal inteſtinal, ſans pouvoir procurer de réunion. On peut faire le même jugement des

Plaies du poumon, dont le mouvement continuel empêche ordinairement ſes parties diviſées contre-nature, de ſe tenir collées les unes contre les autres.

2°. La contuſion eſt encore un obſtacle à la réunion des Plaies. Quand même on approcheroit leurs lévres l'une de l'autre, elles ne ſçauroient ſe coller ni ſe rejoindre; tous leurs vaiſſeaux ſont tellement froiſſés & meurtris, que le ſuc nerveux ne s'y diſtribue plus, que la circulation des humeurs y ceſſe, & qu'enfin ces lévres ſont comme mortes, ne participant plus au commerce de la vie commune à tout le corps. Par conſéquent elles ne ſont pas en état de fournir de ſuc nourricier, ſeul propre à procurer leur réunion; ou celui qui en ſortiroit, ne ſeroit ni louable ni capable de réunir des chairs inanimées qui doivent néceſſairement tomber en pourriture. La réunion ne peut ſe faire qu'entre des chairs vivantes, c'eſt-à-dire des chairs dont les vaiſſeaux coupés demeurent de chaque côté de leur diviſion dans leur entier, enſorte que la circulation & la diſtribution des

liquides se fait jusqu'à leur extrémité, avantage dont jouissent les Plaies faites par des instrumens tranchans. Ce n'est pas que les lévres de ces dernieres Plaies ne soient quelquefois contuses; le tranchant de ces instrumens n'est pas toujours assez fin pour couper & diviser exactement les parties sans les froisser & les meurtrir, comme feroit une scie grossiere. La saignée faite avec une lancette rouillée ou mal repassée, nous en fournit un exemple; il y survient une petite tumeur inflammatoire, & l'ouverture ne se cicatrise qu'après une douce suppuration. Un morceau de verre, de glace, de fayance, de porcelaine cassé ou coupé de maniere qu'on croiroit son tranchant fin & capable de couper les parties sans les déchirer, ne laisse pas de froisser les lévres des Plaies qui en sont faites. Si l'on travaille d'abord à leur réunion par des topiques astringens, dessicatifs ou spiritueux, il s'y excite une inflammation considérable, suivie quelquefois d'accidens si funestes, que le vulgaire s'imagine que ces sortes d'instrumens tranchans ont quelque chose de ve-

nimeux. On feroit donc très-mal, pour guérir ces eſpéces de Plaies, ainſi que toutes les autres qui ſont contuſes, d'entreprendre de les réunir & de les cicatriſer ſans auparavant leur avoir procuré une douce ſuppuration capable de fondre & de détacher toute la ſuperficie meurtrie. On doit regarder cette ſuperficie, comme un corps étranger qui empêcheroit le contact immédiat des lévres vives de la Plaie. Il faut cependant obſerver que certaines Plaies à lambeaux faites en dédolant par inſtrument contondant, comme celles de la tête, dans leſquelles les muſcles frontaux ou occipitaux ſe trouvent en partie détachés, celles du menton où le muſcle quarré eſt pendant, peuvent être ſouvent réunies par le moyen de la ſuture ou du bandage uniſſant, ſans être obligé de couper les lambeaux, ni de les faire ſuppurer, pourvû que ces lambeaux ne ſoient pas meurtris, & que l'air n'ait pas eu le tems d'y faire impreſſion.

3°. La perte de ſubſtance s'oppoſe auſſi à la réunion immédiate des lévres d'une Plaie. La difficulté qu'il y a

de les rapprocher empêche de travailler d'abord à cette premiere indication, qui ne peut avoir lieu qu'après une régénération de nouvelles chairs pour remplir le vuide qui a été fait ; il faut donc employer les ſarcotiques avant que d'entreprendre de réunir & de cicatriſer ces Plaies. Il y a cependant certaines parties naturellement molles & lâches, comme les lévres, les joues, les paupieres, les mammelles, le ſcrotum, qui malgré la perte de ſubſtance qui peut leur arriver, prêtent aſſez pour permettre de rapprocher les lévres de leurs Plaies, & en tenter la réunion.

4°. Les corps étrangers ne ſont pas un des moindres obſtacles à la réunion des Plaies. On appelle, en terme de Chirurgie, *corps étranger*, tout corps ſolide ou liquide qui ſe trouve engagé contre-nature dans une partie, ſoit qu'il vienne de dehors, comme une bale ou des grains de plomb, un morceau de bois, de verre, une aiguille, une pointe de couteau, un tronçon d'épée, de la bourre, du ſable, de la terre, & une infinité d'autres; ſoit qu'il vienne de dedans, comme du ſang caillé,

des chairs meurtries, corrompues, détachées, des esquilles d'os, du pus, &c. ou même des parties contenues dans une capacité, déplacées & engagées entre les lévres d'une Plaie ; par exemple, l'épiploon, les intestins, la vessie, ou quelqu'autre viscére à l'égard des Plaies du bas-ventre. On conçoit aisément que tous ces corps étrangers doivent écarter les lévres de la Plaie, empêcher leur attouchement immediat, & s'opposer par conséquent à leur réunion. Il est donc nécessaire de les ôter, même dès le premier appareil, s'il est possible ; sans cette précaution, l'enflure & l'inflammation qui surviennent à la Plaie rétrécissent tellement son ouverture, qu'on auroit bien de la peine à faire cette opération dans la suite, & qu'on seroit obligé ou d'agrandir la Plaie par une incision, ou d'attendre la suppuration, si l'on avoit des corps solides à extraire. Mais avant que d'en entreprendre l'extraction, il faut considérer si en les tirant le Blessé peut vivre, crainte qu'on n'impute sa mort au Chirurgien. Lorsqu'on juge à propos de les tirer, on le fait adroitement avec les doigts, ou avec des in-

ſtrumens convenables, tels que ſont les curettes, les pincettes, les becs de grue, de cane, de corbeau, le tire-bale, le tire-fond, ou autre ſemblable. Si l'ouverture de la Plaie n'eſt pas aſſez grande, il faut y faire une inciſion, ayant ſoin d'éviter les gros vaiſſeaux; les nerfs & les tendons. On ne plongera point l'inſtrument dans la Plaie, qu'on ne ſe ſoit aſſûré par les doigts, par la ſonde, ou par le ſtilet, de la ſituation du corps étranger. S'il étoit trop enfoncé, qu'il fut plus près de la partie oppoſée, & qu'il ne pût ſortir par ſon entrée ſans une grande dilacération, il faudroit le tirer par une contre-ouverture. Si le corps etranger eſt une bale ou quelque grain de plomb qu'on ne puiſſe trouver, ou tirer ſans une grande violence, il faut le laiſſer, on ne doit point s'en inquiéter; ou il ſortira dans le tems de la ſuppuration, ou il reſtera envelopé de nouvelles chairs, ſans empêcher la réunion de la Plaie. On a vu des perſonnes en porter toute leur vie ſans incommodité. C'eſt un corps ſolide & uni qui ne ſe corrompt point, & qui ne cauſe aucune irritation à la partie. Il n'en eſt pas ainſi des autres corps

ſolides dont la ſurface eſt inégale. Quand on ne peut les tirer, ils ne manquent pas d'exciter beaucoup de douleur & d'inflammation. Il faut donc tâcher de les faire ſortir. Cependant ſi c'étoit des fragmens d'os qui ne fuſſent pas entierement détachés, il faudroit les laiſſer, avec la précaution néanmoins de les réduire dans leur ſituation naturelle pour les empêcher de bleſſer les chairs. On ôtera le ſang caillé avec les doigts, ou avec une tente écharpie par le bout, ou par expreſſion, par ſuction, par ablution. Mais s'il y avoit quelque grumeau de ſang qui bouchât l'ouverture d'une artére ou d'une groſſe veine, il ne ſeroit pas à propos de l'ôter, crainte de renouveller l'hémorragie. S'il eſt entré dans la Plaie du poil, de la chaux, du plâtre, du ſable, de la terre, ou quelque choſe de ſemblable, on la lavera & on la nettoyera avec du vin tiéde ou quelqu'autre liqueur convenable. Quand une Plaie du bas-ventre donne iſſue à l'épiploon, aux inteſtins, ou à quelqu'autre viſcére, on ne doit pas manquer de les réduire au plutôt par le *taxis*, s'il eſt poſſible, ou par la dilatation de la Plaie.

Lorſque la partie bleſſée eſt couverte de poil, on commencera par la raſer, ayant ſoin de mettre un linge ſur la Plaie pour empêcher que le poil n'y tombe. Si le corps étranger engagé dans une Plaie eſt une épine, un fétu, une petite eſquille d'os, ou quelqu'autre choſe ſemblable qui n'ait pas beaucoup de volumes, & ne puiſſe ſe tirer ni avec les doigts, ni avec les inſtrumens, quelques-uns ſe perſuadent qu'on peut l'attirer avec certains topiques, comme le galbanum, le ſagapenum, la poix de Bourgogne, l'emplâtre divin, l'emplâtre opodeltoch & autres topiques auſquels ils attribuent une vertu ſpécifique pour produire cet effet, mais cette vertu eſt imaginaire; tout ce qu'ils ſont capables de faire ne conſiſte qu'à procurer une prompte ſuppuration, qui en conſumant les chairs des lévres de la Plaie, rend le corps étranger plus libre, & par conſéquent plus facile à tirer ou à ſortir.

5°. L'impreſſion de l'air eſt encore très-nuiſible à la réunion des Plaies. Il deſſéche leurs lévres, fait froncer leurs fibres & les extrémités de leurs vaiſſeaux, en diſſipant les parties aqueuſes

&

& volatiles du ſuc nourricier qui les arroſe. Il condenſe & coagule tous les liquides, & reſſerre les vaiſſeaux qui les contiennent; c'eſt par ſa ſéchereſſe & ſa qualité froide qu'il produit ces effets. Quelque chaud qu'il puiſſe être, il eſt toujours froid par rapport à la partie bleſſée; ſa chaleur même, dans le fort de l'été, n'eſt jamais égale à celle des humeurs renfermées dans le corps. Le ſuc nourricier ne ſuintant point des lévres de la Plaie, ne peut donc pas les conſolider; au contraire, obligé d'y ſéjourner avec le ſang, ces deux humeurs s'y accumulent, ſe raréfient, s'échauffent & produiſent une inflammation qui s'oppoſe encore à la réunion de cette ſolution de continuité. Ce qui rend auſſi l'impreſſion de l'air très-nuiſible aux Plaies, & très-capable de corrompre les liquides qui les humectent, c'eſt lorſqu'il ſe trouve chargé de mauvaiſes exhalaiſons comme il arrive ordinairement dans les Hôpitaux remplis de Malades. On voit par-là de quelle conſéquence il eſt de ne point laiſſer les Plaies expoſées à l'air. On les panſera donc le plus promptement qu'il ſera poſſible. On

ne levera point un appareil que l'autre ne soit tout prêt à appliquer ; & si c'est une Plaie considérable, on pansera le Malade dans son lit, les rideaux fermés, si la commodité le permet, ayant soin pendant le pansement d'échauffer l'air, en y tenant un réchaut de braise allumé, & non de charbon, crainte que la vapeur n'incommode le Blessé. Enfin, l'on tâchera de lui faire respirer un air pur & sain.

6°. L'Hémorragie ne permet pas non-plus que les Plaies se réunissent. Elle empêche leurs lévres de s'approcher & de se toucher immédiatement; elle entraîne le suc nourricier qui devroit y séjourner & s'y epaissir pour les coller ensemble. Il est donc nécessaire d'arrêter cette effusion de sang avant que de tenter la réunion. En cas qu'il y ait de gros vaisseaux qui soient ouverts ou coupés & que l'Hémorragie soit si considérable, que le Blessé se trouve menacé de tomber bientôt en syncope, ou dans un épuisement périlleux, il faut d'abord remédier à cet accident, comme au symptôme le plus pressant, même avant que de penser à tirer les corps étrangers, à moins qu'on

ne pût le faire bien promptement. On emploie différens moyens pour arrêter une Hémorragie; nous le dirons en parlant des Plaies des Artéres & des Veines. Quelquefois un bandage convenable ſuffit, ou, s'il eſt poſſible, on comprime le vaiſſeau avec le doigt juſqu'à ce que le ſang en ſe grumelant bouche l'ouverture, ou l'on remplit la Plaie de plumaceaux chargés de poudres aſtringentes, ou l'on applique ſur l'ouverture du vaiſſeau un bouton de vitriol. Enfin, ſi tous ces moyens ſont inutiles, on fait la ligature du vaiſſeau.

7°. Les autres ſymptômes qui empêchent la réunion des Plaies ſont l'inflammation & l'enflure de la partie bleſſée; la douleur, la démangeaiſon, la convulſion, la ſuppuration trop abondante, l'excroiſſance de chairs fongueuſes & ſuperflues.

Nous avons parlé des cauſes de l'inflammation & de l'enflure dans l'Article IV. de ce diſcours, page 21. Comme ces ſymptômes ne viennent que de l'engorgement des vaiſſeaux, des pulſations redoublées des artéres, du ſéjour du ſang & des autres humeurs, & que les vaiſſeaux engorgés & gonflés com-

priment les orifices des tuyaux divisés, les font même froncer & tirer en dedans, les lévres de la Plaie se trouvent séches. Elles ne laissent point échaper de suc nourricier pour en faire la réunion. Il est donc nécessaire de prévenir ces accidens ; pour y réussir, aussi-tôt qu'on aura été blessé, si l'écoulement du sang est modéré, il faudra laisser saigner raisonnablement la Plaie, il s'en accumulera moins dans la partie: mais s'il en est peu sorti, & que l'inflammation commence, ou soit déja survenue, on aura recours aux fréquentes & copieuses saignées, comme au reméde le plus prompt & le plus efficace. L'on tirera autant de sang, que les forces du Malade le permettront. On appliquera aussi sur la partie des cataplasmes émolliens. Si l'inflammation est occasionnée par des tentes ou des bourdonnets trop durs dont on aura rempli la plaie, on les ôtera & on la pansera mollement. Si elle est excitée par des poins de suture, on les relâchera, ou même on les coupera entiérement, en cas que cet accident ne cesse point.

Quoique la douleur accompagne

toujours les Plaies, ſouvent elle eſt aſſez ſupportable : mais ſa violence va quelquefois juſqu'à cauſer une inſomnie continuelle, un épuiſement conſidérable, un dépôt d'humeurs ſur la partie, une grande inflammation, la fiévre, la convulſion, le délire, & même la gangréne ; ce qui arrive principalement dans les Plaies des nerfs, des tendons & des autres parties extrêmement ſenſibles. Pendant que ces accidens ſubſiſtent, la Plaie ne peut point guérir. Or, comme la douleur reçonnoît pluſieurs cauſes, on ſera attentif à les diſtinguer. Si elle eſt excitée par des médicamens trop âcres & trop chauds, on en ſubſtituera d'adouciſſans & de rafraîchiſſans ; ſi elle eſt cauſée par des corps étrangers, des tentes trop longues, trop dures, trop groſſes, ou des fragmens d'os qui piquent les parties voiſines, on aura ſoin de les ôter auſſi-tôt ; ſi elle eſt produite par quelque ſuture, on la relâchera, ou l'on coupera les points ; ſi c'eſt par une abandance de pus retenu dans la partie, on lui donnera iſſue ; ſi elle vient d'un nerf, ou d'un tendon à moitié coupés, on achevera de les cou-

per ; & comme l'inflammation accompagne ordinairement la douleur, ou en est la cause, pour la dissiper on saignera copieusement le Malade, on lui fera observer une diéte humectante & rafraîchissante, & l'on appliquera sur la partie blessée des cataplasmes émolliens, soit avec le lait, la mie de pain, les jaunes d'œuf & le populeum ; soit avec les herbes & fleurs émollientes, mauve, guimauve, violier, fleur de camomille, de melilot, de bouillon blanc, & la graine de lin.

La démangeaison est encore un accident très-incommode dans les Plaies. Elle trouble le sommeil ; elle excite à se gratter, soit en veillant, soit en dormant ; le Blessé s'écorche ; il provoque un cours plus abondant d'humeurs vers la blessure, ce qui produit une plus grande inflammation avec ses suites. En ce cas il faut souvent fomenter la partie avec de l'eau tiéde, ou avec une décoction émolliente, ou bien la frotter avec le cerat de Galien camphré ou le nutritum.

La convulsion est un des symptômes qui s'opposent le plus à la réunion des Plaies. Si elle est causée par une piquu-

re, ou une dilacération de nerf ou de tendon, on y remédiera, comme nous dirons dans la ſuite en parlant des Plaies de ces parties. Si elle eſt produite par quelque humeur âcre qui irrite le genre nerveux, on l'adoucira par des tiſannes rafraîchiſſantes, par des émulſions, par des cataplaſmes anodins. L'on ajoutera aux remédes internes les narcotiques, & l'on ſaignera le Malade. Rien ne relâche mieux les fibres irritées.

La ſuppuration trop abondante délayant & entraînant tout le ſuc nourricier, ne lui permet pas de s'épaiſſir & de réunir les Plaies. Il faut donc trouver le moyen de la diminuer. On y réuſſira en détournant par les ſelles & par les urines les humeurs qui la fourniſſent; effet que produiront les purgatifs pluſieurs fois réitérés, & les diurétiques. En même-tems on tiendra le Malade à une diéte exacte, & l'on employera extérieurement l'onguent deſſicatif rouge, le pompholyx, la tuthie en poudre, la litharge, la céruſe, le plomb brulé, & autres remédes ſemblables capables de deſſécher les lévres de la Plaie, & d'abſorber les ſels âcres du pus.

L'excroissance de chairs fongueuses & superflues qui survient quelquefois aux Plaies, empêche la cicatrice de se faire, ou la rend très-difforme. Il faut donc ôter & consumer ce qui est superflu par des topiques dessicatifs, détersifs, & même cathérétiques. Pour remplir cette indication, on mettra sur ces chairs fongueuses de l'iris de Florence en poudre, de l'alun calciné, une poudre d'égales parties d'ochre & de sabine, du précipité rouge, ou ce qui est le plus prompt & le plus facile, on y passera légerement la pierre infernale; & pour faire tomber l'escarre, & déterger la Plaie, on y appliquera le mundificatif d'Ache, ou l'onguent Apostolorum.

Quand on a eu le bonheur de surmonter & de détruire tous les obstacles que nous venons de rapporter, il ne s'agit plus que de panser méthodiquement les Plaies, pour ne pas troubler la nature dans l'effort qu'elle fait de les réunir, incarner & cicatriser le plutôt qu'il lui est possible. On observera donc de les panser mollement, & de n'y point introduire par force des tentes & des bourdonnets durs &

longs, qui ne ſervent qu'à boucher les extrémités des vaiſſeaux par leſquels ſuinte le ſuc nourricier, qu'à augmenter la douleur & l'inflammation, & à rendre les lévres des Plaies écartées, dures & caleuſes. Il eſt vrai qu'on ne peut ſe paſſer quelquefois de tentes, comme dans l'opération du bubonocéle, de la gaſtroraphie, & dans certaines fiſtules où l'on a d'autres indications à remplir avant que de travailler à la réunion : mais moins on en employera, plutôt les Plaies ſeront guéries. On ſondera les Plaies le plus rarement qu'il ſera poſſible, ſi l'on ne veut pas détruire les mammelons charnus, encore très-mols & très-délicats, que le ſuc nourricier commence à former. Pour lui en donner le tems, on éloignera les panſemens, à moins que la ſuppuration ne ſoit trop abondante. En ce cas il en faudroit faire deux par jour pour éviter la corruption, ſur-tout en été, & ne point employer d'onguens pourriſſans, gras, huileux, ni même d'emplâtres ſans néceſſité, particuliérement quand les Plaies ſont accompagnées d'inflammation & d'éryſipéle, crainte de boucher les pores,

& d'empêcher la tranſpiration. Lorſque la ſuppuration eſt louable & modérée, on eſſuyera légerement la Plaie pour ne pas en irriter les lévres, ni emporter tout le ſuc nourricier qui entretient leur ſoupleſſe, & qui doit être employé à leur incarnation & à leur réunion ; il faut même s'abſtenir de remédes ſpiritueux : ils ne manqueroient pas d'endurcir les fibres & les extrémités des vaiſſeaux, & de faire refluer en dedans la matiére purulente.

Si l'on ſuit exactement tous ces préceptes, la nature n'aura pas de peine à conduire en peu de tems les Plaies à une parfaite guériſon.

Nous entendons en ce cas par le mot de *Nature*, l'œconomie animale fondée ſur le méchaniſme du corps humain ; c'eſt-à-dire ſur la ſtructure, le reſſort, la ſituation & l'organiſation particuliere de ſes parties qui l'aſſujettiſſent à certaines loix du mouvement ; loix réciproques entre les ſolides & les liquides qui agiſſent mutuellement les uns ſur les autres, d'où réſulte la circulation du ſang & des autres humeurs, leurs ſécrétions & les autres fonctions, au nombre deſquelles on met au tri-

tion qui est la cause efficiente de la réunion, de l'incarnation & de la cicatrisation des Plaies. Or la nature, telle que nous venons de l'expliquer, employe pour cet effet un suc nourricier, qui n'est autre chose que la partie la plus douce, la plus onctueuse & la plus balsamique de la lymphe, & à laquelle il a plu aux Anciens de donner différens noms suivant ses différens degrés de coction & de mutation. Ils ont appellé celle qui circule encore avec toute la masse du sang & de la lymphe, *Humor innominatus*, Humeur anonyme; parce qu'étant confondue avec les autres humeurs, & distribuée indifféremment à toutes sortes de parties, elle ne peut avoir de dénomination, ni assez de coction pour produire son effet. Ils ont nommé *Ros*, Rosée, celle qui étant séparée du reste de la lymphe par ses vaisseaux sécrétoires, se répand comme une espéce de rosée dans toutes les parties qu'elle doit nourrir. Ils ont donné le nom de *Gluten*, Colle, à cette même lymphe nourriciere, parce qu'ayant acquis plus de coction & de consistence par le moyen de la chaleur naturelle qui en a fait dis-

ſiper le plus aqueux, elle eſt devenue plus balſamique & plus viſqueuſe. Enfin ils ont indiqué ſous le nom de *Cambium*, celle qui s'aſſimile aux parties, & qui ſe change en leur ſubſtance.

Tous ces differens degrés de préparation par leſquels paſſe le ſuc nourricier, nous font connoître que ſa premiere ſource, ainſi que de toutes les autres humeurs, eſt la maſſe du ſang; qu'en circulant avec elle il eſt broyé, diviſé & atténué par les ſyſtoles redoublées des artéres, & par le mouvement inteſtin de ce liquide; qu'enſuite il s'en ſépare par les artéres lymphatiques, qui ne ſont que des continuations collatérales des artéres ſanguines, pendant que le reſte du ſang qui n'y peut paſſer, enfile les racines des veines; qu'àprès cela il ſe trouve à l'extrémité des artéres lymphatiques des vaiſſeaux ſécrétoires qui reçoivent ce ſuc nourricier & le diſtribuent à toutes les parties, tandis que le reſte de la lymphe continue ſon chemin par les veines lymphatiques. Il ſuit de-là que ce n'eſt point dans les gros vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, ni dans les vaiſſeaux ſanguins, ni dans les lymphatiques, que ſe fait la

nutrition, mais dans les plus petits conduits, ou plutôt dans les tuyaux fibreux qui composent les tuniques des autres vaiſſeaux; qu'il faut enfin que le ſuc nourricier ſoit extrêmement affiné pour parvenir à ces vaiſſeaux capillaires, dont le diamétre eſt d'une petiteſſe ſurprenante. Or ce ſuc parvenu dans les Plaies juſqu'aux extrémités des tuyaux fibreux coupés ou déchirés, en ſuinte par petites gouttes, après que les vaiſſeaux qu'ils composent ſe ſont dégorgés, qu'ils ne ſont plus comprimés, & que leurs fibres dilacérées ſe ſont détachées par la ſuppuration, ſupposé qu'elle ſurvienne. La goutte de ſuc nourricier qui eſt arrivée au bout, pouſſée par celle qui la ſuit, eſt obligée de s'avancer; à meſure que ſon humidité ſe diſſipe, elle s'épaiſſit & ſe condenſe, mais en s'épaiſſiſſant, elle ſe range ſur les bords du tuyau fibreux pour faire place à celle qui vient après, & qui ſe condenſe & s'éléve ſur elle de la même maniere, & ainſi ſucceſſivement des autres. Comme il ſe paſſe la même choſe à l'égard des autres petits tuyaux contigus, les gouttes de ſuc nourricier qui s'élévent ſur leurs bords

ſe joignent en ſe condenſant, & forment des mammelons charnus, nerveux, tendineux, cartilagineux ou offeux, ſuivant la nature des fibres où ce liquide ſe trouve engagé; mais ce ſuc nourricier qui engendre lui-même ces mammelons, pouſſé avec force par l'effort du mouvement progreſſif des liquides, ſe conſerve toujours un paſſage au travers de leur ſubſtance, paſſage qu'il obtient avec d'autant moins de peine, que l'intérieur des mammelons qui ne ſe condenſe pas ſi-tôt que leur ſurface externe, lui fait moins de réſiſtance. Par ce moyen, ces mammelons ſont percés ſuivant la direction du liquide qui les pénétre, & leurs parties intégrantes ſe rangent de côté & d'autre dans la même ſituation que celles des fibres ſur leſquelles ils s'élévent, parce que le liquide qui les arroſe, & la matiere ſubtile qui les traverſe, aſſujettis aux loix du mouvement qu'ils ont reçues, y tracent les mêmes pores, d'autant plus facilement, que cette nouvelle matiere, encore preſque fluide, leur obéit ſans peine. De cette façon tous les petits vaiſſeaux s'allongent, & peu à peu la Plaie ſe remplit de chairs,

dont les vaiſſeaux ſe communiquent latéralement les uns avec les autres. Cette communication ſe fait à peu-près comme dans les arbres greffés. Le ſuc nourricier du tronc pénétre inſenſiblement les tuyaux de la greffe, & en enfile la route. Ainſi les vaiſſeaux des nouvelles chairs en rencontrant d'autres qui ont la même direction, s'abouchent avec eux pour ne former qu'un même canal dans lequel circule le liquide. C'eſt de cette maniere que ſe réuniſſent ſouvent les chairs ſans ſuppuration dans les Plaies ſimples. S'il n'y a point de perte de ſubſtance, & que les lévres de la Plaie ne ſoient pas écartées, ces vaiſſeaux ſe rencontrent bientôt, s'anaſtomoſent, & la réunion ſe fait promptement; au lieu qu'elle eſt plus lente à ſe faire quand il y a beaucoup de vuide, puiſque les tuyaux ſont obligés de s'allonger davantage. Comme ils s'étréciſſent toujours en s'allongeant, ſoit à cauſe de la diſpoſition naturelle qu'ils ont à ſe reſſerrer, ſoit en conſéquence de la compreſſion qu'ils ſouffrent par les vaiſſeaux voiſins, par le bandage, par la peſanteur de l'air, ou par leur adouciſſement; & que

plus ils s'étrécissent, plus leur force augmente sur le liquide qu'ils renferment, le mouvement progressif de ce liquide devient à la fin si foible, qu'il ne peut plus parvenir jusqu'au bout de ces vaisseaux : de sorte que leur extrémité devient plus ferme, plus solide, & il se forme une cicatrice, c'est-à-dire une nouvelle peau plus dure, plus blanche; moins sensible, moins poreuse, par conséquent moins propre à la transpiration sensible. Si l'on n'étoit pas si impatient dans la guérison des Plaies, & qu'on ne hatât pas trop leur cicatrice par des remédés qui endurcissent & dessèchent l'extrémité de ces vaisseaux, qu'au contraire l'on entretînt leur mollesse & leur souplesse, il se formeroit une cicatrice molle, égale, imperceptible, presque semblable à la premiere peau. Le liquide que ces tuyaux contiennent n'y trouveroit pas tant de résistance, il les parcoureroit jusqu'au bout, & la transpiration sensible & insensible s'y feroit comme à l'ordinaire; mais les Plaies seroient plus longues à guérir. La cicatrice commence ordinairement par les bords de la Plaie, à cause que les vaisseaux de cet endroit

ſont plutôt parvenus à leur longueur & à leur endurciſſement. Par la même raiſon, quand la peau n'eſt pas entiérement détruite par-tout, comme dans les brulures, la cicatrice commence en différens endroits.

Après avoir rapporté la définition des Plaies, leurs différences, leurs cauſes, leurs ſymptômes, leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics, leur cure générale, les obſtacles qui s'oppoſent à leur guériſon, les moyens de les ſurmonter, & enfin la maniere dont la nature travaille à réunir les ſolutions de continuité : nous allons parler de chaque eſpéce de Plaie, pour ne rien oublier de ce qui leur appartient en particulier.

************:*,************

CHAPITRE SECOND.

Des Plaies ſimples faites dans les chairs par inſtrument tranchant.

ON entend communément par le mot de *Chair*, non-ſeulement la ſubſtance des muſcles, mais auſſi le

corps graiſſeux & la peau qui les couvrent: ces deux parties externes s'appellent *Tégumens communs*, à cauſe qu'elles envelopent généralement tout le corps. Nous avons donné dans le diſcours général des Plaies, article troiſiéme, la définition de la Plaie ſimple. Nous obſerverons à préſent que les Plaies ſimples faites par inſtrument tranchant n'intéreſſent quelquefois que la peau ſeule, ou la graiſſe avec la peau; quelquefois auſſi elles pénétrent juſques dans la chair muſculeuſe. Ainſi il y en a de ſuperficielles & de profondes; les unes & les autres ſont grandes, petites, ou médiocres, avec perte de ſubſtance, ou ſans perte de ſubſtance. Mais en les ſuppoſant ſimples, elles n'offenſent ni les gros vaiſſeaux, ni les nerfs, ni les tendons, ni les os. Par conſéquent, elles ne ſont accompagnées ni ſuivies par elles-mêmes d'aucun accident fâcheux. En effet, lorſqu'on eſt bleſſé par un inſtrument tranchant qui n'intéreſſe que les chairs, les vaiſſeaux coupés dans un ſeul plan, ne ſont preſque point déchirés. Ils conſervent à peu près la même diſpoſition qu'ils avoient auparavant; pour-

vû qu'ils ne soient point froncés ni dessséchés par l'air extérieur ou par quelqu'autre cause. Le sang & les autres liqueurs s'en écoulent donc facilement & sans interruption pendant quelque tems; ils restent enfin presque vuides: parconséquent les artéres voisines qui sont entiéres, n'en sont point comprimées. La circulation y est libre. Il ne se fait aucun engorgement, aucune fluxion dans les lévres de la Plaie, & si on les rapproche & qu'on les maintienne exactement unies, le suc nourricier qui ne laisse pas de suinter toujours de l'extrémité des tuyaux, les colle ensemble, les vaisseaux qui ont la même direction s'anastomosent, les humeurs y rencontrant le même cours, s'y insinuent facilement, & leur mouvement progressif se rétablit.

Quand ces sortes de Plaies ne sont donc point accompagnées de perte de substance, elles se guérissent promptement par la simple réunion sans suppuration, & même lorsqu'elles sont superficielles, il suffit de les laver avec de l'eau tiéde seule ou mêlée avec du vin rouge, d'y appliquer une com-

presse imbue d'eau-de-vie, d'eau-vulnéraire, de baume de Fioravanti, ou de quelqu'autre baume spiritueux, & de l'assujettir par le moyen d'un bandage contentif, observant de ne lever l'appareil que quelques jours après, c'est-à-dire, quand le réunion est faite.

Si c'est une Plaie profonde & longue, il faut premierement en ôter tout ce qui peut s'y être engagé d'étranger, comme des grumeaux de sang, du poil, de la poussiére, ou autre chose semblable, en la lavant & l'essuyant avec une tente mollette, écharpie par le bout, trempée dans du vin rouge tiéde, & laisser saigner la Plaie jusqu'à ce que le sang s'arrete de lui-même; les gros vaisseaux n'étant pas coupés, il n'y a point d'hémorragie à craindre. En laissant couler le sang, l'inflammation ni l'enflure n'y surviennent pas si facilement. Ensuite on approchera les lévres de la Plaie l'une contre l'autre; on les maintiendra en appliquant de chaque côté une compresse longitudinale trempée dans de l'eau-de-vie tiéde, ou dans quelqu'autre liqueur convenable, &

ſur la Plaie un plumaceau imbu d'un médicament balſamique, tel que l'huile d'hypéricum, le baume du Pérou fondu, la térébenthine, le baume d'Arceus ou de Fioravanti. Le plumaceau ſera ſoutenu par une légere compreſſe. On fera tenir les compreſſes longitudinales par une perſonne qui tendra toujours à rapprocher les lévres, & le Chirurgien aſſujettira l'appareil avec le bandage uniſſant ou incarnatif, qui doit être plus ſerré que le contentif pour empêcher les lévres de s'écarter.

Après avoir panſé le Bleſſé, on le ſaignera, non-ſeulement pour empêcher l'nflammation en détournant le cours trop abondant du ſang vers la Plaie, mais auſſi pour prévenir quelqu'autre accident que la crainte, la peur, l'émotion, ou la colére, qui ne manquent pas d'arriver en cette occaſion, pourroient cauſer. Enſuite on mettra la partie dans une ſituation convenable & propre à favoriſer la réunion. On laiſſera l'appareil deux, trois, quatre, cinq & ſix jours, plus ou moins, ſuivant la profondeur de la Plaie, juſqu'à ce qu'elle ſoit réunie;

ce qu'il ſera facile de connoître en ce qu'alors on ne ſentira plus de douleur, & que les fonctions de la partie ſeront libres. Si la bleſſure avoit de la diſpoſition à s'enflammer, on fomenteroit ſouvent tout l'appareil avec du vin rouge tiéde, ou de l'eau-de-vie, de l'eau-vulnéraire, auſquelles on ajouteroit les trois quarts d'eau pour les tempérer. On réitéreroit la ſaignée, on preſcriroit un régime délayant, humectant & rafraîchiſſant; on défendroit les alimens ſolides & le vin, ſubſtituant pour boiſſon ordinaire une tiſanne d'orge, de ris, de ſcorſonére, ou de chiendent avec de la guimauve & de la régliſe. Si l'inflammation venoit de ce que le bandage ſeroit ſi ſerré, qu'il comprimeroit les vaiſſeaux & gêneroit la circulation du ſang, on le relâcheroit. Quand on levera l'appareil, il faudra bien l'humecter avec du vin tiéde pour l'empêcher de tenir à la Plaie, & d'en déſunir les lévres.

Quelquefois les lévres de la Plaie ſont ſi écartées, qu'on ne peut les rapprocher, ou qu'il n'eſt preſque pas poſſible de les maintenir dans un contact mutuel par le moyen du bandage.

C'est ce qui arrive dans les Plaies du bas-ventre, des joues, des muscles coupés profondément en travers. Pour remédier à ces inconvéniens, l'Art met en usage les sutures.

Les sutures sont des espéces de synthése, par le moyen desquelles on rapproche & l'on maintient dans un contact mutuel les lévres des Plaies, pour donner lieu au suc nourricier de les réunir & consolider.

On divise communément les sutures en séches & en sanglantes.

Les sutures séches sont ainsi appellées, parce que n'y employant ni fil, ni aiguille, on les fait sans effusion de sang; ce sont donc de fausses sutures qui se font avec des emplâtres agglutinatifs. Elles étoient plus en usage chez les Anciens, qu'elles ne le sont chez les Modernes; la plûpart croient qu'elles ne conviennent qu'aux Plaies qui n'intéressent que les tégumens, & qui peuvent se guérir d'elles-mêmes sans ce secours: mais si on les faisoit avec de grands emplâtres bien agglutinatifs, elles produiroient leur effet, même dans les Plaies profondes; elles auroient l'avantage par-dessus les au-

tres, qu'elles épargneroient beaucoup de douleur au malade ; elles le mettroient à couvert de l'inflammation & de la suppuration que les points de suture sanglante ne manquent pas de causer, & elles ne procureroient aucune difformité à la cicatrice ; avantage qui n'est pas de peu de conséquence, particuliérement aux Plaies du visage.

On fait les sutures séches avec un ou deux emplâtres. Pour faire une suture séche de la premiere façon, on prend un morceau de toile neuve assez ferme, coupé de droit fil, afin qu'il ne prête point, & assez grand pour embrasser les deux tiers de la partie blessée. On fait dans son milieu plusieurs ouvertures en travers pour le rendre *fenêtré*, ce qui donne la commodité de voir & de panser la Plaie par dessus l'emplâtre. Ensuite on applique sur toute la toile, excepté à l'endroit des fenêtres qui répondent à la longueur de la Plaie, de la poix de Bourgogne, ou de l'emplâtre d'André de la Croix, ou un liniment visqueux fait avec parties égales de sarcocolle, de mastic & de bol d'Arménie pulvérisés & incorporés dans suffisante quantité de blancs d'œufs battus ;

battus ; ou avec la térébenthine, le bol & la sarcocolle, ou tout autre semblable. L'emplâtre étant ainsi préparé, on rase la partie, afin qu'il s'y attache plus intimement, & qu'il ne s'y trouve point de poil collé, qui ne manqueroit pas de causer de la douleur, quand on le leveroit après la réunion. Ensuite on le chauffe & on en applique un chef sur un des côtés de la Plaie, on raproche bien les lévres, & quand elles se touchent exactement, on applique l'autre chef de l'emplâtre sur le côté opposé, en l'étendant le plus qu'il est possible ; on fait tenir le tout en situation par une personne qui appuie les mains sur l'emplâtre de chaque côté, on met tout le long de la Plaie, par-dessus les fenêtres, un plumaceau imbu de baume de Fioravanti, du Commandeur, ou du Pérou, une compresse longitudinale à chaque côté des lévres, & une autre compresse qui couvre tout l'appareil qu'on assujétit avec le bandage contentif.

Pour faire cette suture avec deux emplâtres, on prend deux morceaux de toile neuve & ferme, assez larges pour s'étendre beaucoup au-delà des

bords de la Plaie, particuliérement quand elle eſt profonde. Ces morceaux de toile doivent être coupés de droit fil, & avoir leur liſiere à un des côtés. On y paſſe même des fils en travers pour les rendre plus fermes. On coud le long de la liſiere pluſieurs petits rubans de fil, ſuivant la longueur de la Plaie; on enduit les morceaux de toile d'un emplâtre agglutinatif, comme nous avons dit ci-deſſus; & après avoir raſé la partie, on applique ces deux emplâtres, un de chaque côte, à un travers de doigt des bords de la Plaie; on approche bien les lévres l'une contre l'autre; on les fait tenir en cet état par un Aide; on applique ſur la Plaie un plumaceau imbu de quelque baume comme à l'autre ſuture; on noue les rubans qui ſont vis-à-vis l'un de l'autre, par un nœud ſimple, en les ſerrant un peu pour rapprocher encore mieux les lévres de la Plaie; on les arrête par une roſette: on met de chaque côté une compreſſe longitudinale; on couvre le tout d'une autre compreſſe, & l'on aſſujétit l'appareil avec le bandage contentif.

Cette ſuture a cela de commode

qu'on peut, ſans le défaire, voir ce qui ſe paſſe à la Plaie, & ſerrer ou relâcher les liens ſuivant le beſoin.

Les ſutures ſanglantes, ainſi nommées de ce qu'on ne ſçauroit les faire ſans répandre de ſang, ſont de vraies ſutures qu'on fait aux Plaies avec des aiguilles & du fil. On les diſtingue en deux eſpéces, l'une *à points ſéparés*, l'autre *à points continus*, qu'on met en uſage pour les Plaies des inteſtins. Elle eſt ſemblable à celles dont les Pelletiers ſe ſervent pour coudre leurs peaux, auſſi porte-t-elle le nom de *Suture du Pelletier*, ou *à ſurjet.*

Les ſutures à points ſéparés ſont de trois ſortes : la premiere eſt celle où l'on coupe les fils à chaque point pour les lier enſemble, ce qui lui a fait donner le nom de *Suture entre-coupée*. Dans la deuxiéme l'on coupe auſſi les fils, mais on aſſûre les points avec des chevilles qu'on met à côté des lévres de la Plaie ; c'eſt pourquoi on l'appelle *Suture enchevillée*. A la troiſiéme on entortille le fil autour des aiguilles qu'on laiſſe dans les lévres de la Plaie. Elle ſe pratique pour le bec de liévre. On la nomme *Suture entortillée.*

De toutes les ſutures, l'entre-coupée eſt le plus en uſage pour favoriſer la réunion des Plaies dont les lévres ſont trop écartées, & ne peuvent être maintenues dans un attouchement mutuel par les autres moyens que nous avons rapportés.

Pour faire cette ſuture, on ſe ſert d'une aiguille courbe, triangulaire & tranchante juſqu'à ſon corps qui en fait les deux tiers. Les deux tranchans doivent être ſur les côtés, & évaſés dans le milieu, afin de faire une voie plus libre au fil qui doit ſuivre. Le corps eſt polie, & va en cylindre juſqu'à la tête, à chaque côté de laquelle il y a une rainure qui répond aux tranchans, & qui doit loger le fil qu'on paſſe au travers de l'aiguille, par l'œil pratiqué dans la rainure, en ſorte que le fil ne faſſe pas plus de volume que la tête de l'aiguille. L'aiguille doit être plus ou moins groſſe, & plus ou moins longue, ſuivant la grandeur & la profondeur de la Plaie. Le fil dont on ſe ſert ordinairement eſt égal, uni, mollet, d'une groſſeur proportionnée à la réſiſtance que les lévres de la Plaie peuvent faire. On le cire pour le rendre plus ferme

& le faire couler plus aiſément dans les chairs, & pour l'empêcher de s'imbiber de pus, qui par ſon ſéjour s'aigriroit, deviendroit âcre, & ne manqueroit pas d'augmenter l'inflammation, & de cauſer peut-être un éryſipéle.

Après avoir ôté les grumeaux de ſang, & les corps étrangers qui peuvent ſe trouver dans la Plaie, on approche les lévres l'une contre l'autre, on les fait tenir dans cette ſituation par un Aide, on perce d'un même coup d'aiguille les deux lévres, à un petit travers de doigt de leur bord, commençant par celle qui ſe retire le plus, & paſſant un peu au-deſſous du milieu de la profondeur de la Plaie, afin de rejoindre ſon fond, auſſi-bien que ſes bords, & d'éviter le dépôt qui pourroit s'y faire, s'il y reſtoit un vuide. En perçant la ſeconde lévre, on la ſoutient avec la main gauche pour faciliter l'entrée de l'aiguille. Quand on a fait paſſer l'aiguille de l'autre côté juſqu'au-delà de ſon tranchant, on la tire ainſi que le fil qui la ſuit, dont on laiſſe un bout aſſez long pour faire le nœud. Si la longueur de la Plaie de-

mande deux points de ſuture, on les fait tout de ſuite de la même maniere, à égale diſtance entr'eux & les angles de la Plaie, ſans couper le fil. Si elle en exige trois, on commence par celui du milieu; on fait enſuite les deux autres également éloignés. On laiſſe à chaque point autant de fil qu'il en faut pour lier les bouts. Les point faits, on coupe le fil par le milieu, & on lie enſemble à tous les points ſur la lévre ſupérieure de la Plaie, les deux bouts qui ſe répondent. On ne fait d'abord qu'un ſimple nœud peu ſerré, pour avoir la facilité de le relâcher en cas de beſoin. On met ſur ce premier nœud un petit rouleau de taffetas ciré, plutôt qu'une compreſſe de linge, qui s'imbibant des matiéres purulentes de la Plaie, pourroit irriter la partie, & cauſer un éryſipéle. Sur ce taffetas on fait encore un nœud ſimple, enſuite une roſette. Si la Plaie a des angles, on commence par eux les points de ſuture, & on en fait ſur les côtés, lorſque les premiers ne ſont pas ſuffiſans pour les réunir.

La ſuture faite, il faut mettre ſur toute l'étendue de la bleſſure un plumaceau imbu d'un des baumes rappor-

tés ci-dessus; ce que les nœuds n'empêchent point, puisqu'ils se trouvent placés sur le bord supérieur de la Plaie. On applique dessus le plumaceau une compresse trempée dans du vin tiéde, & par-dessus une autre compresse séche. L'on assujétit le tout avec un bandage contentif. Deux jours doivent ordinairement se passer sans toucher à l'appareil, à moins qu'il ne survienne quelque accident qui oblige de le lever. Le troisiéme jour on le défait tout doucement, humectant les compresses avec du vin rouge tiéde, en cas qu'elles tiennent. Si l'on n'apperçoit point d'inflammation à la partie, & que le malade ne sente pas beaucoup de douleur, il suffit de verser sur le plumaceau quelques gouttes de baume chaud, & de remettre l'appareil comme la premiere fois. Tous les deux jours on fait le même examen. Après quelques pansemens semblables la Plaie a coutume de se trouver réunie. Mais si dans cet intervalle il survenoit une inflammation, un érysipéle, de grandes douleurs, la fiévre, & tous les symptômes qui l'accompagnent, on seroit obligé de lever l'appareil avant le

tems, & de relâcher les points de suture. Quand la suppuration seroit établie, on les resserreroit. Il ne faudroit pas manquer en cette occasion de saigner plusieurs fois le Blessé, de lui interdire les alimens solides, le vin & les liqueurs spiritueuses, de lui prescrire une diéte humectante & rafraîchissante.

Les Plaies qui coupent les muscles en travers, sont quelquefois si grandes & si profondes, qu'on croit que la suture entre-coupée n'est pas suffisante pour les rejoindre. Telles sont les grandes Plaies de l'abdomen, des cuisses, des jambes, des bras. Alors plusieurs Chirurgiens ont recours à la suture enchevillée. On se sert pour cette espéce de suture, d'une aiguille courbe comme celle dont nous venons de parler, mais plus forte & plus longue, & dont la rainure est plus profonde, & que le ruban ou le fil qu'on met dans l'aiguille n'excéde pas sa grosseur. On prend ordinairement un ruban de fil ciré : comme les lisieres de ce ruban, qui sont plus tendues que le milieu, peuvent couper les chairs, & exciter une inflammation, quelques Chirur-

giens se servent plus à propos de plusieurs brins de fil blanc de Bretagne qu'ils posent les uns à côté des autres, & qu'ils cirent tous ensemble pour faire une espéce de ruban plat, uni & mollet, composé de six, huit, dix fils, plus ou moins, suivant la largeur & la force qu'il doit avoir.

Tout l'appareil étant préparé, on prend l'aiguille enfilée de son ruban. Si c'est un ruban tissu, on le laisse double dans toute sa longueur. Si c'est un ruban composé de simples fils, comme nous avons dit, on le laisse simple dans le trajet de la suture, Ensuite on perce d'un seul coup les deux lévres de la Plaie. Aidé d'un porte-aiguille en cas de besoin, si l'on a trois points à faire, on commence par celui du milieu, faisant passer l'aiguille jusqu'aux deux tiers, pour le moins, de la profondeur de la Plaie pour bien réunir son fond, crainte qu'il ne s'y fasse un dépôt & des sinus s'il y restoit un vuide. Ayant rêtiré l'aiguille, on fait suivre le ruban jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un bout d'environ demi-pied au-delà du bord de la Plaie, & l'on fait les deux autres points tout de suite, l'un à droi-

te, l'autre à gauche, observant de ne pas enfoncer l'aiguille si avant qu'à celui du milieu, attendu que la Plaie n'est pas si profonde vers les angles, à cause de la convexité de la partie. Les points faits, on coupe le ruban par le milieu aux deux endroits où il est continu, & l'on a six bouts, trois de chaque côté de la Plaie qui sont doubles, si l'on s'est servi d'un ruban tissu; simples, si le ruban est composé de brins de fil.

Après cela on prend deux chevilles composées chacune d'une bougie grosse comme un tuyau de plume, roulée dans un peu de taffetas ciré. On en étend une sur un des bords de la Plaie entre les bouts du ruban double, qu'on écarte à chaque point. On fait un nœud simple aux trois endroits sur la cheville, & une rosette ou un nœud coulant par-dessus; ou l'on fait, si l'on veut, un nœud à chaque bout double, à deux travers de doigt de la Plaie, on ouvre les deux chefs entre la Plaie & le nœud, pour en faire trois anses, dans lesquelles on passe la cheville, & l'on tire les rubans de l'autre côté, jusqu'à ce que les anses embrassent exactement la chevil-

les, & que les lévres de la Plaie ſoient rapprochées & intimement collées l'une contre l'autre dans toute leur étendue. Enſuite on ſépare les deux chefs de ces derniers rubans ; on met l'autre cheville entre-deux, le long de la ſeconde lévre ; on fait un nœud ſimple à chaque point ſur la cheville, commençant par celui du milieu, & l'on arrête le nœud avec une roſette ou un nœud coulant.

Si le ruban dont on ſe ſert eſt compoſé de fils ſimples, on ſépare les fils de chaque bout en trois, on en prend deux, entre leſquels on met la cheville qu'on aſſujétit ſur le bord de la Plaie par un nœud ſimple & une roſette, comme ci-deſſus, on tire enſuite le ruban de l'autre côté à chaque point, commençant par celui du milieu ; on ſépare auſſi ces derniers bouts de ruban en trois, entre deux deſquels on met la ſeconde cheville : après avoir bien ajuſté les levres de la Plaie, on fait aux trois endroits un nœud ſimple ſur la cheville, & une roſette pour aſſûrer le nœud.

La ſuture faite, on met ſur la Plaie un plumaceau trempé dans un des bau-

mes dont nous avons parlé ci-devant ; & comme les chairs dans cette ſuture s'élevent au-deſſus du niveau de la peau, pour les réprimer, il faut prendre à chaque point tous les chefs du ruban double qui ſe répondent, ou les troiſiémes bouts du ruban ſimple qui a été ſéparé en trois, & les lier ſur le plumaceau aux trois endroits par un nœud ſimple & une roſette ſans trop ſerrer. Il vient toujours un gonflement à la Plaie qui ſerre encore davantage tous les points. Enfin, l'on applique ſur cet appareil des compreſſes trempées dans du vin tiéde ou de l'eau de-vie, & l'on aſſujétit le tout avec un bandage convenable.

On ſe ſervoit autrefois des chevilles de bois, ou de bouts de plume pour faire cette ſuture, ce qui lui avoit fait auſſi donner le nom de *Suture emplumée.* Ces chevilles trop dures meurtriſſoient les bords de la Plaie, & ne s'accommodoient pas à la convexité de la partie.

Il eſt à remarquer qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'on n'emploie plus la ſuture enchevillée. La contuſion, l'inflammation, l'éryſipéle, ou la ſuppura-

tion qu'elle a coutume de cauſer, en ont fait bannir l'uſage.

Après avoir donné une ſituation convenable à la partie, & pourvu aux remédes généraux, on laiſſe l'appareil juſqu'à ce que la Plaie ſoit réunie, ce qui arrive ordinairement en ſept ou huit jours; mais il eſt bon de l'examiner les premiers jours en défaiſant le bandage & les compreſſes, obſervant les mêmes précautions qu'à la ſuture entrecoupée; car s'il ſurvenoit une inflammation conſidérable, accompagnée de grandes douleurs dans toute la partie, de fiévre & d'autres ſymptômes qui en ſont les ſuites, on ſeroit obligé de lâcher les points de ſuture, de mettre ſur la Plaie un plumaceau chargé d'un digeſtif, ou de baume d'Arcéus pour exciter une douce ſuppuration, de ſaigner copieuſement le Bleſſé, de lui donner des lavemens émolliens & laxatifs, & de lui faire obſerver une diéte exacte, humectante & rafraîchiſſante. Ces ſymptômes étant appaiſés, & la ſuppuration étant établie, on reſſerreroit peu à peu les points à chaque panſement. Si, malgré tous ces ſecours, les

accidens perſiſtoient, & que la partie fût menacée de gangréne, il faudroit abſolument couper les points de ſuture, & panſer la Plaie comme une ſimple Plaie contuſe.

Lorſqu'au bout de ſept ou huit jours, plus ou moins, l'enflure, l'inflammation & la douleur de la partie ſont diſſipées, que le ruban ſe trouve lâche dans la Plaie, & qu'en un mot, la réunion paroît faite, on coupe avec la pointe des ciſeaux ſur une des chevilles, le nœud à chaque point de ſuture, & on tire facilement de l'autre côté le ruban de la Plaie, en appuyant le doigt indice & le pouce à chacun des points. On met enſuite ſur les trous un plumaceau trempé dans le baume du Commandeur, ou quelqu'autre ſemblable. Par ce moyen ces petites Plaies ſont bientôt guéries.

Il faut remarquer qu'il y a certaines parties extrêmement ſenſibles, comme les aponeuroſes des muſcles, le péricrâne & autres parties nerveuſes, auſquelles on ne peut faire la ſuture, qu'il n'y ſurvienne une inflammation conſidérable, une douleur très-vive, la fiévre, le délire, la con-

vulsion & autres accidens si pressans, qu'on est obligé de la couper au plutôt pour faire cesser ces symptômes.

On est souvent blessé par des instrumens étroits, piquans & tranchans, comme épée, couteau, ou autres semblables, qui font des Plaies sinueuses, dont l'ouverture est petite & le trajet long. S'il est parallele aux tégumens, & que le fond de ces sortes de Plaies soit supérieure à l'entrée, ou si l'on peut le rendre tel par la situation, ensorte que le sang & les autres humeurs trouvent une pente naturelle qui leur donne la facilité de s'écouler par l'ouverture, le bandage expulsif est très-convenable pour leur procurer une prompte réunion ; mais avant que d'appliquer ce bandage, il faut sonder la plaie pour voir s'il n'y a point quelque corps étranger qui s'y oppose, ou examiner s'il n'est pas nécessaire qu'elle suppure. Supposé qu'il y eut quelque esquille d'os qui eût piqué ou meurtri les chairs, la réunion ne pourroit pas se faire sans suppuration, & le bandage expulsif n'y conviendroit pas.

Lorsqu'on s'est assûré qu'il n'y a

point d'obstacle à la consolidation, la premiere attention qu'on doit avoir, c'est de faire sortir tout le sang qui pourroit être dans la Plaie. Ensuite on garnit extérieurement toute sa longueur depuis son fond, de charpie, ou de compresses longues & étroites, pour faire un point d'appui qui puisse la comprimer dans toute son étendue. Si l'on se sert de compresses, on en met trois graduées l'une sur l'autre, appliquant la plus longue la premiere, qui doit s'étendre depuis le fond de la Plaie jusqu'à deux ou trois lignes de son entrée. La seconde sera plus courte ; elle n'ira qu'à un travers de doigt de l'ouverture ; & la troisiéme, un travers de doigt encore moins que la précédente. On assujétit ces trois compresses ou cette charpie avec une bande roulée à un chef, dont on fait d'abord un ou deux circulaires par-delà le fond de la Plaie, & l'on vient insensiblement passer dessus les compresses ou la charpie par des doloires ou circulaires obliques, jusqu'à la fin de la premiere compresse près de l'ouverture. Par ce moyen on parvient à comprimer le sinus depuis son fond

jusqu'à son entrée. On met sur la Plaie un petit plumaceau ou une pétite compresse trempée dans un baume vulnéraire, & soutenue par une bande.

Quand il se trouve dans ces sortes de Plaies étroites des corps étrangers, comme des esquilles d'os, qu'on ne peut retirer, & qui s'opposent à l'application & à l'effet du bandage expulsif, on est obligé d'ouvrir le sinus dans toute sa longueur, ce qu'on fait à la faveur d'une sonde canelée, fermée par le bout, qu'on introduit dans la Plaie. On souléve la sonde pour rendre plus tendue la partie qu'on doit couper; on la tient ferme avec la main gauche, & tenant de la main droite un bistouri, dont la lame est affermie dans son manche par une bandelette, on fait une incision depuis l'entrée de la Plaie jusqu'à son fond, en conduisant la pointe du bistouri tout le long de la canelure de la sonde. L'incision étant faite, on examine avec le doigt s'il n'y reste point quelques brides ou un sac. En ce cas on les coupe avec des ciseaux moussés, introduits à la faveur du doigt. Après avoir ôté de la Plaie tout

ce qu'il y a d'étranger, on la remplit pour le premier appareil, de bourdonnets ſecs, ou de morceaux de linge fin & uſé. Par-deſſus on met des compreſſes trempées dans le vin tiéde ou l'eau-de-vie, & on les aſſujétit avec un bandage contentif. Au ſecond appareil on charge les bourdonnets d'un digeſtif, ou du baume d'Arcéus, & l'on conduit le reſte de la cure avec les mordicatifs, les ſarcotiques & les épulotiques.

Il arrive ordinairement qu'une Plaie profonde, étroite & perpendiculaire aux tégumens, ſe ferme bientôt extérieurement, & que le ſang & la lymphe épanchés dans le fond, s'échauffent, occaſionnent une inflammation dans la partie & produiſent un abſcès. Pour éviter cet inconvénient, il faut néceſſairement agrandir la Plaie par une inciſion convenable, afin de procurer une iſſue aux matiéres épanchées, & de donner la facilité d'introduire les bourdonnets juſques dans le fond. L'on y eſt indiſpenſablement obligé, lorſqu'il y a quelque corps étranger renfermé dans la Plaie.

Si ces ſortes de Plaies étroites &

profondes sont récentes, & que l'entrée ne soit point fermée, on peut les guérir promptement en pompant les humeurs épanchées, avec une seringue garnie d'une canule terminée en mammelon propre à s'appliquer exactement sur la Plaie. C'est imiter ceux qui pansent du secret dont tout l'artifice ne consiste qu'à sucer le sang & la lymphe extravasés. Ils mettent ensuite une simple compresse sur la Plaie. Au bout de quatre ou cinq jours elle se trouve guérie, ce qui réussit même dans les Plaies pénétrantes, pourvu qu'il n'y ait ni fragmens d'os, ni de gros vaisseaux ouverts. Cette méthode en ce cas seroit préjudiciable.

Lorsque le fond de la Plaie est plus proche de l'autre côté de la partie blessée que de celui de l'entrée, on y fait une contre-ouverture en y plongeant une sonde plate, garnie d'un stilet armé d'une lancette à son extrémité inférieure. Ensuite on y fait des injections avec de l'eau d'orge animée d'un quart de baume de Fioravanti, ou d'une sixiéme partie de baume du Commandeur de Lerne ; ou bien, après avoir retiré le stilet par la con-

tre-ouverture, l'on y passe un seton à la faveur de deux ouvertures pratiquées à l'extrémité de la sonde, ayant soin de le changer à tous les pansemens, & de l'ôter tout-à-fait, quand la suppuration commence à diminuer.

Dans toutes les incisions qu'on fera aux Plaies, on évitera les gros vaisseaux & les nerfs. Si leur voisinage ne permettoit pas qu'on les dilatât, on les entretiendroit ouvertes avec de l'éponge préparée, afin que l'entrée ne se cicatrisât pas, que le fond ne fût bien incarné. Voici la maniere de préparer l'éponge.

On trempe de l'eponge neuve dans de la cire jaune, fondue, on la met entre deux linges imbus d'huile, & on l'exprime fortement à la presse. Elle devient plate. On en coupe des morceaux d'une grosseur & d'une longueur convenables à la Plaie.

Lorsque les Plaies sont accompagnées de perte de substance, il faut travailler à la régénération des chairs avant que de les dessécher & de les cicatriser. On y appliquera donc au commencement des plumaceaux char-

gés de baume d'Arcéus, ou d'un simple onguent fait avec parties égales de cire neuve, de térébenthine & d'huile d'*Hypéricum*, ou quelqu'autre semblable, propre à entretenir de la souplesse dans les fibres, à leur procurer la facilité de s'étendre, à rendre le suc nourricier doux, balsamique, & en état de former les mammelons charnus.

Quelques-uns pretendent guérir très-promptement & très-facilement, avec de la poudre de sympathie, toutes les Plaies faites par instrument tranchant, quand même elles seroient pénétrantes. Vanhelmont, le Chevalier Digby & plusieurs autres, ont tâché vainement d'exalter les vertus de cette pondre.

La poudre de sympathie n'est autre chose que le vitriol verd, calciné au Soleil jusqu'à ce qu'il soit bien blanc, bien léger & bien volatil. On prépare cette poudre dans les pays chauds pendant la canicule. A Paris il faut plusieurs étés, parce que la chaleur du Soleil n'est pas toujours égale ; elle est souvent interrompue par des pluies dont il faut garantir le vitriol.

On assûre qu'en mettant de cette

poudre ſur un linge imbu du ſang de la Plaie, ou en faiſant tremper ce linge dans de l'eau fraîche ou l'on aura mis de cette poudre, le Bleſſé ſe trouvera guéri en peu de tems, quand même il ſeroit éloigné de vingt lieues. Ce ſeroit beaucoup, ſi elle faiſoit cet effet en ſa préſence ; encore devroit-on l'attribuer plutôt à la nature, qu'à la vertu de cette poudre. Lorſque les Plaies ſont compliquées, elles ne guériſſent point, ſi elles ne ſont traitées autrement. Au lieu que les ſimples ſe guériſſent d'elles-mêmes en y appliquant une ſeule compreſſe trempée dans l'eau, ou en les panſant comme nous avons dit. Tout ce que pourroit faire la poudre de ſympathie, c'eſt que conſiſtant dans un vitriol volatiliſé, elle rempliroit l'air de particules aſtringentes qui ſe communiquant à la Plaie, arrêteroient l'écoulement des humeurs. Par ce moyen elle ſe deſſécheroit & ſe cicatriſeroit.

Il en eſt de même de la vertu du baume ou onguent de ſympathie de Bateus, qui eſt compoſé *d'uſnée de crâne humain & de graiſſe humaine de chacune deux onces, Bol d'Arménie & huile*

rosat de chacun une once, sang humain séché au Soleil, & mumie de chacun demi-once, huile de lin, deux dragmes. Toutes les drogues séches etant mises en poudre, on les mêle avec la graisse & l'huile un peu échauffées. Bateus dit que ce baume guérit toutes sortes de Plaies en frottant seulement le fer dont on a été blessé, tous les deux ou trois jours, ou même tous les jours, si la Plaie est considérable. Il recommande de conserver le fer enveloppé dans un linge bien net, en un lieu tempéré, crainte que le Malade n'en souffre. Mais, sans ajouter foi à cette prétendue sympathie, il vaut mieux appliquer ce baume sur le mal; il est capable de résoudre, de déterger & de cicatriser les Plaies.



✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

CHAPITRE III.

Des Plaies simples contuses.

LES inſtrumens obtus ou contondans qui bleſſent le corps, rendent la circonférence des Plaies qu'ils font, noire, livide, enflée, & meurtriſſent tellement les chairs, qu'elles ne peuvent ſe réunir ſans ſuppuration, par les raiſons que nous avons alléguées dans la Cure générale des Plaies, Art. ſept, paragraphe deux : raiſons pour leſquelles ces ſortes de Plaies ſont plus longues, plus difficiles à guérir que celles qui ſont faites par inſtrument tranchant ; la gangréne peut plus facilement y ſurvenir, à cauſe de la mortification de leurs lévres.

On a donc deux indications à remplir, avant que de venir à la réunion de ces ſortes de ſolutions de continuité. La premiere conſiſte à procurer une ſuppuration convenable au ſang extravaſé & aux chairs meurtries, pour les ſéparer des chairs vives. La ſeconde,

de à faciliter la régénération des nouvelles chairs pour occuper la place de celles qui ſont tombées par la ſuppuration.

Le moyen de ſatisfaire à la premiere indication, c'eſt d'entretenir les lévres de la plaie, humides, ſouples, molles, à couvert de l'air & du froid. Le ſang & la lymphe extravaſés ou retenus dans les bords de la bleſſure, ſe convertiront plus promptement en pus, & s'écouleront avec plus de liberté. Le tiſſu des chairs meurtries qui doivent ſe détacher par la ſuppuration, obéira plus aiſément aux ſyſtoles redoublées des fibres & des artéres voiſines..Rien n'eſt plus propre à produire cet effet, que les topiques gras, ſulphureux, doux & émolliens, qu'on appelle à cauſe de cela *digeſtifs*, *maturatifs*, *peptiques*, *ou ſuppuratifs*.

Le digeſtif le plus en uſage, eſt celui qui eſt composé de quatre onces de térébenthine qu'on diſſout dans deux jaunes d'œufs, y ajoutant ſuffiſante quantité d'huile d'Hypericum, ou de lis, ou de petits chiens. Ou bien,

℞ *Onguent ſuppuratif, beurre frais, de chacun trois onces ; huile de Mille-pertuis, quatre onces. Mêlez-les enſemble pour en faire un onguent digeſtif.* Ou,

℞ *Onguent de la Mere, huile d'œufs & térébenthine, de chacun parties égales. Mêlez-les exactement.*

Le baume du Pérou, ou celui de Judée, ſont encore de bons digeſtifs, ainſi que le baume d'Arcéus, l'onguent d'Althæa, & pluſieurs autres ſemblables mêlés dans les digeſtifs.

Quelques-uns ont voulu ajouter à leurs digeſtifs de la Myrrhe & de l'Aloës en poudre, pour éviter, à ce qu'ils diſoient, la pourriture & la mortification ; mais ces ſortes de médicamens ſulphureux, âcres & chauds, irritent les lévres de la Plaie, augmentent la douleur & l'inflammation, reſſerrent & froncent les fibres, en font diſſiper toutes les parties aqueuſes, par conſéquent les deſſéchent & retardent la ſuppuration, au lieu de l'avancer. Auſſi les bons Praticiens ont-

ils banni de leurs digestifs ces poudres dessicatives, ainsi que la teinture de myrrhe & d'aloës, l'esprit de vin simple ou camphré, & tout ce qui est spiritueux & dessicatif. De pareils topiques ne sont propres qu'à rendre les plaies arides ; ils ne conviennent que dans celles qui tendent à la pourriture.

On se contentera donc de mettre d'abord sur les Plaies contuses un plumaceau chargé d'un des digestifs ci-dessus, qu'on appliquera légérement, crainte d'exciter de la douleur & d'endurcir les fibres par une compression trop forte. Quelque grande que soit la Plaie, on la couvrira, s'il est possible, d'un seul plumaceau, afin de rendre les pansemens plus prompts & de la garantir par ce moyen de l'impression de l'air. On achevera de remplir le vuide avec des plumaceaux lâches, ou de la charpie brute qu'on soutiendra par le moyen d'une compresse trempée dans le vin tiéde, & d'un bandage contentif.

Le pansement fini, pour prévenir ou diminuer l'inflammation & l'enflure de la partie blessée, on saignera

le Malade une ou plusieurs fois, suivant le besoin ; on prescrira une diéte exacte, un régime délayant & rafraîchissant. L'on interdira le vin & tout ce qui seroit capable d'irriter les solides, d'échauffer & d'émouvoir le sang. Si la Plaie est considérable, en pansant le blessé, on fera une embrocation chaude sur la partie avec égales parties de vin rouge & d'huile d'Hypéricum, ou de Camomille, pour résoudre le sang qui par son séjour est disposé à se coaguler ; & même si la partie devenoit fort rouge, fort enflammée & fort douloureuse, on réitéreroit la saignée deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que les accidens fussent passés ; à moins qu'il ne survînt un abscès. L'on appliqueroit en même tems des cataplasmes émolliens & rafraîchissans dont voici plusieurs formules.

℞ *Deux livres de lait de Vache, & demi-livre de farine de lin. Faites-les cuire en consistence de cataplasme, que vous changerez deux fois le jour.*
Ou,

℞ *Lait de Vache, trois livres ; mie de pain blanc, une livre. Faites-les cuire en consistence de cataplasme. Ajoutez-y trois jaunes d'œufs & suffisante quantité d'huile de lis, ou de Vers, ou de petits Chiens.* Ou,

℞ *Racines d'Althœa & oignons de lis, suffisante quantité, que vous ferez cuire, pour en tirer deux livres de Pulpe, à laquelle vous ajouterez quatre onces de farine de lin, & une once de farine de Fœnugrec. Vous les ferez encore cuire ensemble avec décoction des racines, jusqu'en consistence de cataplasme.* Ou,

℞ *Feuilles de Mauves, de Guimauves & de Branc-ursines : fleurs de Camomille, de Mélilot, de Sureau & de Bouillon blanc, de chacune quatre poignées. Faites-les bien cuire dans suffisante quantité d'eau ; tirez-en la Pulpe, à laquelle vous ajouterez quatre onces de farine de lin, une once de farine de Fœnugrec, & suffisante quantité d'huile de lis, pour en faire un cataplasme.*

L'intérêt qu'on a de procurer une prompte ſuppuration, oblige les bons Praticiens pour l'avancer, de tenir la partie bien couverte, & de ne lever le premier appareil de deux ou trois jours, à moins qu'on n'y ſoit forcé par la violence de la douleur & de l'inflammation, & qu'il ne ſoit arrivé un grand changement à la Plaie qui faſſe craindre la gangréne. Quand la ſuppuration ſera établie, on prendra garde que le pus ne ſéjourne dans quelque coin de la Plaie, & ne ſe creuſe des ſinus. En ce cas, on la détergera avec une décoction d'orge, de guimauve & un peu de miel roſat, qu'on y mettra avec une éponge, ou qu'on injectera par le moyen d'une ſeringue : mais on aura ſoin d'appliquer promptement le nouvel appareil, pour ne pas laiſſer long-tems la Plaie à l'air. S'il fait froid, on échauffera l'air avec un réchaud de feu qui ne ſoit point de charbon.

Il ne faut point mettre de tentes dans les Plaies profondes. Elles ne manqueroient pas d'augmenter la douleur & l'inflammation ; mais s'il y a quelque ſinus dans lequel on ne puiſſe

pas introduire les remédes, on le découvrira par une incision faite avec les ciseaux ou le bistouri sur une sonde cannelée.

Lorsque la suppuration sera abondante, on cessera l'usage des digestifs & suppuratifs, & on employera les détersifs, comme l'onguent d'Ache, le baume d'Arcéus ou autres semblables. Si les nouvelles chairs étoient fongueuses, mollasses & blanchâtres, on se serviroit de l'onguent Apostolorum, ou même par intervalles, d'un peu d'Egyptiac pour les consumer.

Aussi-tôt que la suppuration sera diminuée, que les chairs seront rouges, grainues & pousseront bien, on bannira les onguens pour ne se servir que de simples détersifs. Tels sont les eaux minérales chaudes, particuliérement celles de Ballaruc. Ou,

℞ *Baume de Fioravanti, une partie; Eau d'Orge, quatre parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Racines d'Aristoloche & de Gentiane, de chacune une once; Orge entier, demi-once; Fleurs d'Aigremoine, de Roses rouges & de Millepertuis, de chacune*

trois pincées. Faites cuire le tout dans deux pintes d'eau de riviere ou de fontaine, & dans trois chopines de la décoction ; mêlez-y trois onces de Miel rosat, & trois onces de Vin blanc. Ou,

℞ *Lessive de cendres d'Hypericum, de Chamædris, de Pervenche & d'Aigremoine, une partie ; Eau de Persicaire, ou de Morelle, ou de grande Joubarbe, quatre parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Teinture de fleurs de Millepertuis, de Chamædris & d'Absinthe, tirée par l'Esprit de Vin, une partie ; Eau de riviere bien pure, ou Eau d'Orge, quatre parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Baume du Commandeur, une partie ; Eau d'Orge, six parties. Mêlez.* Ou,

℞ *Eau vulnéraire, une partie ; Eau d'Orge, trois parties, Mêlez.* Ou,

℞ *Esprit de Vin, une partie ; Eau simple, trois parties.*

On lavera la Plaie trois ou quatre fois le jour avec quelqu'un de ces dé-

tersifs, & l'on y appliquera des plumaceaux qui en seront imbus, mais on la pansera promptement, pour la garantir de l'impression de l'air. En observant cette méthode, on ôte le pus qui par son séjour ne manqueroit pas de devenir âcre, de ronger les mammelons charnus qui sont très-délicats & très-tendres, & de s'opposer par conséquent à l'incarnation de la Plaie, à laquelle la Nature tend toujours, puisqu'elle fournit continuellement un suc nourricier pour cela. Il ne s'agit que d'éloigner les obstacles qui empêchent sa concrétion.

Quand les chairs auront rempli le vuide de la Plaie, & que la cicatrice commencera à se faire, on substituera aux détersifs des onguens dessicatifs, comme le Pompholyx, celui de Tuthie, le dessicatif rouge, ou même, pour dessécher plus efficacement les chairs trop molles, & les empêcher de s'élever au-dessus du niveau de la partie, on les saupoudrera de thutie, de pompholyx, de litharge, de plomb brulé, de céruse, ou de terre sigillée, réduits en poudre subtile, & l'on continuera ces topiques jusqu'à

ce que la cicatrice ſoit parfaite, & qu'elle couvre toute la Plaie.

Si, malgré ces précautions, les chairs deviennent fongueuſes & pouſſent trop, ou aura recours aux cathérétiques pour les conſumer. L'alun calciné & pulvériſé eſt ordinairement ſuffiſant, ou l'onguent Apoſtolorum, une partie d'onguent Egyptiac ſur quatre d'onguent d'Ache, le baume de Mets ou de Madame Feuillet, ou celui de Venus, que quelques-uns compoſent avec deux onces de verdet philoſophiquement préparé, & une livre d'huile de térébenthine qu'on fait digérer enſemble à un feu doux de ſable pendant treize jours; enſuite on ſépare l'huile verte qui ſurnage ſur les féces, & on la garde au beſoin. Lorſque ces cathérétiques ſont trop foibles, on ſe ſert de pierre à cautére mêlée avec l'onguent Baſilic. Ou,

℞ *Alun calciné, précipité blanc ou rouge, de chacun deux dragmes; onguent Baſilic, deux onces. Mêlez-les exactement & en chargez les plumaceaux.*

Mais le cathérétique le plus com-

mode & le plus en usage, est la pierre infernale dont on frotte légérement les chairs fongueuses. Elle fait une escarre qui, étant tombée, laisse les chairs plus fermes & plus grainues.

Les plaies contuses sont quelquefois si considérables, accompagnées d'une si grande inflammation & d'une si forte tension de la peau, de la membrane adipeuse & des propres membranes des muscles, que tous les vaisseaux en sont étranglés, que les liquides n'y circulent plus, qu'ils se corrompent, & que la gangréne & le Sphacéle y surviennent. On s'appercevra de ce fâcheux accident, lorsqu'après une douleur très-vive, une chaleur brulante, une rougeur éclatante, la partie perdra le sentiment, deviendra froide, violette, livide ou pâle, qu'elle sera œdémateuse, que l'épiderme se séparera de la peau, qu'il s'élevera en hydatides ou vessies pleines d'eau, & qu'il en exhalera une odeur fœtide & cadavéreuse. Alors il faut promptement secourir le Malade en faisant plusieurs scarifications avec une lancette ou un bistouri, tant aux lévres de la Plaie, qu'aux parties voi-

ſines, pour en faire ſortir le ſang qui s'y eſt corrompu par ſon ſéjour & par la chaleur extrême qui a précédé, pour relâcher en même-tems tout le tiſſu de la partie, & y rétablir la circulation. On fera les ſcarifications juſqu'au vif. Si la partie n'étoit pas bien débridée par des ſcarifications longitudinales, on en feroit auſſi en travers ou d'obliques. Enſuite on levera & l'on humectera bien la partie avec du vin tiéde, aiguiſé d'eſprit de vin, de l'eau-de-vie camphrée, ou de l'eſprit de vin camphré. Si la chaleur naturelle eſt éteinte, on animera l'eſprit de vin camphré avec de l'eſprit de ſel ammoniac pour rétablir le reſſort des ſolides & ranimer le ſang. Si la mortification a pénétré fort avant, on coupera & on enlevera juſqu'au vif tout ce qui eſt ſphacélé, ou on le conſumera avec de forts cathérétiques. Telle eſt l'eau phagédénique qu'on prépare de la maniere ſuivante,

℞ *Sublimé corroſif, demi-gros ; premiere eau de chaux, une livre.* Mêlez-les enſemble, il en réſultera une eau jaune qu'on peut rendre plus puiſ-

ſante en y ajoutant quelques gouttes d'huile de vitriol. Ou,

℞ *Mercure crud, huit onces; Eſprit de Nitre, dix onces. Le Mercure étant diſſout, ajoutez-y de l'Eſprit de Vin bien rectifié, ſix onces.* C'eſt un bon cathérétique qui peut même ſervir à conſumer les chairs ſuperflues en l'adouciſſant avec moitié eau commune & un peu de miel Roſat.

Les chairs étant conſumées par les cathérétiques, on fera tomber l'eſcarre avec les ſuppuratifs dont nous avons parlé. Le ſuivant eſt auſſi très-efficace, tant pour faciliter la ſuppuration, que pour achever de conſumer les chairs mortes.

℞ *Onguent Baſilic, ſix onces; Pierre à cautére fondue dans quelques gouttes d'eau, trois drachmes. Mêlez-les enſemble & en chargez des plumaceaux que vous appliquerez ſur la Plaie.* Enſuite on la détergera, on l'incarnera & on la cicatriſera comme nous avons dit.

Si, malgré l'uſage des cathéretiques, le progrès de la gangréne ne s'arrête point, on peut toucher les chairs mortes avec le cautére actuel. Lorſque la partie eſt entierement ſphacélée, il faut en venir promptement à l'amputation, ſi c'eſt un membre qui puiſſe être extirpé; ſans cet extrême remède, la gangréne corromproit bientôt toute la maſſe du ſang.

Quoique les ſutures ne conviennent en général qu'aux Plaies faites par inſtrument tranchant, & que celles qui ſont contuſes, demandent la ſuppuration avant la réunion, il y a cependant des Plaies à lambeaux faites par des inſtrumens contondans portés en dédolant, c'eſt-à-dire de biais, non à plomb, qui doivent ſe guérir par le moyen de la ſuture entrecoupée, ou du bandage uniſſant, comme nous avons fait remarquer dans la cure générale des Plaies, paragraphe deux. Telle ſeroit une Plaie, ſur le devant ou ſur le derriere de la tête, qui en détacheroit une partie des muſcles frontaux ou occipitaux; ou une Plaie au menton qui abatroit le muſcle quarré. On feroit fort mal & l'on

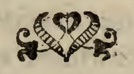
prolongeroit considérablement la guérison, si l'on coupoit le lambeau, & si l'on faisoit suppurer la Plaie. Il faut dans cette occasion laver le lambeau avec du vin tiéde, le replacer dans sa situation naturelle, appliquer par-dessus un plumaceau trempé dans un baume vulnéraire, comme celui de Fioravanti ou du Commandeur, faisant déborder le plumaceau au-delà de la circonférence de la Plaie, mettre par-dessus une compresse trempée dans du vin tiéde, commençant à l'appliquer par la partie à laquelle tient le lambeau, & assujétir le tout avec le bandage unissant. Quand le lambeau est fort grand, il est plus sûr de faire un point de suture entrecoupé à chacun de ses angles, & même sur les côtés s'ils s'écartent trop. On y mettra ensuite le plumaceau & la compresse comme ci-dessus, qu'il suffira d'assujétir par un bandage contentif. Au bout de quatre ou cinq jours la Plaie se trouvera réunie. En faisant cette suture, on perce avec l'aiguille le lambeau de part en part : mais il faut bien observer, quand c'est une Plaie à la tête, de ne percer, pour achever les

points de suture, que la peau ou le cuir chevelu ; si l'on piquoit les aponeuroses des muscles frontaux ou occipitaux, il ne manqueroit pas de survenir une enflure & une inflammation considérable, & l'on seroit obligé de couper les points de suture pour faire cesser ces accidens. En levant l'appareil de ces sortes de Plaies on humectera bien la compresse & le plumaceau, & l'on commencera à les laver par l'endroit où le lambeau tenoit à la partie, crainte de le détacher.

On doit encore mettre au rang des Plaies contuses celles qui sont faites par des instumens tranchans qui meurtrissent en coupant, comme le verre, un morceau de fayance, de porcelaine, de terre, un couteau émoussé, une lancette rouillée. Si on les pansoit d'abord avec de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, ou quelque baume spiritueux, les fibres nerveuses en seroient irritées, les extrémités des vaisseaux déchirés se fronceroient encore davantage, l'engorgement augmenteroit, les pulsations des artéres voisines deviendroient plus considérables, & il surviendroit une inflammation qui pour-

roit être suivie de symptômes fâcheux. Il faut commencer par les faire suppurer pour dissiper l'engorgement des vaisseaux, & détacher les fibres dilacérées qui s'opposeroient à la réunion. On y réussit en y appliquant un doux digestif, du baume d'Arcéus, ou quelqu'autre semblable, après les avoir laissé saigner, & les avoir lavées avec du vin tiede. Ensuite on travaille à la réunion & à la cicatrice, comme nous avons dit.

Quand la suppuration est diminuée, & que la Plaie tend à la guérison, il faut purger le Malade d'une maniere convenable. Pendant toute la cure on prescrira un régime propre à remédier aux symptômes qui peuvent survenir. Voyez l'Article VII. de la Cure générale des Plaies,



CHAPITRE IV.

Des Plaies compliquées.

LES Plaies compliquées étant celles qui n'offenſent pas ſeulement les chairs, mais auſſi les tendons, les ligamens, les nerfs, les artéres, les veines ; ou dans leſquelles il s'eſt engagé des corps étrangers, ou qui ſe trouvent jointes à d'autres maladies ; qui ſont accompagnées de fracture, de luxation, ou auſquelles il ſurvient des ſymptômes fâcheux ; il faut néceſſairement lire l'Article VII. de la Cure générale des Plaies, & les Chapitres ſuivans, auſquels nous vous renvoyons pour éviter les répétitions.

Mais afin de ne rien oublier, nous allons parler des Plaies qui ſont compliquées avec des fractures. Il faut premierement examiner dans ces ſortes de Plaies s'il y a lieu d'eſpérer que les os fracturés puiſſent ſe réunir. En ce cas on les réduira, comme nous dirons en traitant des Fractures. S'il y a des

esquilles séparées, on les tirera adroitement avec des pincettes ou quelqu'autre instrument convenable : mais on laissera celles qui tiendront encore au périoste ou aux chairs ; la suppuration les fera tomber ; il faudra seulement les réduire de maniere, qu'elles ne fassent pas de nouvelles Plaies. Si les fragmens d'os qu'on doit tirer ne peuvent pas sortir par l'ouverture de la Plaie, soit qu'elle se trouve trop petite, ou que les esquilles soient dans un autre endroit de la partie blessée ; il est nécessaire d'agrandir la Plaie dans le premier cas, pour les tirer sans causer trop de douleur & sans déchirer les chairs. Dans le second, on fera une incision qui réponde à l'endroit où sont les esquilles, afin qu'on ait la facilité de les faire sortir par-là, plutôt que par la Plaie, & qu'on puisse porter les remédes sur l'os fracturé. Le reste de la Cure n'est point différent de celle des Plaies contuses par rapport aux chairs ; à l'égard des os, quand ils sont découverts par une perte de substance, il faut prendre garde que le pus & la sanie de la Plaie ne les touche, ou n'y séjourne, crainte qu'ils n'en soient ca-

riés ; & comme les chairs ne croiſſent ni ne s'attachent point ordinairement ſur les os qui ſont dépouillés de leur perioſte, & qui ont été altérés par l'impreſſion de l'air ; que parconſequent il eſt néceſſaire que leur ſurface altérée s'exfolie, il faut l'entretenir toujours ſéche, autant qu'il ſera poſſible, évitant tout ce qui eſt gras & huileux, qui en relâchant & ramolliſſant les fibres oſſeuſes, s'oppoſeroit à l'exfoliation. On ſe contentera donc de couvrir l'os de charpie ſéche, ou de plumaceaux bien entaſſés pour abſorber le pus de la Plaie : on peut cependant tremper la charpie & les plumaceaux dans de l'eſprit de vin, ou de l'eau vulnéraire, ou dans une teinture de myrrhe & d'aloës ; ou les charger de poudre de myrrhe, d'encens, d'aloës, de gentiane, & même d'euphorbe, ou autre médicament deſſicatif pour avancer l'exfoliation. A l'égard des chairs de la Plaie, comme elles ſont contuſes, & qu'elles doivent ſuppurer, on enduira les plumaceaux ou les bourdonnets, dont on doit achever de bien remplir la Plaie, d'un bon digeſtif animé d'un peu d'eau-de-vie ou d'eſprit de vin ; & cela afin

de tenir les chairs en respect, & parce qu'il faut trente ou quarante jours à l'os pour s'exfolier; qu'on ne doit point penser à incarner ni à cicatriser la Plaie que l'exfoliation ne soit faite, & que la surface de l'os ne soit garnie de mammelons charnus, fermes & fleuris; si l'on n'empéchoit pas les chairs de pousser trop vîte, elles couvriroient l'os avant qu'il fût exfolié; elles ne s'y attacheroient point; il resteroit au-dessous un ulcére dont le pus ne manqueroit pas de corroder & de carier toute la substance de l'os.



CHAPITRE V.

Des Plaies faites par Armes à feu.

LEs Plaies d'Armes à feu, soit qu'elles soient faites par des coups de fusil ou de pistolet chargés à bales ou à plomb, soit par des boulets de canon, des éclats de bombe ou de grenade, doivent toutes se rapporter aux Plaies contuses. Elles n'en différent qu'en ce que la contusion, quoique

ſouvent moins étendue, eſt beaucoup plus conſidérable. La chair, les tendons, les nerfs, les vaiſſeaux ſanguins, & les os mêmes qu'une bale de fuſil, par exemple, aura pénétrés, ſont froiſſés, briſés & détruits avec perte de ſubſtance, comme s'ils avoient été brulés par un fer rouge. La circonférence & les lévres de ces ſortes de Plaies ſont noires & couvertes d'une croute ou eſcarre qui bouche tellement les vaiſſeaux, qu'il n'en ſort point de ſang, à moins que quelque groſſe artére ou veine ne ſoit ouverte. Ce n'eſt pourtant que la rapidité de la bale qui fait cette eſcarre noire. Sa chaleur brulante n'y contribue en rien, puiſqu'elle n'eſt point chaude. Un boulet même de canon, s'il n'a pas été chargé rouge, paſſeroit à travers un monceau de poudre ſans l'enflammer. Ce ne ſeroit qu'en cas qu'il donnât par hazard contre un corps ſolide dont il feroit ſortir quelqu'étincelle, qu'il y mettroit le feu. Une canne à vent qui n'eſt point capable d'échauffer une bale dont elle ſeroit chargée, feroit une Plaie comme un coup de piſtolet. Ce n'eſt donc point par brulure qu'une Plaie d'arme

à feu se trouve noire & comme brulée, à moins qu'on ne soit à portée de la flamme de la poudre : mais la vitesse avec laquelle la bale est poussée, fait le même effet. Si l'on met le doigt dans un trou qu'elle aura fait dans du bois où elle se sera arrêtée, on le sentira chaud.

Les Plaies d'Armes à feu différent entr'elles en ce que les unes sont grandes, les autres petites ; les unes profondes, les autres superficielles ; les unes passent tout au travers du corps ou d'une partie ; les autres pénétrent simplement dans quelque capacité. Il y en a qui sont accompagnées de fracture, d'ouverture des vaisseaux sanguins, de lésion des nerfs, des tendons, des ligamens, &c. d'autres qui n'offensent que les chairs ; dans les unes la bourre de l'Arme à feu, des morceaux d'habit, ou d'autres corps étrangers se trouvent entraînés par le coup ; dans les autres il n'y a qu'une ou plusieurs bales, ou grains de plomb, ou rien du tout.

Les signes diagnostics se découvrent facilement par le rapport des Blessés & des Assistans, & par l'inspection des

Plaies. Elles ſont noires ou livides, & couvertes d'une eſcarre à leur circonférence. Quand on a été bleſſé à bout touchant, elles reſſemblent à une brulure, ſouvent la peau ſe trouve garnie de grains de poudre. Lorſque les Plaies ont été faites par des bales, elles ſont rondes ; la largeur de leur entrée eſt proportionnée à la groſſeure des bales, à moins que pluſieurs n'ayent porté dans le même endroit. On connoît les parties qui ſont bleſſées dans l'intérieur de la Plaie par le moyen des doigts, ſi l'on peut les y introduire par la ſonde, par les accidens, par la leſion des fonctions, ou par la ſituation des parties dont l'Anatomie nous inſtruit.

A l'egard du prognoſtic, comme la contuſion des Plaies d'Armes à feu eſt beaucoup plus conſidérable que celle des Plaies faites par d'autres inſtrumens contondans, elles ſont auſſi plus dangereuſes & plus ſujettes à la gangréne & au ſphacéle. Quand elles pénétrent dans quelque capacité, & qu'elles offenſent quelque viſcére, il eſt très-rare qu'on en guériſſe. Il ne faut cependant pas abandonner le Bleſſé à ſon malheureux ſort. Quelquefois

la nature fait, pour ainsi dire, des miracles, & tel qu'on a condamné à la mort, est revenu en parfaite santé. Fabrice Hildan, & plusieurs autres Auteurs nous en fournissent des observations. On a vu des personnes recevoir des coups de bale au travers du corps, en guérir parfaitement en peu de tems; les viscéres, les gros vaisseaux, ni les nerfs sans doute n'étoient pas offensés. Plus il y a de parties nobles ou nécessaires aux fonctions de la vie intéressées dans la blessure, plus elle est pleine de danger. Si les os sont fracturés ou brisés en plusieurs piéces, ce qui ne peut se faire sans un grand désordre dans la partie blessée, la gangréne & le sphacéle y surviennent facilement & en peu de tems.

Pour guérir les Plaies d'Armes à feu, on a trois indications à suivre: la premiere est d'ôter tous les corps étrangers qui peuvent être engagés dans la partie. La seconde d'exciter la suppuration des chairs contuses pour les faire séparer des chairs saines, comme nous avons dit dans le Chapitre seconde. La troisiéme, qui est commune aux autres

Plaies, eſt de les incarner, enſuite de les cicatriſer.

Pour remplir la premiere indication, voyez ce que nous avons dit de l'extraction des corps étrangers dans la Cure générale des Plaies, Article IV. Afin de les tirer plus facilement, il faut tâcher de faire mettre le Bleſſé dans la même ſituation & la même attitude qu'il étoit, lorſqu'il a reçu le coup. Autrement les fibres des muſcles ſe dérangent & couvrent en partie le corps étranger. On fait cette exéreſe avec les doigts autant qu'il eſt poſſible. Si l'on n'en peut pas venir à bout, & que ce ſoit un morceau d'habit, de linge, un éclat de bois, ou autre choſe ſemblable, on tâche de le tirer avec les pincettes. Si la Plaie eſt trop étroite, on l'agrandit des deux côtés par une inciſion ſuivant la direction des muſcles, évitant les nerfs, les tendons & les gros vaiſſeaux. Lorſque c'eſt une bale, ou quelqu'autre corps ſolide engagé fort avant dans les chairs, on ſe ſert pour le tirer du bec de cane, de corbeau, de grue, ou du tire bale. Quand la bale eſt enfoncée dans un os, on employe le tire-fond, dont la mêche la

perce facilement, lorſqu'elle eſt ainſi aſſujétie. Mais ſi le corps étranger étoit un morceau de fer, un clou, un caillou tellement enchaſſé dans l'os, que le bec de grue ou les autres inſtrumens ne puſſent avoir de priſe ſur lui, comme la mêche du tire-fond ne ſçauroit le percer, on trépaneroit l'os de chaque côté, & l'on paſſeroit un élévatoire deſſous le corps étranger pour l'enlever : quand la Plaie eſt accompagnée de fracture, & que les os ſont briſés en pluſieurs piéces, on tâche de tirer toutes les eſquilles ; mais on laiſſe les fragmens d'os qui tiennent encore au périoſte ou aux chairs, ils peuvent ſe réunir au corps de l'os, ou ils tombent par la ſuppuration : il eſt cependant néceſſaire de les replacer dans leur ſituation naturelle ; & s'il y avoit quelques points capables de piquer les chairs, il faudroit les couper avec les tenailles inciſives. Au premier appareil on a ſoin de couvrir & de garnir bien l'os & tous les fragmens de charpie ſéche, ou de bourdonnets, crainte que les chairs n'en ſoient piquées & bleſſées, ce qui cauſeroit beaucoup de douleur & d'inquiétude au Malade. Aux autres pan-

ſemens on trempe la charpie ou les bourdonnets dans de l'eau-de-vie. Si le corps étranger étoit plus près du côté opposé à l'entrée de la Plaie, on le tireroit par une contre-ouverture. Quand il ſe trouve des dragées de menu plomb engagées dans la peau, ou dans le corps graiſſeux, on les ôte avec des curettes ou avec des pincettes. Si la Plaie eſt remplie de terre, de ſable, de ſang ou d'autres choſes ſemblables, on la lavera & nettoiera avec du vin tiéde, une décoction d'orge, ou de l'eau chaude.

Lorſqu'on eſt très-proche d'une Arme à feu, les grains de poudre pénétrent & rempliſſent quelquefois toute la peau du viſage. Si on ne les ôtoit pas, il y reſteroit des marques noires fort laides, qui ne s'effaceroient jamais. Il faut donc tirer ces grains de poudre avec la pointe d'une aiguille, ou avec de petites currettes, prenant garde de les écraſer. En même-tems on lavera le viſage avec une éponge fine, trempée dans de l'eau chaude, & l'on ne ceſſera point de tirer & de laver juſqu'à ce que toute la poudre ſoit enlevée; s'il en reſtoit, elle ne man-

queroit pas de s'imbiber dans le corps muſqueux de la peau, & d'y faire des tâches noires. Après cela on y étendra un linge chargé d'un liniment que Scultet eſtime beaucoup dans ſon Arcénal de Chirurgie, Obſervation XXXIII.

℞ *Beurre frais fondu pluſieurs fois & lavé dans de l'eau de fray de Grenouilles, trois onces ; huile d'œufs, une once. Mêlez-les enſemble.* Ou, celui de Fabrice Hildan, de la Cure des Plaies d'Armes à Feu, Ch. III.

℞ *Gomme Elemi très-pure, une dragme ; huile d'œufs & d'amandes douces, graiſſe d'ours, axonge humaine, de chacune demi-once ; mucilage de ſemence de coings, extrait dans l'eau-roſe, deux dragmes. Mêlez pour en faire un liniment.*

Si la douleur eſt très-conſidérable, on appliquera ſur le viſage, avant ces linimens, un linge trempé dans l'eau-roſe & l'eau de plantain, dans leſquelles on aura fait macérer un peu de ſemence de lin & de fœnugrec, & qu'on aura fait chauffer.

Si le viſage eſt brulé par la flamme

de la poudre, on y appliquera les linimens ci-dessus, ou autres semblables, propres à calmer la douleur, adoucir la peau endurcie, & empêcher les cicatrices. S'il y a des vessies, on les coupera auparavant aveç des ciseaux, pour en faire sortir la sérosité âcre & corrosive. Quand le Chirurgien n'est pas appellé dès le commencement, qu'il trouve la peau cicatrisée, & qu'il reste au visage des tâches noires de poudre, si l'on veut les effacer, il est nécessaire d'ulcérer de nouveau la peau; ce qu'on peut faire facilement avec des petits emplâtres vésicatoires, prenant garde qu'ils n'approchent des yeux. Aussi tôt que les pustules se sont élevées, il faut les couper, tirer les grains de poudre, comme nous avons dit, & y appliquer un des linimens ci-dessus, ou le suivant, qui est aussi de Hildan, Ch. VI. des Brulures.

℞ *Beurre frais, une once; onguent Basilic, huile de lis blancs & de jaunes d'œufs, de chacune deux dragmes. Mêlez-les exactement.*

Lorsque les yeux sont offensés, soit

par la brulure, ſoit par des grains de poudre, on les lavera avec une éponge trempée dans le lait tiéde; on y fera même dégouter du lait de femme, ou de vache, frais, & tout chaud, & l'on appliquera des compreſſes trempées dans le même lait tiéde, ou le cataplaſme ſuivant, mis entre deux linges fins.

℞ *Chair de pommes de renettes, quatre onces. Faites-la cuire dans ſuffiſante quantité d'eau-roſe & de fenouil. Tirez-en la pulpe & y mêlez du mucilage de ſemence de fœnugrec, une once & demie; pierre hæmatite préparée, une dragme & demie; & un blanc d'œuf. Mêlez le tout pour en faire un cataplaſme que vous appliquerez chaud.*

Pour revenir aux Plaies faites par des bales, des dragées de plomb, des boulets de canon, des éclats de bombes, de grenade, &c. après en avoir tiré les corps étrangers, & arrêté le ſang (comme nous dirons dans les Plaies des vaiſſeaux ſanguins) ſuppoſé qu'il y ait une hémorragie, on travaillera à procurer la ſuppuration, pour

faire séparer de la chair-vive tout ce qui est contus. Il sera facile d'en venir à bout par le moyen des digestifs & suppuratifs que nous avons rapportés dans la cure des Plaies contuses. Si la Plaie est étroite, on doit l'agrandir par une incision, pour y pouvoir appliquer les remédes. Lorsqu'une bale a percé les chairs de part en part, & que l'entrée est près de la sortie, des deux il n'en faut faire qu'une, pourvû que cela se puisse sans intéresser de tendons, de nerfs, ou de vaisseaux considérables. Si le trajet est trop long, on dilatera les deux Plaies, pour entretenir leur communication, & rendre la suppuration plus libre. Sans cette précaution le gonflement qui surviendroit à la partie feroit rapprocher leurs parois, & les empêcheroit de suppurer. Comme les Plaies d'Armes à feu, accompagnées d'une grande contusion, sont fort sujettes à la gangréne & au sphacéle, on scarifiera l'escarre, & l'on animera les digestifs avec de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin, pour s'opposer à la mortification. On peut se servir d'huile de petits chiens, faite de la maniere suivante.

℞ *Huile de violettes ou de lis blancs, quatre livres; faites-y cuire deux petits chiens vivans nouvellement nés, jusqu'à ce que les os soient dissous. Ajoutez-y des vers de terre lavés dans le vin, une livre. Quand ils seront cuits, passez l'huile sans expression; faites-y fondre trois onces de térébenthine de Venise, & y ajoutez une once d'esprit de vin.* Ou,

℞ *Huile de lin & de lis blancs, de chacune trois onces; onguent Basilic, une once; térébenthine, trois onces; encens, mastic, de chacun trois dragmes; mirrhe, une dragme; camphre, demi-dragme; safran, un scrupule; & deux jaunes d'œufs. Mêlez le tout selon l'art, & en chargez les plumaceaux.*

Toutes les précautions qu'on prend pour prévenir la gangréne, sont quelquefois inutiles. Pour lors on tâchera de remédier à ce fâcheux accident de la maniere que nous avons dit dans la Cure des Plaies contuses.

Quand les os sont offensés & fracturés dans les Plaies d'Armes à feu, comme ils sont long-tems à s'exfolier & à

ſe réunir, on ne les laiſſera pas recouvrir de chairs que l'exfoliation ne ſoit faite. Pendant tout ce tems-là, on s'oppoſera donc à l'incarnation de la Plaie. On la panſera d'abord à ſec, en couvrant & enveloppant bien les os & leurs pointes avec des bourdonnets, ou de la charpie, & rempliſſant tout le vuide avec la même charpie, ou des lambeaux de toile fine & uſée. Si la Plaie étoit trop étroite, on feroit les inciſions néceſſaires pour l'aggrandir, & pour faciliter la ſortie des eſquilles & du ſang caillé, & l'on couperoit toutes les brides qui s'y trouveroient. Au ſecond panſement, on ne découvrira point les os, mais on remplira bien la Plaie de bourdonnets chargés d'un digeſtif animé d'eau-de-vie. Aux panſemens ſuivans on levera tout, on trempera dans l'eau-de-vie, ou dans l'eſprit de vin, les bourdonnets qu'on appliquera ſur les os, & l'on chargera ceux de la Plaie du digeſtif animé, ou l'on obſervera ce que nous avons dit dans le Chap. IV. des Plaies compliquées. Quand l'exfoliation ſera faite, on continuera la cure, comme il eſt marqué dans le Chapitre des Plaies contuſes.

Il ne faut pas oublier, pour prévenir l'inflammation & toutes ſes ſuites, de ſaigner d'abord copieuſement le Bleſſé, ſuppoſé qu'il n'y ait point d'hémorragie, & de lui preſcrire un régime rafraîchiſſant, humectant, délayant, & une diéte très-exacte, le privant de tout aliment ſolide, & de vin.

CHAPITRE VI.

Des Plaies envenimées & empoiſonnées.

LES Plaies envenimées, ſont celles qui reconnoiſſent pour cauſe la morſure des Animaux enragés, ou la piquure des Serpens, du Scorpion, des Mouches à miel, de la Tarentule, & d'autres Animaux ſemblables.

Celles qui ſont empoiſonnées ſont faites par des bales qu'on a miſes dans labouche, après avoir mâché ou fumé du tabac, par des épées ou autres inſtrumens piquans & tranchans frottés d'ail, de tabac, d'aconit, ou de quelque poiſon.

Les Plaies faites par la morſure des Animaux enragés, ſe rapportent aux Plaies contuſes : mais outre le danger qui leur eſt commun avec celles-ci, ordinairement elles ſont ſuivies d'accidens terribles & mortels ; & quoiqu'elles ſoient ſouvent légeres en apparence, & qu'elles ſe cicatriſent bientôt, on ne laiſſe pas de tomber dans la rage & l'hydrophobie, parce que le virus, dont la ſalive de ces Animaux eſt infectée, s'inſinue par la morſure dans les veines ; & comme ce virus conſiſte dans des ſels acides, ſalés & corroſifs, quoiqu'il ſoit en petite quantité, il communique inſenſiblement ſon caractere à toute la maſſe du ſang, de même qu'une petite portion de levain fait aigrir & fermenter peu à peu une groſſe maſſe de pâte Le venin de la rage épaiſſit d'abord le ſang par ſon acide, ralentit toutes les ſécrétions, dérange les fonctions de l'eſprit. C'eſt pourquoi celui qui a été mordu d'un Animal enragé, devient plus triſte & plus penſif qu à l'ordinaire, il fuit la compagnie des Hommes, il réve, murmure & parle entre ſes dents ; ſon ſommeil eſt troublé par des ſonges triſtes

& lugubres ; sa respiration est lente, ses yeux sont baignés de larmes, il hait la lumiere, & cherche les ténébres, il pense continuellement à l'Animale qui l'a mordu, & se représente toutes ses manieres & ses actions ; sa salive devient gluante, sa bouche est aride, & cependant il se prive de toute sorte de boisson. Quand le venin de la rage commence à se développer par la chaleur naturelle, & le mouvement du sang, le pouls devient plein & élevé ; toutes les humeurs s'échauffent, se desséchent par la perte de leurs parties aqueuses ; les soufres se brisent ; les sels s'exaltent. Ceux-ci s'unissant à la bile, la rendent extrêmement âcre ; la lymphe impregnée de ces sels bilieux, salés & corrosifs, se portant par la voie de la circulation dans tous les viscéres, & sur-tout, le genre nerveux, irrite leurs fibres, & les met dans un éréthisme considérable. En même tems il survient par intervalles des mouvemens convulsifs & des contractions dans les membres ; le Malade, susceptible des moindres impressions, se met facilement en colere. Son esprit continuellement occupé de l'objet qui l'a

bleſſé, y rapporte toutes ſes idées. Les fibres de ſon cerveau ſont tellement accoutumées à en être fléchies, que toutes ſes autres penſées ſe confondent avec celle-là ; ſon imagination ſe trouble ; ſa raiſon s'égare. Il ſe croit métamorphoſé en chien, en chat, ou en tout autre animal qui lui a communiqué ſon poiſon. Il en imite les actions & ſe jette indifféremment avec fureur ſur tous ceux qu'il rencontre pour les mordre ou les déchirer. Le feu lui monte au viſage, ſes yeux ſont étincelans ; ſon regard eſt affreux ; tous les muſcles de la gorge ſe gonflent & s'enflamment ; il tire la langue comme un lion, & l'écume lui vient à la bouche. La raiſon en eſt ſenſible : ſon ſang plus ſec, plus épais que dans l'état naturel, circule lentement & gonfle tous les vaiſſeaux. La ſalive devenue gluante & viſqueuſe, ſe raréfie par l'agitation de la langue.

Tous ces ſymptômes caractériſent la rage dans laquelle le Bleſſé tombe ordinairement au bout de quarante jours, ſouvent dès le neuviéme, quelquefois auſſi il n'en eſt attaqué qu'après une ou pluſieurs années, ſuivant

que le virus eſt plus ou moins abondant, & qui ſe dévelope plus ou moins promptement dans la maſſe du ſang. La rage ſe manifeſte plutôt dans les mélancholiques que dans ceux qui ſont d'un tempérament gai; ceux-là naturellement penſifs & taciturnes, rêvent plus profondément à l'Animal qui les a mordus; ils en appréhendent extrêmement les ſuites, & leur bile eſt plus âcre & plus propre à développer & à exciter le virus; au lieu que les perſonnes naturellement gaies diſſipent plus facilement les fâcheuſes idées qui leur ſurviennent, & la douceur de leur bile modére l'action du venin.

Enfin l'hydrophobie, c'eſt-à dire, la crainte de l'eau, ſe trouve jointe à la rage, ou la précéde; les Malades ont une averſion non-ſeulement pour l'eau, mais auſſi pour toutes ſortes de liquides. La boiſſon délayant les ſels corroſifs dont leur langue & leur palais ſont chargés, leur cauſe des impreſſions ſi améres & ſi déſagréables, que leur ſouvenir la leur fait rejetter, malgré la ſéchereſſe de leur bouche, & lorſqu'on les force de boire, ils

tombent dans des convulsions épouvantables.

L'hydrophobie s'étant une fois declarée, subsiste toujours; mais la rage prend par accès, ce qui peut arriver de plusieurs manieres ; 1°. Lorsque le chyle porte dans la masse du sang le virus dont il est infecté. 2°. Lorsque les idées qu'ont les Malades, de l'Animal qui les a mordus, se renouvellent & deviennent plus vives. 3°. Quand on leur présente à boire, ou qu'ils voyent de l'eau, & ce qui a du rapport à ce liquide, comme un miroir & tout ce qui est transparent. Alors ils font de grands cris & prient avec instance qu'on leur ôte de la vue ces sortes d'objets ; si on ne le fait pas sur le champ, tout leur corps est agité de convulsions affreuses. L'air même, le vent, le bruit d'une eau agitée les épouvante, enfin, le paroxysme se termine par une sueur froide, un abattement & une foiblesse extraordinaire qui les rend tranquilles pour quelque tems. Dans ce moment ils connoissent l'état misérable où ils se trouvent ; ils déplorent leur malheureux sort ; font des caresses à tout le monde ; deman-

dent à embraſſer leurs parens, leurs enfans, leurs amis, ce qui ſeroit très-dangereux de leur accorder. Le venin de la rage ne s'inſinue pas ſeulement dans le ſang par les Plaies, les égratignures, & les excoriations; mais il ſe communique auſſi par les baiſers, pour peu qu'il reſte de leur ſalive aux lévres, à la bouche ou au nez de ceux qu'ils embraſſent. On a vu même des perſonnes devenir enragées pour s'être mouchées à un mouchoir chargé de la ſalive d'un chien enragé.

Les Enragés dans leur fureur ſe déterminent plutôt à mordre ceux qu'ils peuvent attraper, ou à leur cracher au viſage, qu'à les offenſer d'une autre maniere; parce que les nerfs de la bouche, irrités par l'acrimonie de la ſalive, attirent une plus grande quantité de ſuc nerveux dans tous les muſcles où ils ſe diſtribuent, & les mettent plus facilement en action.

Les ſymptômes qui accompagnent ou précédent cette cruelle maladie en établiſſent le diagnoſtic. La rage eſt un délire furieux, preſque toujours accompagné de l'hydrophobie : cependant Fabrice Hildan, Obſervations, cen-

turie 4. parle d'une morſure de chien enragé qui cauſa la rage ſans hydrophobie, Bibliot, Chirugic. page 571. c'eſt un fait rare ; mais l'hydrophobie peut exiſter ſans la rage, & venir même d'une autre cauſe. Quoique les premiers accidens ſoient équivoques, on doit cependant les regarder comme des avant-coureurs de la rage & de l'hydrophobie, quand le Malade a été mordu d'un animal enragé. Comme de tous les animaux, le Chien a le plus de diſpoſition à le devenir, & que par conſéquent ſa morſure eſt la cauſe la plus fréquente de la rage qui attaque les Hommes, le diagnoſtic & le prognoſtic qu'on fait ſont plus certains, quand on ſçait que le Chien, dont le Malade a été mordu, étoit enragé; ce qui ſe découvre par les ſignes ſuivans.

Un Chien enragé change entiérement dans ſes actions & dans ſa figure. Il devient maigre & ſec ; il eſt échauffé & fort altéré, cependant il ne boit point. Il eſt ordinairement eſſoufflé, il a les yeux rouges & enflammés ; il regarde de travers & d'une maniere affreuſe ; il a la queue & les

oreilles baſſes, la gueule ouverte & pleine d'écume ; il tire la langue qui eſt teinte de couleur de bile. Ses narines ſont reſſerrées ; il en coule ſouvent une eſpéce de mucoſité. Il a de l'averſion pour tous les alimens tant ſolides que liquides, particuliérement pour l'eau ; il eſt triſte & marche ſeul la tête baiſée de côté ſans ſavoir où il va ; il ne reconnoît plus ſon maître ; il ſe jette ſans aboyer ſur tous ceux qu'il rencontre ; il les mord & les déchire, ſoit hommes, ſoit bêtes. Quelquefois il ſe met à courir ſans ordre & ſans régle, enſuite il s'arrête tout d'un coup, ou marche lentement & en chancelant. Les autres chiens le fuyent, le craignent, & ne ſe mettent en aucune défenſe contre lui.

Quand on a été mordu d'un tel chien, on n'en peut faire qu'un triſte prognoſtic. Si l'on a le malheur de tomber dans quelques accès de rage avant que d'être ſecouru, on en meurt preſque toujours en peu de jours. Le ſang ſe deſſéche, la gorge, l'eſtomac, les poumons, le cœur & le cerveau s'enflamment, ſe gangrennent ; il ſurvient ordinairement un hoquet, un

vomissement de bile noire, des syncopes, une sueur froide & la mort. Cependant si la morsure est petite, & qu'il ne s'y soit introduit que peu de salive, ou si la Plaie étant grande, il en est sorti beaucoup de sang; si le Blessé est d'un tempérament gai, qu'il méprise le mal & qu'il n'en craigne point les suites, il peut en revenir.

Pour établir la cure de cette maladie, il faut y distinguer trois tems, le commencement, le progrès & l'état. Quand on est appellé dès le commencement, & lorsque la morsure est récente, on a deux indications à suivre: la premiere est d'attirer au dehors le venin que la bave de l'animal enragé a laissé dans la Plaie, & d'empêcher qu'il ne s'insinue dans la masse du sang; la seconde est de détruire celui qui s'y est déja communiqué. Pour satisfaire à la premiere indication, il faut traiter ces sortes de Plaies tout autrement que les autres. Si l'on se contentoit d'y appliquer des digestifs & des suppuratifs, comme on fait aux Plaies contuses, bien loin de procurer une issue au venin, on lui donneroit le tems de gagner la

masse du sang. Il est vrai que la méthode que nous allons proposer, paroît cruelle & douloureuse ; mais elle prévient un mal beaucoup plus affreux, suivant l'expérience des Anciens & des Modernes. On appliquera donc d'abord sur la morsure une ventouse avec des bougies allumées pour attirer le sang & la lymphe vers la Plaie. Ensuite on emportera avec un scalpel ou quelqu'autre instrument convenable, toute la chair que la ventouse aura fait élever. Quelques-uns commencent par cette opération ; mais les douleurs qu'elle cause, peuvent exciter des convulsions, des défaillances, & d'autres accidens. Elle est bien moins douloureuse après l'application de la ventouse ; & produit le même effet. La chair est alors engourdie & moins sensible. Après avoir laissé écouler le premier sang, on lavera la Plaie avec une éponge trempée dans le vin tiéde suivant.

℞ *Vin rouge de Bourgogne, ou autre semblable, huit onces ; Sel marin, Thériaque, de chacun demi-once. Mêlez.*

La Plaie étant lavée, on y appliquera encore une ventouſe pour attirer davantage de ſang, & pour faire ſortir avec lui le venin qui peut s'être engagé dans les chairs. Comme il eſt à craindre, malgré cette précaution, qu'il n'en reſte encore dans la partie, ſur-tout lorſqu'il y a pluſieurs heures qu'on a été mordu, il ne faut point balancer à en venir à un reméde plus efficace, quoique plus douloureux, qui eſt le cautére actuel. On appliquera donc & l'on tiendra quelque tems le bouton de feu ſur la Plaie, après l'avoir eſſuyée. L'avantage qui en réſulte, c'eſt que le feu atténue, briſe, détruit, & fait exhaler les ſels du venin ; la douleur qu'il excite, agite extraordinairement toutes les fibres nerveuſes & les humeurs, le venin qui pourroit s'être inſinué dans la maſſe du ſang, en eſt tellement altéré & changé, qu'il eſt hors d'état de produire ſon effet. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on applique le fer chaud à des animaux enragés ou menacés de l'être ; l'expérience en confirme l'utilité.

Lorſque la partie mordue ne per-

met pas qu'on y applique les ventouſes, comme les doigts, le nez, les oreilles, on y fera toujours des ſcarifications, on emportera même avec le ſcalpel tout le tour de la Plaie, on la laiſſera ſaigner, & après l'avoir lavée avec le vin ci-deſſus, on y appliquera le feu.

Comme le cautére actuel fait une eſcarre ſous laquelle il s'amaſſe une ſéroſité qui pourroit corroder les parties qui ſont au-deſſous, & cauſer la gangréne, on lui donnera iſſue par quelques inciſions, & l'on mettra ſur la Plaie un cataplaſme fait de la maniere ſuivante.

℞ *Pulpe d'oignons cuits ſous les cendres, & graine de moutarde pulvériſée, de chacune une once; Thériaque, Fiente de Pigeon & levain, de chacun demi-once; Feuilles de Rue & de Méliſſe pilées, de chacune une poignée; Sel commun, Poudre d'Ecreviſſes & de Gentiane, de chacune deux dragmes. Mêlez.*

Mais il faut enlever dès le premier jour, ou tout au plus tard dès le ſe-

cond, toute l'eſcarre. Il y peut être reſté quelque portion du venin que le feu aura épaiſſi & deſſéché, & qui venant à ſe diſſoudre par la ſuppuration, peut encore s'inſinuer dans les veines capillaires & gagner les gros vaiſſeaux.

Après avoir emporté ou fait tomber promptement l'eſcarre, on continuera d'appliquer le cataplaſme ci-deſſus, pendant trois ſemaines ou un mois & même davantage. Il faut entretenir long-tems la Plaie ouverte & la faire bien ſuppurer, afin que le virus puiſſe s'évacuer. Si la ſuppuration n'étoit pas abondante, on y ajouteroit de l'onguent Baſilic.

Ayant pourvu au panſement de la Plaie; il faut ſatisfaire au plutôt à la ſeconde indication, qui conſiſte à prévenir l'effet que le virus pourroit faire ſur la maſſe du ſang. Nous avons dit qu'il conſiſtoit dans un acide ſalé & groſſier qui épaiſſit d'abord le ſang; on doit donc employer des remédes propres à l'atténuer & le diviſer, & à conſerver les humeurs dans leur fluidité naturelle. La thériaque, le mithridat, l'orviétan, les ſels alkali,

tant

tant fixes que volatils, les ſels eſſentiels de Rue, d'Abſinthe, de Gentiane, & autres remédes ſemblables, rempliſſent ces vues.

Palmarius a donné au Public une poudre ſpécifique pour la Rage. Il prétend que c'eſt un remède aſſûré en quelque tems de la morſure qu'on le prenne, quand même on négligeroit les panſemens que nous avons rapportés, & qu'on ne s'aſſujétiroit à aucun régime, pourvu cependant que la morſure ne ſoit pas au-deſſus de la bouche, & qu'elle n'ait pas été d'abord lavée avec de l'eau froide; auquel cas il croit qu'il n'y a guére d'eſpérance de guériſon. Voici la maniére de préparer cette poudre.

℞ *Feuilles de Rue, de Vervéne, de petite Sauge, de Plantain, de Polypode, d'Abſinthe vulgaire, de Menthe, d'Armoiſe, de Méliſſe, de Bétoine, de Millepertuis & de petite Centaurée, de chacune parties égales. Cueillez-les dans le temps qu'elles ont plus de vertu, qui eſt vers la pleine Lune de Juin. Faites-les ſécher ſéparément dans des cornets de papiers en un lieu*

qui ne ſoit expoſé ni au Soleil, ni à la pluie, ni à l'humidité. Quand on veut s'en ſervir on prend poids égal de chacune; on les met en poudre ſubtile, & l'on en fait prendre, ſelon Palmarius, une demi-dragme, ſelon d'autres une dragme & demie tous les matins à jeun, trois heures avant de manger. On la peut donner dans une cuilliere avec égale partie de ſucre, ou incorporée dans du miel, dans du beurre en maniere d'Opiate, ou délayée dans un bouillon, dans du vin. Il eſt bon d'en continuer l'uſage pendant 12 ou 15 jours. Si l'on y ajoutoit une partie d'écailles d'Huitres calcinées & bien pulvériſées, elle n'en ſeroit pas moins efficace. On lave auſſi la Plaie deux ou trois fois le jour avec du vin ou de l'hydromel, dans lequel on a diſſout une demi-dragme de cette poudre, ou davantage, ſi la morſure eſt conſidérable, & on la panſe à l'ordinaire.

Quelques-uns font un ſecret éprouvé du reméde ſuivant.

℞ *Feuilles de Rue puante, de Rue Chévre, de petite Sauge, Feuilles, Fleurs & Racines de Marguerites champêtres, Racine d'Eglantier de la plus tendre, de chacune une poignée; Racine d'Yeble mondée, de ſon cœur, d'Angelique & de Scorſonére, de chacune demi-poignée: cinq gouſſes d'Ail, Sel-Marin, Poudre du dedans des écailles inférieures d'Huitres calcinées, de chacun une once. Verſez ſur le tout deux pintes de vin blanc, ou à ſon défaut du rouge, même du cydre, de l'eau ou du lait. Laiſſez-les infuſer dans un coquemart bien luté ſur les cendres chaudes pendant la nuit. Paſſez-en un verre, dans lequel vous délayerez demi gros de Thériaque, & le faites boire au Malade à jeun, deux heures avant de manger. Un quart d'heure après ce reméde, donnez un demi-gros de Confection de Hyacinte.* Continuez neuf jours, ou davantage ſelon le beſoin. Tous ces remédes conviennent aux animaux comme aux perſonnes.

On eſtime encore comme ſpécifique, la cendre, la poudre, les yeux,

& le sel volatil des Ecrevisses. Voyez Galien & les autres Anciens. La poudre suivante est recommandée par Raymond. *Joh. Fortis Consul. & respons. Medic. Tom. I. Cent.* 1.

℞ *Poudre d'Ecrevisses de riviere, dix dragmes; de Gentiane, cinq dragmes; Encens & Macis, de chacun une dragme.* La dose en est d'une dragme & demie à deux dragmes pendant 40 jours, dans un verre d'eau de Chardon bénit, de Pimprenelle ou de Pivoine.

Entre tous les remédes qu'on emploie pour prévenir la Rage, le plus fameux, & celui auquel on a le plus de confiance, est le bain de la mer. Celse en fait mention, *Liv. V. C.* 27. & Vanhelmont, Traité *Demens idæa.* On met le Malade tout nud; on lui attache un poids aux pieds & une ceinture sous les aisselles, on le plonge trois fois de suite; on le laisse chaque fois un certain tems, afin qu'il avale, qu'il inspire même un peu d'eau de la mer, & qu'il craigne de se noyer. Après l'avoir retiré, on l'étend dans

le Vaiſſeau ſur le ventre pour lui faire rendre l'eau qu'il a inſpirée ou avalée. D'abord il paroît comme mort ; quand il revient à lui, il vomit conſidérablement. Quoique ce remède ne ſoit pas infaillible, il eſt cependant fort efficace par pluſieurs raiſons.

1°. Le vomiſſement que l'eau de la mer excite, fait dégorger tous les viſcéres des humeurs qui avoient de la diſpoſition à y croupir ; il accélere par les efforts qu'il cauſe, le mouvement de tous les liquides ; il les atténue ; il briſe les ſels du virus qui pourroient s'y être communiqués ; il ranime le reſſort de toutes les fibres tant nerveuſes que muſculeuſes, & fait que les vaiſſeaux fouettent, briſent & chaſſent avec violence les humeurs qui circulent dans leur cavité. Il agite extraordinairement les eſprits, & les oblige de couler avec vivacité dans tous les organes. Tous ces effets préviennent ou détruiſent l'épaiſſiſſement que le venin de la Rage auroit pu faire dans le ſang & dans la lymphe.

2°. L'eau de la mer contient un ſel bien différent du ſel marin ordinaire.

Il eſt volatil & tient de l'âcre ; mais la chaleur du Soleil le fait exhaler dans les marais ſalans, à meſure que le ſel ordinaire ſe condenſe & ſe cryſtalliſe. Ce ſel volatil ſe mêlant avec le ſang, eſt très-propre à l'atténuer, le briſer, l'agiter, lui donner de la fluidité, & à détruire les ſels acides groſſiers du venin de la Rage.

3°. La crainte qu'on a de ſe noyer, change abſolument le cours & la détermination des eſprits, & détruit les idées que l'appréhenſion de la Rage avoit laiſſées.

4°. La confiance qu'on a dans ce remède, ne contribue pas peu à ſon effet. L'eſpérance d'éviter par ce moyen la Rage dont on eſt menacé, bannit la triſteſſe, facilite la digeſtion, provoque les ſécrétions, ranime les organes.

Dans le progrès de la maladie, lorſque le venin de la Rage commence à ſe développer, on n'a point d'autres remèdes à faire que ceux que nous venons de propoſer pour détruire le virus qui a gagné la maſſe du ſang. Comme le Malade ſent alors de grandes douleurs dans tout le voiſinage de

la morſure, & que la cicatrice de la Plaie devient quelquefois livide, il eſt bon de mettre en uſage les ventouſes, les ſcarifications, le cautére actuel & le cataplaſme dont nous avons parlé. Quoiqu'on n'ait pas lieu d'eſpérer d'attirer par-là tout le venin qui s'eſt répandu dans le ſang & dans les viſcéres, on en évacue du moins une partie. D'ailleurs la douleur que les ſcarifications & le feu cauſent, peut, en agitant extraordinairement les humeurs & les eſprits, leur donner de la fluidité, changer ou détruire les idées triſtes & lugubres qui occupent le Malade.

On peut encore faire une attention ſur l'effet immédiat du virus. S'il eſt vrai, comme on n'en peut pas douter, que les ſels, en ſe développant & s'exaltant, irritent les ſolides, briſent les parties ſulphureuſes, font évaporer preſque toutes les parties aqueuſes du ſang, rendent ce fluide ſec & propre à cauſer des inflammations dans tous les viſcéres, & particuliérement une ſquinancie qui empêche les Malades de boire ; nous croyons que de copieuſes ſaignées des bras,

des pieds & de la gorge, pourroient prévenir les funeſtes accidens qui ſurviennent.

Quand la maladie eſt parvenue à ſon état, il n'y a guére d'eſpérance de guériſon. On ne doit cependant pas abandonner le Malade à ſon malheureux ſort ; il faut tâcher de le ſoulager. Si les accès de la Rage étoient peu violens, peut-être en reviendroit-il ; il y en a quelques Obſervations. On tentera donc les remédes internes que nous avons propoſés. On pourroit le baigner & le plonger ſouvent dans de l'eau ſalée, pour le rafraîchir & pour imiter le bain de la mer.

Les piquures ou les morſures de la vipére & des autres ſerpens venimeux, ne ſont pas moins dangereuſes que les morſures des animaux enragés. Elles cauſent même la mort en bien moins de tems, ſi l'on n'y remédie promptement.

La vipére eſt armée de ſeize petites dents immobiles à chaque mâchoire. De plus, elle a deux autres grandes dents canines, crochues, creuſes, tranſparentes & fort pointues, flexibles dans leur articulation, ſituées aux

deux côtés de la mâchoire supérieure. Elles sont couchées & ne se dressent que quand la vipére veut mordre. Au tour de la base de ces dents est une vésicule qui contient environ une goutte de lymphe, ou salive jaune. Francisco Redi, qui a fait un beau Traité de la Vipére, prétend que son venin est renfermé dans les deux vésicules qui couvrent ses dents, & qui répandent, quand elle mord, cette liqueur jaune dont la Plaie est envenimée. Ce poison sort par une petite fente qui se trouve à chacune de ces deux dents. Charras, qui a écrit aussi de la Vipére dans sa Pharmacopée, dit avoir expérimenté que cette liqueur n'est point venimeuse; qu'il en a fait manger à des pigeons sans qu'ils en ayent été incommodés. Il se trouve du sentiment de Vanhelmont, & croit que ce venin consiste dans les esprits irrités de la Vipére, qu'elle pousse en dehors en mordant, & qui sont si froids, qu'ils coagulent le sang & l'empêchent de circuler. Aldrovandus prétend que le venin de la Vipére a son réservoir dans la vésicule du fiel; que de-là il est porté aux gencives, où en se cuisant

& se digérant, il acquiert une qualité plus venimeuse. Mais il ne s'y pourroit porter que par la voie de la circulation ; en ce cas il se trouveroit répandu dans toute la masse du sang de l'animal : cependant ni la vipére, ni son foie, ni son fiel, ni aucune de ses parties ne sont point venimeuses prises intérieurement. Vanhelmont, Redi, Charras & plusieurs autres, en ont fait des expériences sur des chiens, sur des poulets, & sur d'autres animaux. Mais on ne peut pas nier que la salive de la Vipére & des autres Serpens, ou la liqueur jaune qui se trouve à la racine de leurs dents, ne soit venimeuse, puisqu'il ne peut y avoir d'autre liqueur qui s'insinue dans la morsure qu'ils font ; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle est imprégnée de sels acides, volatils qui coagulent en peu de tems le sang, la lymphe & les esprits. Quoique prise intérieurement, elle n'empoisonne point. il ne s'ensuit pas qu'immédiatement injectée par la Plaie dans les veines & dans les nerfs, elle ne soit très-nuisible. Qu'on seringue dans la veine d'un chien de l'esprit de vin, ou quelque liqueur acide, son

ſang ſe coagule bientôt après, & il meurt en convulſion. Si on lui faiſoit avaler ces mêmes liqueurs, il n'en ſeroit point empoiſonné. Il eſt vrai que, lorſque les ſerpens ſont irrités, la colére fait couler vers leurs mâchoires une grande quantité d'eſprits qui peuvent rendre leur venin plus volatil & plus pénétrant.

Quand on a été mordu d'une Vipére ou d'un autre ſerpent venimeux, on y ſent d'abord une douleur vive & piquante ; la partie s'enfle ; l'enflure gagne inſenſiblement tout le corps ; on devient pâle, jaune, verd, bleuâtre, on eſt inquiet, triſte, engourdi, tremblant; il s'éleve autour de la Plaie des veſſies ſemblables à celles que cauſe la brulure ; il ſurvient une inflammation aux gencives, une ſéchereſſe de bouche, une ſoif inſatiable, des nauſées, un vomiſſement bilieux, des tranchées dans le ventre, une difficulté d'uriner, une grande oppreſſion, des vertiges, des friſſons ; enfin le ſang, la lymphe & les eſprits ſe coagulent toujours de plus en plus. A ces funeſtes accidens ſuccédent un hoquet, des mouvemens convulſifs, des défaillances,

une ſueur froide, tout le corps ſe glace, la circulation s'arrête & la mort termine la tragédie. Tous ces accidens peuvent varier, ſuivant le tempérament & l'état préſent du Malade ; mais ils arrivent ordinairement dans l'eſpace de douze heures, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard.

On voit par-là qu'il eſt néceſſaire de ſecourir promptement la perſonne qui a été malheureuſement mordue d'une Vipére, d'un Aſpic, ou d'un autre ſerpent venimeux. Les remédes contre cette morſure ſont exterieurs & intérieurs. Lorſqu'on a été mordu à un doigt ou à une autre partie qui puiſſe ſe lier ; il faut d'abord faire une ligature bien ſerrée au-deſſus, pour empêcher le venin de ſe communiquer par les veines dans la maſſe du ſang. Enſuite on y fera des ſcarifications & on y appliquera le cautére actuel. Si la partie mordue ne peut pas être liée, on y mettra une ventouſe, on ſcarifiera la Plaie & on la touchera avec le bouton de feu. Suppoſé qu'on puiſſe avoir la tête du ſerpent, ou de quelqu'autre vipére, on l'écraſera, on l'appliquera ſur la partie, ou à ſon défaut,

un cataplâme fait avec l'ail, le sel armoniac & la thériaque, ou quelqu'autre semblable topique. On pourra par ce moyen attirer le venin en dehors, l'évacuer avec le sang qui coulera de la Plaie, l'empêcher de pénétrer plus avant, & détruire celui qui peut y être resté. Mais ces remédes doivent être faits sur le champ. Si l'on a donné le tems au venin de gagner la masse des humeurs, ils seront inutiles ; ils ne feront point revenir ce venin vers la morsure ; & même, quelque précaution qu'on prenne, il en passe toujours une partie dans le sang : c'est ce qui rend les remédes internes encore plus nécessaires, & plus efficaces que les externes. Les indications qu'on doit avoir dans l'administration des remédes internes, sont de donner du ressort aux solides, de détruire les pointes acides du venin, d'atténuer le sang & les autres humeurs qui se coagulent, d'en faciliter la circulation, de chasser par les sueurs & par les urines tout ce qui tend à les fixer.

Pour remplir ces indications, on employera les cordiaux chauds, atté-

nuans, apéritifs, sudorifiques, tels que sont la vieille thériaque, dont l'opium a été bien raréfié par la fermentation, l'orviétan, le mithridat, & autres semblables. Les esprits & les sels volatils des Animaux sont trés-efficaces ; ils sont alkalins, très pénétrans, très-raréfiants, très-sudorifiques, très-apéritifs. On doit préférer l'esprit & le sel volatil de vipére. La subtilité qu'on leur remarque fait décider en leur faveur. A leur défaut, on employera ceux d'urine, de corne de cerf, de crane humain, l'esprit volatil aromatique huileux, & autres de cette nature. La dose des esprits volatils en ce cas, est depuis demi gros jusqu'à deux gros, & même davantage, suivant que les accidens sont pressans. Celle des sels, est depuis douze grains jusqu'à demi gros, & deux scrupules dans une liqueur appropriée. On les réitére selon le besoin. Quand le Malade en ressent quelque soulagement, il guérit bientôt. On peut ensuite lui faire prendre le foie & le cœur de vipére, pulvérisés depuis un scrupule jusqu'à deux.

Voici quelques formules.

℞ *Eau distillée de chardon bénit, de scabieuse, d'ulmania & de mélisse, de chacune une once & demie; Eau thériacale, une once; Eau de canelle spiritueuse, demi-once; Esprit volatil de Vipéres, deux gros; Syrop d'œillets, ou de stœchas, une once. Mêlez, & faites prendre cette potion en deux prises, à une heure l'une de l'autre; ayant soin de bien couvrir le Malade pour faciliter la sueur.* Ou,

℞ *Vieille thériaque, deux dragmes; Diaphorétique minéral, une dragme; Sel volatil de Vipéres, demi dragme; Esprit volatil aromatique huileux, un scrupule. Mêlez & réduisez le tout en opiate pour quatre prises que vous ferez avaler au Malade avec les précautions ci-dessus, mettant deux heures d'intervalle entre chaque prise, & les réitérant suivant le besoin.*

Le Scorpion est un Insecte terrestre, noirâtre ou de couleur de suye, qui ressemble à une petite Ecrevisse. Son corps est ovale, sa tête est jointe immédiatement à sa poitrine, à laquelle sont attachées huit jambes, quatre de chaque côté, & deux bras plus gros

que les jambes, qui ſortent de ſa tête; ils ſont fourchus à leur extrémité, étant diviſés en deux pinces ou ſerres, comme les pattes des Ecreviſſes. Son ventre eſt diſtingué en ſept anneaux, du dernier deſquels ſort une longue queue diviſée en ſept petits boutons ſemblables à des grains de chapelet, articulés bout à bout. Le dernier bouton eſt un peu plus gros & plus long que les autres. Il eſt armé à ſon extrémité d'un aiguillon fort pointu, long, crochu, creux, avec lequel il pique ceux qu'il peut attraper. Au bout de la queue, & à la racine de cet aiguillon, eſt une petite veſſie qui contient une liqueur blanche & venimeuſe, que l'animal injecte par ſon aiguillon dans la piquure qu'il fait. Cet Inſecte eſt commun dans les pays chauds, en Eſpagne, en Italie, en Provence, en Languedoc. Il habite les trous des murailles & de la terre, les caves, les celliers. Il y en a de pluſieurs eſpéces. Les Anciens en ont connu de blancs, de jaunes, de verds, de cendrés. Ils ont quelquefois deux aiguillons à la queue. Il s'en trouve qui ont des ailes comme celles des Sauterelles.

Le venin du Scorpion eſt à peu près ſemblable à celui de la Vipére & des autres Serpens venimeux ; c'eſt un acide volatil qui étant élancé par la piquure dans les vaiſſeaux, fixe les eſprits, coagule peu à peu le ſang, interrompt la circulation, & cauſeroit infailliblement la mort, ſi l'on n'y apportoit ptomptement du remède. Quand on peut attraper le Scorpion, ou qu'on en trouve quelqu'autre, il faut l'écraſer & l'appliquer ſur la piquure auſſitôt qu'elle a été faite. Il attire le venin en dehors. Si l'on n'en peut point avoir, on ſcarifiera la partie, après y avoir appliqué une ventouſe, lorſque le lieu le permet. On peut auſſi employer le cautére actuel. Enſuite on y mettra le cataplâme dont nous avons parlé dans la morſure de la Vipére. Il faut obſerver que les remédes externes doivent être mis en uſage ſur le champ, ſans quoi ils ſont inutiles. Quand le venin a pénétré dans les vaiſſeaux, & qu'il a gagné la maſſe du ſang par la voie de la circulation, il ne peut point revenir à la Plaie. On aura donc recours aux remédes internes, qui ſont très-néceſſaires pendant l'uſage des externes. On

ſera prendre au plutôt le ſel volatil de Scorpions, celui de Vipéres, ou la Thériaque, l'Orviétan, le Mithridat, & les autres Alexipharmaques que nous avons propoſés dans la morſure des Serpens, afin de ranimer la vertu ſyſtaltique des ſolides, d'atténuer & de diviſer les humeurs qui ſont diſpoſées à ſe figer, de briſer & détruire les acides du venin, & de faciliter la circulation. On en vient facilement à bout, ſi l'on s'y prend de bonne heure.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que les Abeilles & les Guepes irritées, cauſent des douleurs vives & cuiſantes par leurs piquures, ſur-tout lorſque leur aiguillon reſte dans la Plaie. La partie devient rouge, il s'y éléve une tumeur, il ſe forme une puſtule dans le milieu. Ces Mouches injectent auſſi une liqueur âcre dans la peau, qui en irrite les fibres, & communique ſon acrimonie aux humeurs.

Les piquures de ces ſortes de Mouches ne ſont point mortelles, elles font de la douleur pendant deux ou trois jours, & ſe guériſſent ordinairement d'elles-mêmes ſans y rien faire. Mais ſi l'on a été piqué d'un grand nombre

d'Abeilles, la douleur & l'enflure sont si considérables, que la fiévre s'y joint, & qu'il peut survenir des accidens fâcheux.

Pour guérir ces piquures, il faut tâcher de tirer l'aiguillon lorsqu'il y est resté; l'on appliquera sur la tumeur des topiques émolliens & adoucissans, comme un câtaplâme fait avec la pulpe ou le mucilage de racine de guimauve, le miel & l'huile. On estime aussi le cataplâme fait avec la fiente de veau macérée dans du vinaigre. On prétend que les Abeilles mêmes écrasées & appliquées sur la partie, guérissent leurs piquures. Des compresses trempées dans un mélange de vinaigre, de sel & de bol d'Arménie, dissipent, à ce qu'on dit, l'enflure, ainsi que l'oignon crud, bien pilé. La mousse verte qu'on prend dans les citernes, & qu'on détrempe avec de l'oxycrac est aussi fort bonne. On fait encore cas du lait de figues vertes mêlé avec du miel. Si la douleur est considérable, il faut saigner le Malade, lui prescrire un régime humectant & rafraîchissant, & lui interdire le vin. Si la fiévre s'y joint, on réitérera la saignée plusieurs fois.

Il ſe trouve en Italie, en Eſpagne & dans les pays chauds de groſſes Araignées qu'on appelle *Phalanges*, à cauſe qu'elles ont des pattes diviſees en trois nœuds ou jointures, comme les phalanges des doigts. Ces Araignées ſont fort venimeuſes; leur piquure eſt mortelle ſi l'on n'y remédie. Elles élancent en piquant, ou plutôt en mordant, un venin acide, qui s'étant inſinué dans les veines, fige le ſang, produit un aſſoupiſſement léthargique, & intercepte la circulation.

Les remédes à ce venin, ſont la vieille thériaque, l'orviétan, le mithridat, les eſprits & les ſels volatils de Vipére, de corne de cerf, d'urine, de crane humain, & autres ſemblables. L'expérience a fait connoître auſſi que la ſymphonie & la danſe y conviennent comme à la morſure de la Tarentule.

La Tarentole ou Tarentule, eſt une eſpéce de groſſe Araignée fort venimeuſe, de couleur ordinairement cendrée, marquée de taches blanches, noires, vertes ou rouges. Son corps eſt velu, gros comme un gland de chêne. Elle a huit yeux & huit pattes. Ses yeux ſont d'un blanc tirant un peu ſur

le jaune doré. Ils ſont brillans & étincelans comme ceux des Chats, quand on les voit dans l'obſcurité. Sa bouche eſt armée de deux petites dents noires fort pointues, avec leſquelles elle mord & arrête ſa proie.

Les Tarentules naiſſent dans toute l'Italie, dans la Calabre, dans la Pouille, en Sicile, & principalement à Tarente, Ville de la Pouille, d'où elles ont pris leur nom. On ne les craint point à Rome. Il n'y a pas d'exemple qu'elles ayent incommodé perſonne : mais dans le Royaume de Naples elles y ſont fort venimeuſes & fort mauvaiſes ; peut-être parce qu'il y fait plus chaud qu'ailleurs ; auſſi eſt ce pendant les grandes chaleurs d'Eté qu'elles ont plus de venin. On prétend qu'elles ſont plus dangereuſes quand elles ſont en chaleur & qu'elles s'accouplent.

Le venin de la Tarentule eſt une bave ou ſalive qu'elle élance dans la Plaie en mordant. A juger de la qualité de ce venin par ſes effets, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt un acide volatil qui épaiſſit les humeurs & fixe les eſprits. Quand on eſt piqué d'une Tarentule, on ſent une douleur vive, ſem-

blable à celle que cauſe la Mouche à miel. La piquure eſt entourée d'un petit cercle livide, noir ou jaunâtre ; il y ſurvient une tumeur plombée, qui, quelques heures après, eſt accompagnée d'une eſpéce d'engourdiſſement. Enſuite on tombe dans une profonde triſteſſe, dans un engourdiſſement & un tremblement général. On fuit la compagnie, on cherche la ſolitude ; on a une douleur de tête, on ſe ſent le cœur ſerré ; la reſpiration eſt difficile, on a de la peine à parler ; le pouls devient foible & preſque inſenſible, la vue s'égare, on perd la connoiſſance & le mouvement, & l'on meurt, ſi l'on n'eſt pas ſecouru.

Les effets de ce venin varient cependant ſuivant la nature de la Tarentule & la diſpoſition de la perſonne qui en eſt mordue. Ils ne ſe manifeſtent quelquefois qu'un an après la morſure, & commencent par des ſauts violens que font les Malades ; enſuite l'appétit ſe perd ; il ſurvient une jauniſſe univerſelle, des douleurs dans les jointures, des fiévres aigues & léthargiques ; on fait des grimaces, des contorſions ; on a des mouvemens convulſifs. Les uns

ſuent, les autres tremblent; les uns rient, les autres pleurent; il y en a qui crient, chantent, danſent; d'autres courent tant qu'ils peuvent; les uns dorment, les autres veillent; les uns prennent plaiſir à voir certaines couleurs, ſur-tout le rouge, le verd & le jaune; ils ſont en extaſe lorſqu'on leur en préſente; mais ils ſe déplaiſent à voir celles qui tirent ſur le noir; les autres enfin font des geſtes & des actions ſi ridicules, qu'on les prendroit pour des fous; ces ſymptômes prennent cependant par accès; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que lorſqu'on parvient à les guérir, ſouvent la maladie recommence tous les ans à peu près dans le tems qu'on a été mordu. On en a vu qui ont eu ces retours périodiques pendant vingt & trente années.

Les remédes que la Médecine a pu imaginer contre le venin de la Tarentule, ſont les cordiaux & les ſudorifiques, comme la vieille thériaque, l'orviétan, le mithridat, les ſels volatils de Vipére, de crane humain, d'urine, de corne de cerf, de ſuccin, & autres ſemblables, propres à donner de l'élaſticité aux fibres, de la fluidité

aux humeurs, à détruire le venin par ſon contraire, & à le pouſſer par les ſueurs & par les urines. Il eſt à propos de joindre à ces remédes l'uſage du mercure de vie à la doſe de deux, trois ou quatre grains, ſuivant les forces du Malade, & par intervalles de l'extrait d'élébore noir, depuis un ſcrupule juſqu'à demi-dragme, pour procurer de copieuſes évacuations par haut & par bas.

Si la morſure eſt récente, on peut employer les ventouſes, les ſcarifications & les cataplâmes attirans, comme nous avons dit dans la Cure des autres Plaies envenimées; mais ces remédes deviennent inutiles, lorſqu'ils ne ſont pas faits ſur le champ : le venin qui a déja gagné les humeurs & les eſprits ne retourne point à la morſure, nulle poſſibilité de l'évacuer par-là.

Un ſecours à cette maladie, ſecours que le raiſonnement n'auroit jamais pu trouver, que le haſard a fait découvrir il y a long-tems, & qui eſt cependant plus efficace que tous les autres, c'eſt la muſique.

Lorſque le Malade eſt ſans mouvement & ſans connoiſſance, un joueur d'inſtrumens

d'instrumens essaie différens airs. Aussitôt qu'il s'en rencontre un dont les tons & la modulation conviennent au Malade, il commence à faire quelques légers mouvemens, il remue d'abord les doigts en cadence, ensuite les bras & les jambes, & peu-à-peu tout le corps; enfin il se leve sur ses piés & se met à danser, en augmentant toujours d'activité & de force. Il y en a qui dansent six heures sans se reposer. Après cela on les met au lit. Quand on les croit assez remis de leur premiere danse, on les en retire par le même air, pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le Malade se trouve fatigué & hors d'état de danser davantage, ce qui annonce la guérison. Tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si l'on vouloit, sans aucune discontinuation; enfin il mourroit d'épuisement. Lorsqu'il commence à se sentir las, il reprend peu-à-peu la connoissance & le bon sens, & revient comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé, pas même de la danse.

Quelquefois le Malade sorti de son

premier accès eſt entierement guéri ; s'il ne l'eſt pas, il lui reſte une noire mélancolie, & une aliénation d'eſprit. Il cherche l'eau, & s'iroit jetter dans une riviere, ſi l'on n'y prenoit garde. Quand l'accès revient au bout d'un an, on recommence la ſymphonie & la danſe. On a obſervé que chaque Malade a ſon air particulier, & ſon inſtrument favori. Mais en général tous les airs gais, d'un mouvement très-vif, leur conviennent & les animent. Les divertiſſemens & les exercices violens qu'ils leur procurent, font tranſpirer par les pores de la peau le venin, & rétabliſſent les fonctions. Il eſt bon néanmoins d'y joindre les autres remédes.

On peu encore conjecturer que le venin de la Tarentule cauſe aux nerfs une tenſion plus grande que celle qui leur eſt naturelle, & qui eſt proportionnée à leurs fonctions, en fixant les eſprits & les rendant plus élaſtiques, comme dans la catalepſie. De-là vient la privation de mouvement & de connoiſſance : mais en même-tems cette tenſion ſe trouvant égale à celle de quelques cordes d'inſtrument, les nerfs,

à l'uniſſon d'un certain ton, ſont obligés de frémir dès qu'ils ſont ébranlés par les ondulations ou vibrations propres à ce ton particulier. De-là cette Cure Muſicale ſi étonnante. Le mouvement rendu aux nerfs par un certain mode, y rappelle le cours des eſprits qui les avoient preſqu'entierement abandonnés, & ſubtiliſe ceux qui y étoient fixés. On pourroit ajouter, avec quelque vraiſemblance, que l'averſion des Malades pour certaines couleurs, vient de ce que la tenſion de leurs nerfs, même hors des tems de l'accès, eſt toujours differente de l'état naturel; que l'ébranlement & les vibrations que ces couleurs cauſent aux fibres de leur cerveau, ſont trop contraires à leur diſpoſition, & y font une eſpéce de diſſonnance qui les inquiéte & les chagrine. Voyez Baglivi, Profeſſeur en Anatomie à Rome, Diſſertation ſur la Tarentule en 1696. *Aldrovandus*, *de Inſectis*. Les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1702. page 16. Le Dictionnaire des Drogues de M. Lemery.

Les *Plaies empoiſonnées* étant d'un

autre caractere que les envenimées par la nature de leurs cauſes, demandent auſſi des attentions particulieres & différentes dans leur cure. Celles-ci dépendent d'un venin acide qui éteint le reſſort des ſolides, coagule les humeurs, & fixe les eſprits; celles-là au contraire doivent ordinairement leurs ſymptômes à des ſels âcres qui diſſolvent les fluides & les ſolides; tels ſont les ſels des poiſons corroſifs, de l'aconit, de l'ail, du tabac & autres ſemblables, dont les bales & les autres inſtrumens ſont chargés. Si quelques-uns de ces mixtes, pris intérieurement, ne ſont pas capables d'empoiſonner, ils ne laiſſent pas de devenir poiſons, quand ils ſont introduits par la Plaie dans les veines, parce qu'ils agiſſent immédiatement ſur les vaiſſeaux & ſur les humeurs.

Un Chirurgien doit bien s'attacher à connoître les Plaies empoiſonnées, crainte qu'il n'expoſe ſa réputation, quand il ne parvient pas à les guérir. Quelque légeres qu'elles ſoient, il ſe peut faire que la nature du poiſon les rende mortelles; au lieu que ſans cette cauſe conjointe, il ſeroit très-ſouvent

facile de les conduire en peu de tems à une parfaite guérison.

Les signes diagnostics des Plaies empoisonnées sont une douleur très-considérable, une chaleur brulante, une enflure très-enflammée, une couleur qui n'est point naturelle, qui devient livide ou noire, une grande sécheresse dans les lévres de la blessure une ardeur répandue par tout le corps, une soif qui ne peut s'éteindre, des irritations & des picottemens dans le genre nerveux, des frissons irréguliers, des tremblemens & des mouvemens convulsifs, une difficulté de respirer, un pouls inégal, des palpitations, des inquiétudes. En un mot quand le Blessé, pour une légere Plaie, qui d'elle-même ne doit point être dangereuse, se trouve attaqué de symptômes périlleux & bien différens de ceux qu'elle a coutume de causer, comme de maux de tête, de douleurs de reins, d'ardeur & de suppression d'urine, de nausées, de vomissemens, de fiévre, de délire, de phrénésie, de syncope, de hoquets, &c. on peut dire qu'il y a quelque chose d'extraordinaire à la Plaie.

Le prognostic de ces sortes de Plaies

ne peut être que très-fâcheux, puisque les plus simples sont capables de causer la mort.

Pour guérir les Plaies empoisonnées, si l'instrument qui les a faites-y est resté, il faut le tirer le plutôt qu'il est possible. Il ne cesseroit pas de communiquer à la masse du sang des particules âcres qui augmenteroient toujours les symptômes. On ne balancera point, pour le tirer, de faire des incisions, s'il en est nécessaire, pourvu qu'on évite les gros vaisseaux, les nerfs & les tendons. Le sang qui en coulera, pourra entraîner avec lui une partie du poison. Ensuite, que l'instrument y soit resté, ou qu'il n'y soit pas, on y appliquera des ventouses de la maniere, & pour les mêmes raisons que nous avons dites dans la cure des Plaies envenimées, & l'on y fera des scarifications. Après que le sang en sera sorti, on lavera la Plaie avec du vin tiéde dans lequel on aura dissout de la thériaque, & l'on y mettra des plumaceaux chargés d'un des digestifs rapportés dans la Cure des Plaies contuses, mais on les animera d'eau-de-vie camphrée pour résister à la gangréne.

Si l'inflammation & la douleur étoient ſi conſidérables, qu'elles cauſaſſent la fiévre, le délire, les convulſions & autres accidens de cette nature, on appliqueroit ſur la partie un des cataplaſmes émolliens & rafraîchiſſans preſcrits dans le même Chapitre des Plaies contuſes, prenant toujours garde que la gangréne & le ſphacéle ne ſurviennent, à quoi les Plaies empoiſonnées ont beaucoup de diſpoſition. Si cela arrivoit, on y remédieroit de la maniere que nous l'avons dit dans les Plaies contuſes, & dans les Plaies d'Armes à feu.

Après avoir ſurmonté les accidens, on panſera la Plaie à la maniere ordinaire.

Mais les ſeuls remédes externes ne ſont pas ſuffiſants pour vaincre les fâcheux ſymptômes que produiſent les Plaies empoiſonnées. Il faut avoir recours aux internes ; & pour les adminiſtrer avec prudence, on diſtinguera la qualité du poiſon par ſes effets. S'il eſt ſubtil, il cauſe bientôt des maux de cœur, des nauſées, des vomiſſemens, des inquiétudes, des oppreſſions, des tremblemens, des défaillances & des

ſyncopes : parce qu'il a bientôt pénétré juſqu'aux parties nobles. En ce cas, point de ſaignées, ni de purgations. On aura recours aux cordiaux & ſudorifiques, tels que ſont la thériaque, le mithridat, l'eſprit volatil aromatique huileux, les potions cordiales, qu'on peut compoſer de la maniere ſuivante.

℞ *Eau diſtillée de chardon bénit, quatre onces; de Méliſſe ſimples, une once; Eau de canelle orgée & Eau thériacale, de chacune demi once; Confection de hyacinthe, une dragme; Kermes minéral, quatre grains; Syrop d'œillets, demi-once. Mêlez, donnez par cuillerées.* Ou,

℞ *Eau diſtillée de ſcabieuſe & d'ulmaria, de chacune deux onces; Eau de méliſſe compoſée, dimi-once; Poudre de Vipéres, demi-dragme; Bezoard oriental, un ſcrupule; Syrop de Stoechas, demi-once. Mêlez & donnez par cuillerées.*

Lorſque le poiſon eſt groſſier, les ſymptômes fâcheux qu'il produit ne ſurviennent que quelques jours après: mais le Bleſſé ſent d'abord une grande chaleur à la partie, une ardeur cuiſan-

te, une inflammation conſidérable. Alors il faut commencer par de copieuſes & fréquentes ſaignées, juſqu'à ce que les premiers accidens ſoient calmés. On joindra à ce ſecours des lavemens émolliens & laxatifs, des bouillons légers faits avec le veau & la volaille, de l'eau de poulet, des ptiſannes délayantes, rafraîchiſſantes & diurétiques, & une diéte exacte. Si malgré ces remédes, il ſurvient des lipothymies & des ſueurs froides, des inquiétudes, des oppreſſions, & le hoquet, (ce qui marque un très-grand danger) on aura recours aux cordiaux ci-deſſus, en ſubſtituant aux ſyrops d'œillets, ou de Stoechas, ceux de limons, ou d'alleluya, y ajoutant même quelques goutes d'eſprit de nitre ou de ſel dulcifiés; du ſel volatil de ſuccin.



CHAPITRE VII.

Des Plaies des Artéres & des Veines.

LES Artéres & les Veines peuvent être piquées, coupées, déchirées par des inſtrumens externes, ou rompues par des efforts. Les inſtrumens externes ſont piquans, tranchans, ou contondans. A ces derniers, on doit rapporter les Armes à feu, & les os fracturés, dont les eſquilles, ou les bouts rompus bleſſent ſouvent les vaiſſeaux ſanguins.

Les Plaies des Artéres & des Veines exigent un prompt ſecours, non pas par rapport à leur ſolution de continuité ; elle peut ſe réunir facilement; mais à cauſe de l'hémorragie, qui, lorſqu'elle eſt immodérée, produit bientôt des défaillances, des convulſions, des ſyncopes, & une aſphixie mortelle.

Comme l'hémorragie des Artéres

eſt plus conſidérable & plus dangereuſe que celle des Veines ; que par conſéquent elle demande plus d'attention & de diligence de la part du Chirurgien, il eſt néceſſaire de diſtinguer de quel genre de vaiſſeaux le ſang coule. Celui qui vient des Artéres eſt ſubtil, écumeux, d'un rouge éclatant, & rejaillit avec impétuoſité par ſauts & par bonds, que le mouvement de diaſtole & de ſyſtole de ces vaiſſeaux lui imprime. Celui des Veines eſt plus épais, plus noir, plus obſcur, ſort également, avec moins d'impétuoſité & ſans ſauts, parce que les Veines n'ont ni diaſtole ni ſyſtole ſenſibles. On connoît que c'eſt un gros vaiſſeau, non-ſeulement par l'abondance du ſang qu'il fournit, mais auſſi par la ſituation de la Plaie qui ſe trouve dans un endroit où paſſent de groſſes Artéres ou Veines.

Quelquefois l'hémorragie eſt interne, ce qui peut arriver de pluſieurs manieres ; 1°. quand la Plaie eſt ſi petite & ſi étroite en-dehors, qu'elle refuſe une iſſue libre au ſang épanché ; 2°. quand les vaiſſeaux ſont ouverts ſans Plaie extérieure, comme dans certai-

nes fractures où les os brisés déchirent les Artéres & les Veines; 3°. quand la Plaie pénétre dans quelque capacité, & que le sang trouve plus de facilité à s'y épancher qu'à sortir en-dehors.

Pour arrêter l'hémorragie, il faut d'abord examiner si elle est modérée, ou abondante, si elle vient des Veines ou des Artéres. Lorsqu'elle est modérée, & qu'elle n'est causée que par l'ouverture de quelque Veine peu considérable, on ne court aucun risque de laisser couler le sang jusqu'à ce que le Blessé commence à tomber en défaillance. Alors il s'arrête de lui-même, ou l'on est mieux le maître de l'arrêter. Si l'hémorragie est abondante, qu'elle vienne de quelque grosse Veine ou d'une Artére, il faut l'arrêter promptement, sans quoi le malade périroit bientôt. Nous avons trois moyens pour y réussir, la compression, les astringens, & la ligature.

La compression peut se faire de plusieurs manieres, soit en approchant les lévres de la Plaie exactement l'une contre l'autre, & les maintenant avec la main, ou avec un bandage unissant, jusqu'à ce que les chairs, ou le sang

grumelé ferment l'orifice du vaiſſeau; ſoit en tenant le doigt ſur l'embouchure du vaiſſeau, même juſqu'à ce qu'il ſe faſſe un grumeau de ſang qui la bouche. Alors il faut retirer doucement le doigt, crainte de déranger le grumeau, qu'on doit laiſſer tomber de lui-même. Cette méthode a quelquefois réuſſi; mais la plus ſûre pour faire bien cette compreſſion, eſt de mettre des bourdonnets de charpie séche ſur l'ouverture du vaiſſeau, de remplir toute la Plaie de ſemblable charpie, ou de morceaux de linge, d'élever les bourdonnets au travers du pouce au-deſſus des lévres de la Plaie, & de les aſſujétir avec un bandage ſeré. Par ce moyen, lorſqu'on trouve un point d'appui ſur les os, le vaiſſeau eſt ſi bien comprimé, que le ſang n'en peut pas ſortir. On eſt obligé de bien tamponner ces ſortes de Plaies, à la différence de celles qui, n'étant pas accompagnées d'hémorragie, doivent ſe panſer mollement.

Si, malgré cette compreſſion, le ſang ne laiſſe pas de couler abondamment, ſoit faute de point d'appui, ſoit que le reſſort du vaiſſeau, quand c'eſt une Artére, ſurmonte la réſiſtance des bour-

donnets, on a recours aux aſtringens. Quelques-uns rempliſſent la Plaie d'un champignon, appellé *Veſſe de Loup, Lycoperdon vulgare, inſt. rei Herb.* on l'appuie principalement ſur l'embouchure du vaiſſeau. D'autres ſe ſervent de l'aſtringent ſuivant que Gallien eſtime fort. *Lib. V. Meth. Med. c.* 4.

℞ *Encens, une once; Aloës ſuccotrin, demi-once; mettez-les en poudre, & les incorporez avec ſuffiſante quantité de blanc d'œuf, en conſiſtence de miel épais. Chargez-en du poil de Liévre fin. Appliquez-les ſur le vaiſſeau. Rempliſſez-en même exactement toute la Plaie. Quelques-uns y ajoutent du ſang de dragon, ou de la ſarcocolle.* Ou,

℞ *Bol d'Arménie, deux onces; Fleur de farine, demi-once; Maſtic, Encens, Colcothar, de chacune deux dragmes. Mêlez, & les incorporez dans du blanc d'œuf pour le même uſage,* Ou,

℞ *Noix de galle en poudre ſubtile, deux onces; Bol d'Arménie, deux dragmes; Terre lemniene, trois dragmes; Vitriol de Chypre, demi-dragme; Alun crud;*

une dragme. Mêlez, faites-en une poudre que vous employerez séche, ou incorporée dans du blanc d'œuf.

On se sert aussi fréquemment du bouton de vitriol, qui est un morceau de vitriol verd ou bleu, qu'on enveloppe de charpie, & qu'on met sur l'ouverture du vaisseau, l'y assujétissant bien avec de la charpie séche, & des morceaux de linge usé, dont on remplit la Plaie.

Quelques Praticiens se servent d'eau Styptique, ou d'eau de Rabel, dans laquelle ils trempent un gros bourdonnet. Après l'avoir bien exprimé, ils l'appliquent sur le vaissau, & l'assujétissent comme le bouton de vitriol. En appliquant ce reméde, il faut mettre le doigt sur l'ouverture du vaisseau, ôter exactement tout le sang caillé, & y placer le styptique dans le même instant qu'on retire le doigt; car pour peu qu'il sorte de sang, le styptique, ne touchant point immédiatement le vaisseau, ne fera point son effet. Il est même à craindre que cette eau étendue par l'humidité de la Plaie, n'offense les nerfs & les tendons, ne cause par

ſon irritation des douleurs conſidérables, & ne coagule le ſang des vaiſſeaux. Ce ſang venant à ſe diſſoudre par la ſuppuration, peut encore occaſionner une ſeconde hémorragie.

Enfin, quand tous ces ſecours ſont inutiles, on en vient à la ligature. C'eſt même le plus sûr moyen. On paſſe avec un aiguille bien courbe un fil d'Epinay double autour du vaiſſeau, en embraſſant quelques lignes de chair avec lui, & on le lie par un nœud double. On met ſur le nœud une petite compreſſe quarrée, & l'on remplit toute la Plaie de bourdonnets, de charpie ſéche; & de morceaux de linge.

Lorſque l'hémorragie eſt interne, qu'il n'y a point de Plaie extérieure, ou que ſon ouverture eſt trop petite, il faut faire une inciſion, dilater la Plaie pour découvrir le vaiſſeau ouvert, le chercher même par la diſſection quand il eſt retiré & caché, enſuite le comprimer, ou le lier comme nous avons dit.

CHAPITRE VIII.

Des Plaies des Tendons & des Nerfs.

LES Tendons & les Nerfs peuvent être coupés, meurtris, déchirés, ou piqués comme les autres parties, par des instrumens tranchans, contondans, ou piquans. Les blessures qui en résultent, se réduisent aux incisions, aux contusions, & aux piquures. Les incisions se font selon la largeur, ou la longueur du Tendon ; les premieres qui sont *Transversales* les coupent totalement, ou en partie, avec, ou sans perte de substance.

Diagnostic. Lorsque les Tendons ne sont coupés qu'en partie, on le connoît premierement par la vive douleur que leur blessure cause. Comme ils sont tissus de fibres nerveuses très-tendues, très-susceptibles de mouvement & d'irritation, par conséquent très-sensibles, leurs Plaies sont beau-

coup plus douloureuſes que celles des autres parties. Secondement on s'en apperçoit par les fâcheux ſymptômes qui en réſultent, & dont nous allons parler dans le prognoſtic. 3°. Par la ſituation de la Plaie. En effet, ſi elle ſe trouve dans un endroit par où paſſent des tendons & des troncs de nerfs, ou dans une partie peu charnue, comme le pié, le poignet, la main, qui en ſont naturellement garnis ; ou vers les articles auſquels s'attachent ordinairement les extrémites des muſcles, nous avons lieu de conjecturer que les tendons & les nerfs ſont bleſſés. Enfin nous pouvons le découvrir par la difficulté ou la perte du mouvement & du ſentiment de la partie à laquelle s'inſerent les tendons ou les nerfs offenſés.

Prognoſtic. La ſenſibilité des tendons & des nerfs, & la communication que ceux-ci ont immédiatement avec le cerveau, rendent leurs bleſſures très-fâcheuſes. Souvent elles ſont ſuivies d'inſomnie, d'inflammation, de fievre, de délire, de convulſion. La raiſon en eſt que tout le genre nerveux participe aux vives douleurs

quelles causent ; que les solides irrités troublent & déréglent le mouvement des liquides. Hyppocrate, sect. 5. aph. 2. dit que la convulsion qui survient aux Plaies est mortelle, ce qui doit s'entendre principalement des Plaies des nerfs & des tendons.

Lorsque les tendons & les nerfs ne sont coupés qu'en partie, les douleurs sont très-aigues ; ce symptôme est facile à concevoir. Les fibres qui restent dans leur entier, obligées de soutenir tout l'effort qu'elles partageoient avec celles qui ont été coupées, souffrent plus de tension & divulsion, c'est en quoi la douleur consiste. Au contraire, quand les tendons & les nerfs sont entierement coupés, il n'y a plus de tension ni d'effort, ni par conséquent plus de douleur : mais les fonctions des parties ausquelles ils s'inserent ou se distribuent, périssent. Par exemple, si les tendons extenseurs des doigts sont coupés, on ne peut plus les étendre ; ils restent toujours fléchis. Si leurs tendons fléchisseurs éprouvent le même sort, ils restent étendus, on ne peut plus les fléchir. Lorsqu'un cordon de nerfs qui se distribue à une

partie, eſt totalement coupé, elle eſt engourdie, ou elle perd le ſentiment, parce que les eſprits n'y peuvent plus influer comme à l'ordinaire, & que les branches qui partent de ce cordon ne ſçauroient plus s'étendre.

Les inciſions longitudinales des tendons & des nerfs n'attirent pas d'accidens ſi fâcheux, à cauſe qu'il y a moins de fibres offenſées : mais leur piquure eſt plus douloureuſe, & ſuivie de ſymptômes plus dangereux. La Plaie qu'elle fait eſt ſi étroite, que la lymphe qui s'extravaſe, n'a point d'iſſue ; elle reſte dans ſon fond ; elle s'y échauffe, ſe raréfie, ſe corrompt, devient âcre, & cauſe des divulſions, des irritations conſidérables qui ſe font ſentir tout le long du tendon bleſſé, juſqu'à ſes attaches. Il communique même ſon inflammation aux muſcles voiſins, ce qui fait qu'on voit ſouvent arriver des abſcès dans des endroits éloignés de la piquure.

Les nerfs étant encore plus ſenſibles que les tendons, leurs bleſſures ſont auſſi plus à craindre. La contuſion des uns & des autres eſt plus douloureuſe que leur inciſion. Dans le premier cas

le ſang & la lymphe s'extravaſent plus facilement entre leurs fibres ; ils y cauſent plus de gonflement & de tenſion, & les expoſent à une plus grande douleur.

Cure. Lorſque les tendons & les nerfs ne ſont coupés qu'en partie, ou qu'ils ſont contus ou piqués, on ne doit point les panſer comme les Plaies des chairs avec les digeſtifs & les ſuppuratifs ordinaires. Ces parties ſont naturellement ſi ſenſibles, que ces ſortes de topiques, qui contiennent toujours des ſels âcres, ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, l'inflammation & les autres ſymptômes. La teinture de myrrhe & d'aloës, l'eſprit de vin & tous les baumes vulnéraires ſpiritueux que quelques-uns conſeillent pour éviter la ſuppuration & la pourriture, ſont ſujets aux mêmes inconvéniens. Ils ne ſont capables que d'irriter encore davantage la Plaie, & de la deſſécher, ce qu'il faut éviter avec ſoin, puiſque les irritations des fibres nerveuſes & tendineuſes ſont ſuivies d'accidens fâcheux, & que d'ailleurs les tendons & les nerfs ne peuvent point ſe recouvrir de chairs

ni ſe cicatriſer, qu'il ne leur arrive une douce ſuppuration qui en faſſe exfolier la membrane. Quand cette exfoliation ſe fait, il en ſort une matiere purulente, blanche & filamenteuſe. Il eſt vrai qu'il faut les mettre à couvert des impreſſions d'une lymphe qui en exude, & qui devenant âcre par ſon ſéjour, leur ſeroit encore plus nuiſible qu'aux os ; mais on ne préviendroit pas cet accident en y appliquant des plumaceaux imbus de liqueurs ſpiritueuſes. La chaleur faiſant bientôt diſſiper ces eſprits, les plumaceaux ſe deſſécheroient, s'imbiberoient enſuite des humeurs ſéreuſes de la Plaie, agiroient immédiatement ſur ces parties nerveuſes, & les irriteroient.

Rien ne peut mieux remplir les indications qu'on doit avoir dans le traitement de ſemblables bleſſures, que l'huile jaune ou rouge de térébenthine diſtillée pluſieurs fois au bain de cendres avec de l'eau commune pour l'adoucir. On la fait chauffer, on y trempe un plumaceau, ou un bourdonnet, qu'on applique tout chaud ſur le tendon ou ſur le nerf bleſſé. On peut ſub-

ſtituer à cette huile, la térébenthine même, la colophone, le baume de Copau, ou celui du Perou, mêlez avec de l'huile de jaunes d'œufs, ou avec les jaunes d'œufs mêmes.

Si la Plaie eſt accompagnée de beaucoup de perte de ſubſtance, on la panſera à l'ordinaire après avoir appliqué ſur les tendons ou les nerfs offenſés, les remédes ci-deſſus.

Comme la piquûre laiſſe une ouverture très-petite, il faut faire une inciſion à la peau, & dilater la Plaie juſqu'au tendon ou au nerf bleſſé, afin d'en faire ſortir les humeurs épanchées, & d'y pouvoir introduire les remédes. On aura ſoin d'entretenir la Plaie ouverte juſqu'à ce que les accidens ſoient calmés.

Et parce que ces ſortes de Plaies ſont ordinairement accompagnées de beaucoup de douleur, on appliquera ſur toute la partie un cataplaſme de lait, de mie de pain, de jaunes d'œufs ou de ſafran, ou le ſuivant

℞ *Mie de pain blanc, demi-livre ; Racine d'Althæa en poudre, une once & demie ; Fleurs de Camomille, de*

Mélilot, de Sureau & de Bouillon blanc, de chacune une poignée. Faites les cuire dans suffisante quantité de lait, & en tirez la pulpe pour appliquer un peu chaud.

Il ne faut pas manquer de faire d'abord de copieuses & fréquentes saignées, & de prescrire un régime exact, délayant & rafraîchissant pour prévenir ou calmer la douleur, l'inflammation, la fiévre & les autres accidens. Si malgré toutes ces précautions, les symptômes ne cessent point, ou que la convulsion & le délire s'y joignent, on ne fera point de difficulté de couper entierement le nerf ou le tendon; l'on verra par ce moyen tous les accidens se calmer en peu de tems.

Lorsqu'un tendon est entierement coupé, si c'est sur le métacarpe, ou à la paume de la main, & que la partie inférieure de la gaine ne soit pas détruite, la situation de la partie peut remédier à cet accident, & rétablir le mouvement du muscles. Pour y réussir, quand c'est par exemple, un des extenseurs des doigts, on met l'avant-

l'avant-bras dans une machine faite en maniere de gouttiere, ayant au bout une platine qui se reléve, & qui fasse un angle mousse pour tenir la main élevée & tendue. Cette platine étant jointe à la machine par le moyen d'une charniere, peut se relever tant qu'on veut avec des crochets qui entrent dans des trous faits à la machine. Cette situation fait rapprocher les deux extrémités du tendon l'une sur l'autre. Ensuite on panse la Plaie, comme nous avons dit, & on assujétit la main sur la platine avec des tours de bande qu'on passe par des fentes. On a soin de garnir la machine d'un petit matelas de paille d'avoine, & la platine d'un petit coussin semblable. Si au contraire le tendon coupé est un des fléchisseurs des doigts, on fait fléchir la main pour en rapprocher les extrémités. Après avoir pansé la Plaie, on maintient toujours la main dans cette situation.

Quand le tendon est coupé au poignet, quelques Chirurgiens croyent que la situation seule de la main n'est pas capable de produire l'effet qu'on en attend. Ils veulent qu'on soit obligé

d'en venir à la ſuture qui eſt une eſpéce de celle qu'on appelle *enchevillée.* On la fait avec une petite aiguille courbe, tranchante dans ſa partie concave, & non ſur les côtés, pour ne pas couper les fibres du tendon. Comme on ne ſçauroit ſe ſervir facilement de cette aiguille avec les doigts ſeuls, on la monte ſur un porte-aiguille après l'avoir enfilée d'un fil double ciré. Enſuite on perce le tendon avec la peau, de dehors en dedans, à deux ou trois lignes de ſon extrémité coupée; on ôte le porte-aiguille; on tire l'aiguille avec une certaine longueur de fil; on ſépare les deux bouts du fil qui eſt en dehors; on met entre deux ſur le tendon un petit rouleau de taffetas ciré; on fait un nœud & une roſette deſſus, & on l'aſſujétit en tirant un peu le fil avec l'aiguille. Après cela on perce de même l'autre bout du tendon de dedans en dehors; on tire l'aiguille avec tout le fil dont on ſépare les deux bouts, entre leſquels on met auſſi un petit rouleau de taffetas ciré; on fait un nœud deſſus, on tire le fil pour approcher les deux bouts du tendon &

les faire paſſer l'un ſur l'autre d'environ une ligne, on ſerre le nœud, & l'on y fait une roſette. On met entre les deux rouleaux un plumaceau imbu d'huile de térébenthine chaude, & diſtillée, comme nous avons dit, & une compreſſe trempée dans de l'eau-de-vie, aſſujétie avec une petite bande. On fait une embrocation chaude ſur toute la main & l'avant-bras avec de l'huile roſat, de Camomille, ou de Vers, mêlée avec autant de vin ou d'eau-de-vie; & on couvre la partie avec des compreſſes trempées dans du vin rouge chaud. Quelques Chirurgiens laiſſent les deux brins du fil double continus à leur extrêmité poſtérieure, pour former une anſe dans laquelle ils paſſent le premier rouleau, qu'ils aſſujétiſſent ſur le tendon en tirant le fil avec l'aiguille, ce qui les diſpenſe de faire un nœud & une roſette: cette méthode revient au même. Si l'on fait l'opération à la partie interne du poignet, on fait tenir la main fléchie. Si c'eſt à la partie externe, on la fait tenir étendue pendant le panſement; enſuite on la place dans la machine dont nous avons parlé. On réi-

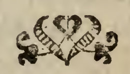
tere l'embrocation trois ou quatre fois par jour ; mais les premiers jours on ne change le plumaceau qu'une fois : auſſi-tôt que la ſuppuration eſt établie, on le renouvelle deux fois.

Quand la Plaie commence à ſe cicatriſer, on fait faire de légers mouvemens à la partie en la frottant chaudement avec un liniment adouciſſant tel que l'huile d'œufs, la graiſſe de poule, la moëlle de veau ou autre ſemblable, pour rendre le tendon plus ſouple. Si c'eſt un extenſeur des doigts, on baiſſe tous les jours peu à peu la platine par le moyen des crochets. Quoique la partie paroiſſe dans le commencement roide & tendue, elle ne laiſſe pas avec ces précautions de ſe relâcher inſenſiblement, & de recouvrer ſon mouvement ordinaire.

Si le tendon étoit fort contus, & que la partie fût très-enflammée, on ne feroit point la ſuture, que l'inflammation ne fût paſſée. S'il y avoit beaucoup de perte de ſubſtance, en ſorte qu'on ne pût point rapprocher les deux bouts du tendon, la ſuture ne pourroit pas ſe faire. Lorſque la Plaie eſt un peu ancienne, & que les deux bouts

du tendon ſont calleux, il faut les rafraîchir en coupant leur extrémité, ſans quoi le ſuc nourricier n'en ſortiroit pas pour en faire la réunion. S'il ſurvenoit après la ſuture une grande inflammation, avec fiévre, délire & convulſion, il faudroit la relâcher pour la reſſerrer, quand les accidens ſeroient ceſſés. S'ils perſiſtoient, on la couperoit entiérement. Il vaut mieux conſerver la vie du Malade que le mouvement du muſcle.

La ſuture n'a point de lieu à l'égard des nerfs coupés. Elle feroit périr le Bleſſé, ou cauſeroit des ſymptômes très-dangereux. La plûpart des Praticiens ne font plus même celle du tendon, à cauſe des accidens fâcheux qui ont coutume de la ſuivre. On ne la pratique point à l'Hôtel Dieu de Paris. On ſe contente de mettre la partie dans une ſituation convenable, & d'employer les topiques propres à ces bleſſures.



CHAPITRE IX.

Des Plaies de la Tête.

LEs Plaies de la Tête peuvent être faites par des inſtrumens tranchans, piquans ou contondans. A ces dernieres, on doit rapporter celles qui ſont faites par chute, par morſures, & par armes à feu. De l'action de ces cauſes réſultent trois ſortes de Plaies, les *Inciſions*, les *Piquures & les Plaies contuſes.* Les unes & les autres ſont ſimples ou compliquées : ſimples, quand elles n'intéreſſent que le cuir chevelu, ou la peau & les muſcles frontaux ou occipitaux, même le péricrâne, pourvu qu'il ne s'y joigne point d'accidens fâcheux, & que la ſeule indication curative ſoit la réunion. Elles ſont compliquées, lorſqu'elles ſe trouvent accompagnées d'inflammation, de fiévre, de fracture au crâne, de commotion au cerveau, ou d'autres ſymptômes auſ-

quels il faut remédier avant que de tenter la réunion.

Diagnoftic. On connoit les Plaies fimples de la Tête à la vue ou par la fonde : mais la caufe des fymptômes qui accompagnent les compliquées n'eft pas toujours facile à découvrir.

Quelquefois les piquures & les Plaies contufes, fans offenfer même le péricrâne, font fuivies d'inflammation, d'éryfipéle, ou d'œdéme à toute la tête. Ces fymptômes fe déduifent de l'irritation des fibres, ou du dérangement de la circulation du fang. Dans les piquures les fibres irritées, froncées, étranglent les vaiffeaux, & s'oppofent au mouvement progreffif des liquides. Dans les contufions le fang n'y trouvant pas fon cours libre, ni d'iffue pour s'échaper, s'arrête, retient celui que le cœur & les artéres y pouffent à chaque fyftole, gonfle les vaiffeaux, s'extravafe, s'ils font déchirés, s'enflamme, ou fait détourner la férofité dans les vaiffeaux lymphatiques. Ces vaiffeaux comprimés, refferrés, empêchent l'humeur qu'ils contiennent d'enfiler & de parcourir les veines de ce genre. Il doit donc

en résulter une inflammation si le sang est pur, un érysipéle s'il est bilieux, ou un œdême si les vaisseaux lymphatiques de la peau & du corps graisseux, s'engorgent. On connoît que le péricrâne n'y a point de part, quand l'érysipéle ou l'œdême attaque aussi les oreilles, parce que la peau qui les recouvre est une continuation de celle de la tête. Lorsque ces accidens dépendent de la lésion du péricrâne, les oreilles sont dans leur état naturel, à cause que cette membrane ne les revêt point. D'ailleurs les symptômes en sont plus considérables. Cette enveloppe étant un tissu nerveux, quand elle est irritée & enflammée, le délire & la convulsion s'y joignent ordinairement, si l'on n'y remédie. Une preuve certaine que c'est le péricrâne piqué ou contus qui cause ces accidens, c'est qu'en y faisant une incision qui donne issue à la matiere épanchée, & qui débride ses fibres resserrées & froncées, on fait cesser tous ces symptômes. Il faut encore observer que cette complication de symptômes peut arriver, lorsqu'on panse trop durement une Plaie, quoique simple,

& qu'on la remplit de bourdonnets fortement entassés les uns sur les autres, puisqu'en levant l'appareil & pansant mollement la Plaie, tous ces accidens disparoissent en peu de tems.

Les signes des fractures sont équivoques, ou univoques & certains. Les équivoques sont un vomissement bilieux aussi-tôt qu'on a reçu le coup, un éblouissement aux yeux, un obscurcissement de la vue, un vertige, une éruption de sang par le nez, par la bouche, par les yeux, par les oreilles; un assoupissement, la perte de la parole & de la connoissance. A ces signes se joignent la fiévre, le délire, & souvent la convulsion, la paralysie. Ce qui augmente encore le soupçon d'une fracture, c'est quand le coup a été fait par un corps dur, pesant, massif, inégal, & appliqué avec force. Mais tous ces signes sont incertains, puisqu'ils peuvent dépendre de la lésion du péricrâne ou d'une commotion au cerveau sans fracture; & que le crâne peut être fracturé, sans qu'aucun de ces symptômes arrive, excepté une grande douleur & un étourdissement.

Les ſignes certains & univoques ſe tirent de la vue & du toucher : mais il faut avoir l'attention de ne pas prendre une ſuture pour une fracture. Quelquefois le crâne eſt fracturé ſans ſolution de continuité aux tégumens, ou la Plaie eſt ſi petite, qu'elle ne découvre point la fracture ; quelquefois auſſi la fracture ne ſe trouve pas à l'endroit de la Plaie, mais dans ſon voiſinage, ou à la partie oppoſée. Alors ſi les accidens dont nous avons parlé ſurviennent à une bleſſure, il faut raſer la tête, examiner s'il n'y a point de tumeur, & l'ouvrir, ou agrandir la Plaie quand elle eſt trop petite ; on y trouvera ſouvent une fracture ; ou ſi elle eſt dans le voiſinage, il y aura une tumeur molle, & en gliſſant la ſonde deſſous par la Plaie, on s'appercevra que le péricrâne eſt ſéparé du crâne. La vue & le toucher confirmeront la vérité, quand on aura ouvert la tumeur. Si la fracture eſt à la partie oppoſée, comme il arrive dans les contre-coups, il y aura de la douleur & une tumeur molle. On y fera une inciſion pour s'aſſûrer du fait. La table interne du crâne peut être fra-

ĉturée, ſans que l'externe le ſoit. On a lieu de le croire, quand après une bleſſure faite par un inſtrument dur, peſant, inégal, & porté avec violence, ou par un coup d'arme à feu chargée à bales, tous les accidens, dont nous avons fait mention, ſubſiſtent, & qu'il n'y a point de tumeur ailleurs. Le trépan qu'on eſt alors obligé d'appliquer, manifeſte la fracture. Nous parlerons encore des ſignes des fractures du crâne dans le cinquiéme Livre.

La commotion du cerveau eſt un ébranlement ſi violent de la ſubſtance de ce viſcére, que ſes vaiſſeaux en ſont quelquefois rompus, & qu'il s'y fait un épanchement ordinairement mortel. Elle eſt ſouvent cauſée par des chutes ſur des corps unis qui ne peuvent faire de fractures. Elle peut encore arriver par de violentes ſecouſſes de la tête, par des corps mous & peſans qui tombent ſur cette partie, par une chute de fort haut ſur ſes pieds. Ce dernier accident a cauſé la mort à pluſieurs perſonnes par un épanchement de ſang, ou un abſcès qu'on leur a trouvé dans le cerveau.

Les ſignes de la commotion du cer-

veau ſont les mêmes que les ſignes équivoques des fractures; s'ils ſurviennent aux cauſes que nous venons d'alléguer, & qu'il n'y ait point de fracture au crâne, ni de léſion au péricrâne, on peut s'aſſûrer qu'il y a commotion au cerveau.

Les ſignes de l'épanchement du ſang ſur les membranes ou dans le cerveau, en conſéquence d'une commotion, ſont auſſi les mêmes que ceux des fractures, auſquels il faut ajouter une rougeur & une inflammation conſidérable aux yeux, avec un aſſoupiſſement continuel; accidens qui ſe manifeſtent dès le commencement. Lorſqu'ils ne paroiſſent que dans la ſuite, ils peuvent dépendre d'une inflammation du péricrâne qu'on fait ceſſer, comme nous avons dit, en y faiſant une inciſion.

Quelquefois la commotion cauſe une rupture des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau. En ce cas il ſurvient une hydrocéphale, ou un abſcès lymphatique ou ſéreux.

Prognoſtic. Les Plaies ſimples de la tête faites par inſtrument tranchant, ſont moins dangereuſes que les autres.

Quand il ne s'y joint aucun des accidens fâcheux que nous avons allégués, elles n'ont besoin que de la réunion, au lieu que les contuses ne se réunissent point sans suppuration. D'ailleurs, pour peu que le coup ait été violent, le péricrâne se trouve contus; comme cette membrane est très-sensible, & qu'elle a communication avec la dure mere par des fibres qui passent au travers des sutures, elle lui communique facilement son inflammation.

Les Plaies des muscles crotaphytes sont plus fâcheuses que les autres. Le péricrâne qui recouvre ces muscles est en même tems offensé, & les rend compliquées.

Les piquures causent des accidens plus graves que les incisions, à cause de la douleur qu'elles excitent, & du séjour de la matiere épanchée, qui n'ayant point d'issue, ne manque pas de s'enflammer, ou de produire d'autres symptômes menaçans.

Les Plaies accompagnées de fracture sont toujours très-dangereuses, particuliérement celles de l'occipital. C'est-là que sont logés le cervelet & la moëlle allongée, dont les blessures

ſont mortelles ; au lieu que celles du cerveau qui ne pénétrent pas juſqu'aux ventricules & qui n'offenſent point le plexus choroïde, ne ſont pas toujours ſuivies de la mort. On a vu des Bleſſés dont une partie ſuperficielle du cerveau avoit été enlevée, qui en ſont revenus. Lorſque les ſinus latéraux qui ſont ſitués dans la partie moyenne de l'occipital ſont ouverts, le péril n'eſt pas moins grand que dans la léſion du cervelet.

Les coups violens portés ſur les tempes, ſur le ſommet de la tête & ſur le bregma, ſont plus à craindre qu'ailleurs ; le crâne y étant plus mince ſe caſſe plus facilement.

Les fractures qui ſe trouvent ſur les ſutures ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'on ne peut guére y appliquer le trepan. Les fibres communes au péricrâne & à la dure-mere, qui les traverſent, ne le permettent que dans un cas de néceſſité.

Les fractures qui ne ſe manifeſtent point comme celle de la table interne du crâne, pendant que l'externe ne paroît pas offenſée, & les fentes capillaires que ne ſont point accompa-

gnées dans le commencement d'accidens fâcheux, n'en sont pas moins à craindre. Souvent les accidens surviennent, lorsqu'on ne peut plus y remédier, & le Malade meurt plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois après dans le tems qu'il se croit guéri. Après la mort, on trouve le crâne carié, ou quelqu'abscès dans le cerveau. S'il doit donc survenir des accidens périlleux, il seroit à souhaiter qu'ils arrivassent sur le champ, plutôt que longtems après : le trépan qu'on pourroit appliquer d'abord, seroit capable de sauver le Malade; au lieu qu'il devient inutile dans la suite.

Si le crâne se trouve brisé en plusieurs pieces, & que les esquilles piquent les méninges, ou compriment le cerveau, la fracture en est beaucoup plus dangereuse, que quand les piéces ne sont pas dérangées de leur situation naturelle.

Quelquefois les ébranlemens violens qui se font à l'occasion des coups qu'on reçoit à la tête causent des obstructions dans les vaisseaux & dans les glandes de la membrane pituitaire, dont les sinus frontaux, sphénoïdaux

& maxillaires, ſont revêtus. A ces obſtructions, il peut ſurvenir une inflammation ſuivie d'abſcès & de ſuppuration dont la matiere s'écoule ſouvent par les conduits excréteurs qui communiquent dans les narrines; c'eſt de-là que viennent les prétendus abſcès du cerveau qu'on rend par le nez ou par la bouche. Ils ne peuvent pas ſortir du dedans du crâne; tous les conduits ſont ſi exactement bouchés par les vaiſſeaux, les nerfs & les productions de la dure-mere, que rien n'y peut paſſer. Si les conduits excréteurs des ſinus viennent à s'obſtruer, le pus qui eſt obligé d'y reſter, carie à la fin le crâne. Ces bleſſures ſont très-longues & très-difficiles à guérir; Elles reſtent ſouvent fiſtuleuſes, à cauſe de l'abondance des humeurs qui s'y filtrent.

Quand il ne ſurvient point d'accidens aux Plaies de la tête juſqu'au 40e. jour, on a lieu de croire qu'elles ſont guéries: mais ſi l'on y ſent de la douleur, même après que la cicatrice eſt faite, & qu'on ait la tête peſante, étourdie, on n'eſt point exempt de danger qu'après les 100e. jour. Encore

pourroit-il rester quelque vice caché qui ne se manifesteroit que longtems après.

Cure. Les Plaies simples de la Tête se traitent comme les autres. Lorsqu'elles sont faites par instrument tranchant, & que le péricrâne n'y est point intéressé, il suffit d'y mettre un plumaceau trempé dans le baume de Fioravanti, & par dessus une compresse imbue d'eau-de-vie, d'eau vulnéraire, ou de vin rouge tiéde. Si la Plaie est au cuir chevelu, on a soin de raser l'endroit avant que d'appliquer l'appareil. Si les lévres se replient en dedans, & que les cheveux soient engagés dans la Plaie, on fera une petite incision dans le milieu de chaque lévre pour les débrider & les nettoyer. Si la Plaie est à lambeaux, & que l'air n'y ait causé aucune altération, après l'avoir lavée avec du vin tiéde, & bien nettoyée, on replacera les lambeaux dans leur situation naturelle, on mettra sur leurs lévres des plumaceaux imbus de quelque baume vulnéraire, & l'on assujétira le tout avec un bandage unissant. Suppose que les lambeaux ne se tiennent pas en situation, on les maintiendra par le

moyen de la ſuture ſéche, ou de quelques points de ſuture entrecoupée, prenant garde d'offenſer le péricrâne. Si on le piquoit, l'irritation & la douleur qu'il ſouffriroit, attireroient une inflammation & d'autres accidens qui en ſont les ſuites ordinaires.

C'eſt par cette raiſon qu'on ne fait point de ſutures ſanglantes aux Plaies des muſcles crotaphytes, parce qu'ils ſont renfermés dans la duplicature du péricrâne; on y peut faire une ſuture ſéche: & comme le mouvement de la mâchoire inférieure ne manqueroit pas d'écarter les lévres de ces ſortes de Plaies, on les aſſujétit par le moyen d'une mentonniere qui empêche d'ouvrir la bouche. En ce cas, on nourrit le bleſſé avec des alimens liquides qu'on lui fait prendre dans une cuilliere percée, dont le bec eſt plat.

Lorſque la Plaie pénétre juſqu'au crâne, ſi l'inciſion du péricrâne eſt plus petite que celle de la peau, il faut la rendre égale, tant pour donner iſſue à la matiere qui pourroit être épanchée & retenue ſous cette membrane, que pour débrider les fibres qui ſe trouvent toujours dans cette occaſion ten-

dues & irritées. Ensuite on rapproche les lévres de la Plaie, on met dessus un plumaceau chargé d'un des baumes convenables aux Plaies des tendons, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent ; & on les maintient ou par une suture séche, ou par un bandage unissant. Quand le crâne n'est point altéré, la Plaie se réunit assez facilement, sans qu'il s'exfolie. Si elle étoit accompagnée d'une hémorragie, on la rempliroit d'abord de bourdonnets secs qui appuieroient principalement sur les vaisseaux ouverts. Le sang n'auroit pas de peine à s'arrêter, parce que le crâne est un point d'appui facile pour la compression. L'hémorragie étant cessée, on mettroit un plumaceau sec sur l'os découvert, & dans la Plaie des plumaceaux, ou des bourdonnets chargés d'un doux digestif, pour procurer une suppuration qui doit survenir avant que la réunion puisse se faire.

Les piquures ont besoin d'être dilatées pour donner issue à la matiere épanchée. La dilatation faite, on panse la Plaie à l'ordinaire ; si le péricrâne est offensé, on y fait une incision, &

on y applique les mêmes remédes qu'aux Plaies des tendons & des nerfs.

La cure des Plaies contuſes de la Tête ne différe point de celle des autres Plaies de cette nature. Il faut leur procurer une douce ſuppuration par le moyen des digeſtifs, dont nous avons parlé dans le chapitre deuxiéme.

Mais il faut avoir ſoin de faire les inciſions convenables, & couper toutes les brides qui ſe trouvent ſous la peau & aux muſcles, pour éviter qu'il ne s'y faſſe des ſinus ; & ſi le péricrâne eſt contus, on le coupera auſſi. Sans cette précaution ; il ſurvient un éryſipéle, la fiévre, & ſouvent les autres accidens que nous avons énoncés : s'ils arrivent, malgré ces précautions, on les calmera par une diéte exacte, humectante & rafraichiſſante, & par de copieuſes ſaignées. Celles du pied étant révulſives, ſont plus efficaces. On employera auſſi pour l'éryſipele les remédes convenables, dont il a été parlé dans le Chapitre deuxiéme des Tumeurs. Quand le crâne eſt découvert, & qu'il eſt noir & altéré, on le rugine juſqu'à ce que ſa couleur naturelle paroiſſe, & on panſe la Plaie, comme il

a été dit dans le Chapitre des Plaies compliquées.

Quelquefois les coups violens font des contusions à la Tête sans solution extérieure de continuité. Si la contusion est dure, & qu'il n'y ait point de sang épanché sous les tégumens, on peut la résoudre en y appliquant des compresses trempées dans de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, de l'eau-vulnéraire, du baume de Fioravanti, ou quelqu'autre liqueur spiritueuse. Mais si la tumeur est molle, livide & qu'on s'apperçoive d'une fluctuation, il faut l'ouvrir, en ôter les caillots de sang, la nettoyer avec du vin tiéde ou de l'eau d'orge, & la panser comme les Plaies contuses.

Certains instrumens contondans appliqués en dédolant sur la Tête, en détachent quelquefois un grand lambeau qu'il ne faut point couper, s'il n'est pas altéré, ni contus. Après l'avoir lavé avec du vin tiéde, on le replacera & on le maintiendra dans sa situation naturelle, par le moyen d'une suture séche, ou de quelques points de suture entrecoupée, comme nous avons dit dans le Chapitre des Plaies contuses.

Les Plaies de la Tête, accompagnées de fracture, ou de commotion au cerveau, demandent d'autres attentions. Quand les signes que nous avons énoncés nous font soupçonner une fracture, il faut découvrir le crâne par une incision cruciale, & en détacher le péricrâne avec les doigts, ou avec un déchaussoir. Si la fracture étoit manifeste à la vue ou au toucher, une incision longitudinale ou en T, pourroit suffire pour bien découvrir l'os. Aussitôt qu'on y a remarqué une fracture, il est nécessaire d'en venir à l'opération du trépan, pour donner issue au sang épanché sous le crâne, & pour ôter les esquilles ou pieces d'os fracturées, lorsqu'il y en a qui piquent les méninges, ou qui compriment le cerveau. Sans ce secours, il ne manqueroit pas de survenir une inflammation à ces parties, qui seroit bientôt suivie de gangréne & de la mort. Cependant s'il se trouvoit dans la fracture une piece d'os détachée, & qu'en l'ôtant, l'ouverture fut assez grande pour laisser évacuer les matieres épanchées, cela suffiroit, il seroit inutile de trépaner. Mais si cette ouverture étoit trop pe-

tite, ou qu'el le ne permît pas de tirer les esquilles qui se trouveroient enfoncées sur les membranes, on appliqueroit une couronne de trépan auprès de la fracture sur un endroit solide, afin de pouvoir ôter par-là ces piéces d'os ou de relever avec un élévatoire celles qui seroient déprimées sans être détachées.

Quand on découvre la fracture par une incision convenable, l'hémorragie qui survient, empêche quelquefois de faire le trépan sur le champ. C'est peut-être ce qui a obligé la plûpart des Chirurgiens de remettre cette opération au lendemain; mais par le moyen de la compression on a bientôt arrêté le sang, ou si l'on a coupé quelque gros vaisseau, il faut le lier pour être en état de faire l'opération le plutôt qu'il est possible. On est même forcé d'en venir à la ligature, lorsque les accidens pressent pour l'opération, ou que le crâne est tellement fracturé, qu'on n'y peut trouver de point d'appui pour faire la compression, sans courir risque de l'enfoncer & de comprimer la substance du cerveau.

L'hémorragie étant cessée, on exa-

mine la nature & lieu de la fracture. Si ce n'est qu'une coupure à l'os, ou qu'une fente faite par instrument tranchant, qui soit superficielle, & qui ne pénétre pas jusqu'au diploé, il suffit de ruginer l'os jusqu'à ce que la coupure ou la fente soit effacée, pourvu qu'il n'y ait point de signes d'épanchement sous le crâne. Ensuite on applique sur l'os un plumaceau sec qu'on trempe aux autres pansemens dans de l'esprit de vin ou du baume de Fioravanti, & l'on met un digestif entre les lévres de la Plaie.

Mais si la fente pénétre jusqu'à la seconde table, & qu'elle soit accompagnée de symptômes graves qui dénotent un épanchement entre le crâne & la dure-mere, il faut trépaner au plutôt, & avant le troisiéme jour s'il est possible. C'est le sentiment d'Hippocrate, text. 2. *des Plaies de la Tête.* Si on laisse passer ce tems, la dure-mere comprimée ou irritée par des esquilles s'enflamme & se gangréne bientôt ; il survient une fiévre aigue, un délire, des convulsions & la mort. La contusion du diploé étant accompagnée des mêmes accidens, demande aussi le même remède

Les

Les fractures qui ont des piéces divisées de l'os principal par des fentes qui se croisent & se coupent, ne permettent pas qu'on applique le trepan sur ces piéces. Elles n'ont pas assez de fermeté pour le soutenir; on les enfonceroit dans le cerveau, il faut l'appliquer à côté, en anticipant un peu sur la fracture.

A l'égard du lieu que la fracture occupe, on observera qu'on ne doit point trépaner sans nécessité sur les sutures, mais à côté, pour éviter de déchirer les fibres & les vaisseaux qui y passent. On ne trépane pas non plus au milieu & au bas du coronal ou de l'occipital; les sinus ou les attaches de la dure-mere qui sont dans ces endroits-là occasionneroient une hémorragie ou une inflammation. On ne trépane guére sur les sinus frontaux. Leur cavité ne permet pas qu'on pénétre facilement jusqu'au cerveau.

Le crâne des Enfans étant plus mou & plus flexible que celui des Adultes, est quelquefois enfoncé sans fracture. S'il n'arrive point d'accidens fâcheux, on peut se dispenser de trépaner; on se contentera d'appliquer sur la tête une

fomentation céphalique faite, par exemple, avec des *Feuilles de Bétoine, deux poignées ; Romarin, Marjolaine, Menthe, Rue, Fleurs d'Aneth, de Camomille, de chacune une poignee ; Roſes rouges, Stœchas Arabique, de chacune demi-poignée ; Bayes de Laurier & de Geniévre, de chacune demi-once ; Semence de cumin, trois dragmes. Faites bouillir le tout ſelon l'Art dans quatre livres de Vin rouge, au bain-marie.*

On peut encore mettre ſur la partie, après l'avoir raſée, une emplâtre de Bétoine. Il y a des exemples de jeunes gens qui en ſont guéris, quoiqu'il leur ſoit reſté un enfoncement à l'os. Dans les Adultes, il eſt très-rare que le crâne s'enfonce ſans fracture, ſoit aux deux tables, ſoit à la table interne ; en ſorte qu'il ſe fait un épanchement ſur la dure-mere, où elle ſe trouve piquée par des eſquilles. En ce cas, il faut appliquer une ou deux couronnes de trépan à côté de l'enfoncement pour faire évacuer la matiere épanchée, & tirer avec des pincettes les eſquilles qu'il peut y avoir.

Quand une fracture traverſe une ſuture, ſi le premier trépan qu'on a fait à côté ne fait pas ceſſer les accidens, il

faut en appliquer un autre de l'autre côté. S'il y avoit une esquille d'os engagée entre le crâne & la dure-mere, qu'on ne pût pas tirer par le premier trou, on en feroit un autre ; on multiplie même les couronnes de trépan suivant le besoin, attendu qu'on n'est pas toujours assez juste pour rencontrer l'endroit de l'épanchement. Après le trépan, s'il y a quelque piéce d'os enfoncée, on la reléve avec un élévatoire.

Le trépan fait, la piéce de l'os étant enlevée, on ôte avec le couteau lenticulaire les inégalités que la couronne a laissées à la circonférence interne du trou, crainte que la dure-mere n'en soit blessée. Ensuite on fait sortir le sang ou le pus épanché sous le crâne. Pour en faciliter l'issu, on fait faire une grande inspiration au Malade, & on lui fait retenir son haleine. Pendant ce tems-là on abaisse un peu la dure-mere avec le méningophylax pour l'empêcher de boucher le trou, & on reçoit le sang qui en sort avec une éponge.

Il arrive quelquefois que la matiere épanchée se trouve au-dessous de la du-

re-mere, & qu'il n'en ſort rien par l'ouverture du trépan ; alors cette membrane s'éléve en tumeur par le trou. En ce cas, on eſt obligé de l'ouvrir délicatement avec un biſtouri courbe, de peur d'offenſer le cerveau. Par ce moyen on donne iſſue à la matiére. Il eſt vrai qu'en cette occaſion le Malade eſt en très-grand danger: mais il vaut mieux faire cette tentative, que de le laiſſer périr faute d'un ſecours qui peut réuſſir.

Quoique les deux meninges, & même la ſubſtance corticale du cerveau ſoient bleſſées ; que par conſéquent le Malade court grand riſque de perdre la vie, il ne faut pas cependant l'abandonner ; puiſqu'on en a vu qui en ſont revenus. On le panſera avec un ſindon ou des plumaceaux, plus ou moins grands, ſuivant l'ouverture, trempés dans quelque baume ſpiritueux qu'on aura un peu fait chauffer. Le baume de Fioravanti, ou celui du Pérou ſont très-bons pour cela. André de la Croix eſtime fort le ſuivant.

℞ *Huile de Térébenthine, Eſprit de Vin, Syrop de Roſes ſéches, de chacun parties égales.*

Le Miel Rosat, ou le Syrop de Roses, auquel on aura ajouté une troisiéme partie d'Esprit de Vin ou d'Eau Thériacale, est aussi fort convenable. On doit éviter tous les remédes gras & huileux; ils enflammeroient les méninges & le cerveau, & les feroient corrompre: mais on mettra entre les lévres de la Plaie un digestif doux.

Après avoir détaché les inégalités que la couronne du trépan avoit faites, enlevé les esquilles d'os qui pouvoient y être, & donné issue au sang ou au pus épanchés, on met sur la dure-mere un sindon de toile coupé en rond, attaché par le milieu avec un fil, & trempé dans de l'esprit de vin. Il doit être un peu plus grand que le trou, afin qu'il puisse s'engager entre la membrane & le crâne, & s'y maintenir. Ensuite on remplit le trou du trépan avec deux ou trois plumaceaux imbus d'esprit de vin, ou de baume de Fioravanti: on en met sur le crâne un ou deux plus grands, trempés aussi dans la même liqueur, on acheve de panser la Plaie mollement avec des plumaceaux chargés d'un digestif; on couvre le tout avec des compresses trempées dans de

l'huile Rosat ou d'Hypéricum, animée d'un peu d'eau-de-vie, & l'on assujétit l'appareil avec le couvre-chef.

On pansera le Blessé deux fois par jour si l'épanchement & la suppuration sont abondans. On le saignera suivant ses forces ; on lui fera observer un régime exact, humectant & rafraîchissant, le repos & la tranquillité ; on aura soin que l'air soit chaud pendant le pansement.

Les contre-coups se font ordinairement connoître par une tumeur molle à la partie opposée au coup, ou dans l'endroit qu'il a produit son effet. Si les accidens sont considérables, il faut ouvrir cette tumeur & trépaner.

A l'égard de la commotion, si elle est accompagnée d'un dépôt sous le crâne, il est bien difficile d'y apporter du secours par le moyen du trépan, on ne sçait où l'appliquer, parce qu'on ne connoît point le lieu du dépôt. Cependant il faut saigner copieusement le Malade, tant des bras, que des pieds, & de la gorge.

Il s'engendre quelquefois sur la duremere, quand elle a été blessée, une espéce de chair molle & fongueuse,

qu'on appelle *Champignon du cerveau.* Il croît ſouvent ſi conſidérablement, qu'il s'éleve par le trou au-deſſus du crâne & des tégumens. Ces ſortes de champignons ſont très-dangereux ; ils ſe corrompent facilement, & cauſent la gangréne. Il faut donc les couper avec des ciſeaux, s'ils ſont grands, & les conſumer, le plutôt qu'il eſt poſſible, par des deſſicatifs ; car on doit éviter tous les topiques âcres. Paré ſe ſervoit de ſabine en poudre, avec moitié ochre. La poudre de ſcœnanthe & de ſpicanard eſt eſtimée comme un excellent remède pour cela. On peut encore utilement ſe ſervir de corne de cerf calcinée, de céruſe, de pierre ponce, de tuthie, d'ariſtoloche ronde, d'alun calciné, de craie blanche, & autres ſemblables, employés ſeuls, ou mêlés enſemble. Si le champignon a de la diſpoſition à dégénérer en cancer, on employera les remédes convenables à cette fâcheuſe maladie dont nous avons parlé dans le Traité des Tumeurs.

CHAPITRE X.

Des Plaies du Visage.

LA cure des Plaies du visage ne diffère de celle des Plaies des autres parties, qu'en ce qu'il faut éviter la difformité de leurs cicatrices, particuliérement dans le Sexe ; ce qui doit engager le Chirurgien à les guérir, s'il est possible, sans suture sanglante. Comme la peau & la chair du Visage sont molles & lâches, qu'elles s'étendent & prêtent facilement, il y pourra réussir par le moyen des bandages unissans, des emplâtres aglutinatifs, & de la suture séche. Cependant si les Plaies étoient profondes, & avec perte de substance, & qu'on ne pût rapprocher, ni maintenir leurs lévres avec sureté dans un attouchement mutuel, on seroit obligé d'y faire quelques points de suture entrecoupée ou entortillée.

On a coutume de rapporter aux Plaies du Visage celles du Front, des

Sourcils, des Paupieres, des Yeux, des Joues, des Oreilles, du Nez, des Lévres & du Menton.

Les Plaies du Front sans lésion du crâne se traitent comme les Plaies simples de la Tête.

Celles des Sourcils se guérissent aussi de la même maniére, quand elles sont perpendiculaires. On a soin de raser le poil pour y appliquer les remédes: mais si une Plaie coupoit horizontalement & profondément le Sourcil dans toute sa longueur; on ne sçauroit se dispenser d'y faire des points de suture entrecoupée, pour éviter que la paupiere ne s'abaissât & ne couvrît l'œil. Au contraire, si la Plaie étoit avec beaucoup de perte de substance, on la panseroit mollement avec un digestif doux, tel que le baume d'Arcéus, ou autre onguent émollient, afin qu'il ne s'y fît point de cicatrice dure qui retirât la paupiere, & l'empêchât de fermer l'œil.

Les Plaies des Paupieres se réunissent assez facilement lorsqu'elles n'offensent point l'œil. Si elles coupent perpendiculairement la paupiere supérieure, il faut en rapprocher & main-

tenir les lévres par le moyen de la suture séche, & employer le baume de Fioravanti, celui du Pérou, ou autre semblable, pour en procurer promptement la réunion. Lorsque la paupiere est coupée horizontalement, & selon sa longeur jusqu'à sa membrane interne, on y fait quelques points de suture entrecoupée avec une aiguille fine & courbe.

La structure, la sensibilité & la noblesse de l'Oeil rendent ses Plaies beaucoup plus dangereuses que celles des autres parties. Elles sont ordinairement accompagnées de violentes douleurs, de fluxions considérables, d'inflammation ; de fiévre, & d'autres accidens périlleux. De plus, on court risque de perdre la vue, particuliérement quand elles sont suivies de suppuration, ce qu'il faut tâcher d'éviter en bannissant tous les topiques gras & huileux qui enflamment facilement toutes les parties nerveuses & membraneuses.

Dans une simple Plaie de l'Oeil, où il n'y a qu'une incision à la cornée ou à la conjonctive, qui ne la pénétre pas entiérement, on se contente de laver

le globe avec du lait récent & tiéde, auquel on ajoute un peu d'eau-rose. Ensuite on y met un muscilage de semence de coings & de fœnugrec extrait avec l'eau-rose. Mais il faut éxaminer s'il ne s'y est point engagé quelque corps étranger, comme une parcelle de fer, un morceau de verre, un fêtu, ou autre chose semblable. En ce cas, il faudroit commencer par l'ôter. Si l'on ne pouvoit pas y réussir, on appliqueroit sur l'Oeil un sachet fait avec des racines d'Althea coupées & pilées, une once; feuilles de Bétoine, d'Euphraise, fleurs de Camomille & de Mélilot, Roses rouges, de chacune demi-poignée; Fœnugrec, demi-once. Le tout étant pilé & coupé menu, ou le renferme dans des sachets d'une grandeur convenable pour couvrir l'Oeil; on fait macérer ces sachets dans du lait doux tiéde, on en applique un sur l'Oeil, le renouvellant de tems en tems. Il relâche la partie, & donne occasion au corps etranger de sortir. Quand ce corps étranger est une parcelle de fer qu'il n'est pas possible de tirer, on peut imiter Fabrice Hildan, qui, pour extraire une parcelle d'acier

entrée dans l'Oeil d'un homme en frapant deux morceaux d'acier l'un contre l'autre, ouvrît les paupieres avec les deux mains, fit approcher plusieurs fois du globe une pierre d'aimant le plus près qu'il fut possible. La parcelle d'acier quitta l'Oeil & s'attacha à l'aimant.

Pour calmer la douleur, prévenir l'inflammation, on se sert encore de collyres adoucissans, & même astringens; par exemple.

℞ *Eau-Rose, Eau de Plantain & de grande Chélidoine, de chacune une once; gros Vin rouge, demi-once; Trochiques Albi Rhasis subtilement pulvérisés, deux scrupules; Tuthie préparée, demi-dragme; Sel de Saturne, cinq grains. Mêlez.*

On peut appliquer aussi sur l'œil le cataplâme suivant.

℞ *Chair de Pommes de Renette, six onces. Faites-la cuire dans de l'Eau Rose & de Fenouil, jusqu'à ce qu'elle soit bien molle. Pilez-là, & y ajoutez du mucilage de semence de Fœnugrec,*

deux onces ; Poudre d'Ecorce de Grenade, & Pierre Hématite préparée, de chacune deux dragmes, Safran, un ſcrupule ; deux blancs d'œufs, & ſuffiſante quantité de lait doux : pour en faire un cataplâme qu'on applique entre deux linges.

Lorſqu'il y a du ſang meurtri dans les tuniques, ou épanché dans l'humeur aqueuſe, on fait diſtiller dans l'œil quelques gouttes de ſang tout chaud d'un Pigeon ou d'une Tourterelle qu'on ſaigne facilement ſous l'aile. Il eſt très-propre pour réſoudre.

Après ces remédes, on peut employer le collyre déterſif ſuivant.

℞ *Eau-Roſe, trois onces ; Miel écumé, trois dragmes ; Aloës en poudre, demi-dragme. Mêlez.*

Quand la cornée eſt percée, que l'humeur aqueuſe en eſt ſortie, & que cette tunique s'eſt affaiſſée, & pliſſée, on eſt en danger de perdre la vue ; cependant l'humeur aqueuſe peut ſe réparer. En ce cas, il eſt bon d'appliquer ſur l'œil le collyre aſtringent ſuivant.

℞ *Un blanc d'Œuf frais, une once & demie d'Eau-Rose. Agitez-les bien ensemble, & y ajoutez demi-dragme de Bol d'Arménie.*

L'inflammation étant passée, servez-vous du collyre suivant.

℞ *Eau-Rose, deux onces; de Chélidoine, une once; Trochiques Albi Rhasis, une dragme; Tuthie préparée, demi dragme; Champre, Sel de Saturne, de chacun quatre grains. Mêlez.* On pourroit encore y ajouter de la Myrrhe & de la Sarcocolle nourries dans le lait.

Si la Plaie est plus profonde, & que toutes les humeurs se soient épanchées, on employera les mêmes remédes, pour appaiser la douleur & l'inflammation, & on laissera incarner & cicatriser l'œil au plutôt : mais comme la vue est entiérement perdue, on substituera un œil de verre, afin de remédier à la difformité de cet organe. Lorsque la paupiere se trouve blessée avec le globe, il faut prendre

garde qu'elle ne s'y attache en se cicatrisant. Pour l'éviter, on aura soin de faire ouvrir l'œil au Malade quand on le pansera, & de le lui faire remuer en différens sens. *Voyez* Munnikc.

Il n'y a point de remédes à proposer à l'égard des Plaies qui pénétrent jusqu'au cerveau par l'ouverture de l'orbite. Elles sont absolument mortelles.

Il y a des précautions à prendre dans la cure des Plaies des yeux. Il faut les bander tous deux ; l'un ne pouvant se mouvoir sans l'autre, à cause de la sympathie qui est entr'eux par le nerf optique. La lumiere & les objets qui exciteroient des mouvemens dans l'œil sain, s'il étoit libre, occasionneroient dans l'œil blessé de semblables mouvemens qui lui seroient très nuisibles.

On n'oubliera pas de saigner le Malade plusieurs fois, tant du pied que du bras, & de lui faire observer la diéte, le repos, la tranquillité & un régime humectant & rafraîchissant.

Les Plaies des Joues doivent se réunir par le moyen de la suture séche,

pour éviter la difformité. Quand même elles seroient contuses, si elles sont récentes, elles peuvent se guérir par cette méthode. La peau & la chair de ces parties est assez lâche & prête assez facilement pour en espérer un heureux succès. On les pansera avec les mêmes remédes que les autres Plaies faites par incision. Si elles étoient profondes & avec perte de substance, ensorte que la suture séche ne fût pas suffisante pour en rapprocher & maintenir les lévres, on y feroit une suture entrecoupée. Quand ce sont des Plaies contuses, on y applique le baume d'Arcéus, ou quelque digestif propre à procurer une douce suppuration. Si les Plaies pénétrent dans la bouche, on met entre les dents & la Plaie un linge trempé dans le miel rosat seul, ou mêlé avec quelques gouttes d'esprit de vin, ou de teinture de Saturne.

Pour prévenir l'inflammation, on saigne copieusement le Malade. Si cet accident n'est pas considérable, on ne laisse pas de faire la suture ; & quand l'enflure est diminuée, on serre les points. Lorsque ces Plaies sont accom-

pagnées d'hémorragie, après les avoir lavées avec le vin tiéde, & laissé saigner raisonnablement, on l'arrête par les moyens que nous avons proposés dans les Plaies des vaisseaux sanguins.

Quelquefois les Plaies des Joues, particuliérement celles qui sont près des oreilles, percent le conduit salivaire. La salive qui en sort continuellement, les humecte si fort, qu'on a bien de la peine à les cicatriser sans qu'il y reste une fistule. La poudre d'os desséche seule ou mêlée avec un digestif, guérit souvent ces trous fistuleux. Mais on est quelquefois obligé d'avoir recours aux caustiques pour consumer les bords calleux de la fistule. Une petite tente, chargée de précipité rouge bien broyé avec un peu d'esprit de vitriol, est propre pour cela. Encore ce reméde est-il inutile, si l'embouchure du conduit salivaire qui perce dans la bouche, se trouve détruite & fermée par une régénération de chairs ou une cicatrice. La salive ne trouvant point d'issue, sort toujours par la fistule. En ce cas il faut percer la joue de part en part avec un

fer rouge, appliquer un petit plumaceau chargé de baume du Pérou ou d'Arcéus, & par-dessus un emplâtre aglutinatif, sur l'ouverture extérieure pour la fermer, & laisser l'intérieure à découvert, afin de déterminer la salive à couler dans la bouche. On a guéri des fistules invétérées de cette nature par cette méthode.

On défendra bien au Malade de parler, de rire, de pleurer, d'enfler les joues, de prendre des alimens solides qui l'obligent de mâcher, & de faire aucun mouvement qui puisse écarter les lévres de la Plaie, ce qui seroit encore plus dangereux, si la Plaie avoit été accompagnée d'hémorragie. Tous ces mouvemens la renouvelleroient facilement. On ne fera prendre au Blessé que des liquides avec un biberon à bec plat, pour ne pas l'obliger d'ouvrir la bouche.

Les Plaies de l'Oreille externe se guérissent assez promptement. Lorsqu'il n'y a qu'une simple incision, une emplâtre aglutinative est suffisante pour contenir les lévres de la Plaie dans un contact mutuel. Mais si l'oreille est coupée de part en part, ensorte pour-

tant qu'une partie demeure attachée au tout, il faut y faire quelques points de suture entrecoupée, évitant de percer le cartilage, si on le peut, crainte d'inflammation. Lorsque l'oreille est entiérement emportée, il n'y a pas moyen de la remettre. Il ne s'agit que de panser la Plaie à l'ordinaire.

Les Plaies du nez qui n'intéressent que les tégumens, doivent se guérir par le moyen de la suture séche pour éviter la difformité de la cicatrice. Souvent des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, & soutenues par un bandage convenable, sont suffisantes.

Si la Plaie est accompagnée de fracture, il faut d'abord faire la réduction des os avec un élévatoire garni de linge qu'on introduit dans les narines, pour relever les os fracturés ou enfoncés. Ensuite on panse la Plaie comme ci-dessus avec des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, ou à son défaut, dans de bonne éau-de-vie. Les cannules qu'on introduisoit dans les narines après la réduction, pour soutenir les os du nez, suivant la méthode des Anciens, sont

inutiles. Ces os une fois réduits, se soutiennent bien d'eux-mêmes. On peut cependant y mettre des bourdonnets trempés dans l'eau vulnéraire, ou l'eau-de vie, plutôt comme remedes que comme apui.

Les incisions des narines se réunissent sans peine en maintenant les lévres de la Plaie dans un attouchement mutuel, par le moyen des tampons de linge mollets, imbus d'eau-de-vie, introduits dans les narines, une emplâtre aglutinative en dehors, ou des compresses trempées dans le baume de Fioravanti, & un bandage unissant, tel qu'est celui qu'on appelle la *Fronde*.

Le bout du nez est quelque fois entiérement coupé & séparé par un coup de sable, ou de quelqu'autre instrument tranchant; les Anciens ont cru qu'une telle partie détachée du tout ne pouvoit plus se reprendre. En effet, quelle apparence que des vaisseaux retirés dans la partie vivante, affaissés dans la partie coupée, séparée, morte, puissent se rencontrer assez juste pour s'aboucher, s'anastomoser & permettre aux liquides d'y circuler comme auparavant. C'est encore moins

possible dans les Plaies contuses. On allégue cependant un exemple du contraire. En lavant la Plaie avec du vin tiéde, faisant tremper le bout du nez dans le même vin pour l'échauffer un peu, le remettant ensuite dans sa situation naturelle, & l'y maintenant avec une emplâtre aglutinative & la fronde, la réunion, dit-on, peut s'en faire, pourvu que la Plaie soit récente. *Voyez cet exemple dans le Traité des Opérations de M. de Garengeot, seconde édition, Tome III. p.* 55. C'étoit un bout de nez arraché avec les dents, craché dans le ruisseau d'une rue, écrasé avec les pieds, couvert de boue, lavé avec de l'eau froide, qui malgré toutes ces circonstances, se réunit & se cicatrisa en 4. jours. Il faut s'en rapporter à la bonne foi de l'Auteur pour le croire.

Pourroit-on avoir recours à la méthode de Taliacot, autrefois Médecin de Boulogne, qui réparoit les nez, les oreilles & les lévres avec la propre chair du sujet ? Il faisoit une incision à la peau du bras du patient dans l'endroit le plus charnu, y plaçoit le nez, l'oreille ou la lévre après les

avoir ébarbés jusqu'au vif, faisoit une suture & un bandage convenable pour les attacher & pour bien assujetir la tête avec le bras. Quand les deux parties étoient bien réunies & incarnées ensemble, il coupoit un morceau de la chair du bras & le tailloit pour lui donner la forme naturelle ; si c'étoit un nez, il y creusoit des narines ; mais cette opération est si pleine de difficultés, & seroit sujette à tant d'accidens, qu'on n'a pas jugé à propos de l'adopter. On a mieux aimé suppléer par la prosthése au défaut d'un nez mutilé, en en mettant un artificiel fait avec une lame d'argent, & peint au naturel.

Les Plaies simples des lévres se réunissent assez facilement par un bandage unissant, ou une emplâtre aglutinative : mais quand elles percent les lévres d'outre en outre, & les séparent en deux, il faut mettre en pratique la suture. Si la Plaie est située perpendiculairement à la lévre supérieure avec perte de substance, on fera la suture entortillée comme au bec de liévre. S'il n'y a point de perte de substance, on se contentera de fai-

re deux points de future entrecoupés, l'un près du bord de la lévre, l'autre dans le milieu. On mettra sur la Plaie un plumaceau chargé de baume du Pérou, si elle est faite par incision ; ou de baume d'Arcéus, si elle est contuse, & par-dessus une compresse trempée dans le vin, ou dans l'eau-de-vie. On assujétira l'appareil avec la fronde. On mettra entre les gencives & la lévre un linge imbu de miel rosat, auquel on aura ajouté un peu d'esprit de vin. On saignera le Blessé, on lui défendra de parler, de rire, de manger, ni de rien faire qui puisse donner du mouvement aux lévres. Au bout de six ou sept jours la réunion doit être faite. Si la Plaie est à la lévre inférieure, on fera la même chose. Lorsqu'elle est transversale & pénétrante de part en part, il faut y faire la suture entrecoupée.

La cure des Plaies du menton n'est point différente de celle des Plaies des autres parties : mais il faut toujours éviter la difformité de la cicatrice. Si elle est à lambeau, & que le morceau ne soit point altéré, il n'est point nécessaire de le couper ; on le remettra dans sa situation naturelle, on appli-

quera deſſus un plumaceau trempé dans le baume de Fioravanti ou du Pérou, ou couvert de celui d'Arcéus ſelon le cas, & une compreſſe humectée d'eau-de-vie, ou de vin tiéde, qu'on appliquera de maniere, qu'elle tende à raprocher le lambeau des bords de la Plaie, & on aſſujétira le tout avec une mentonniere. Quand l'on levera l'appareil, on commencera à l'ôter par la baſe du lambeau, crainte de le détacher.

Pour les Plaies de la langue, on ne peut employer que le ſyrop de roſes ſéches, le miel roſat, ou un gargariſme fait avec ſix onces d'eau de plantain, une once de miel roſat & une dragme & demie de teinture de Saturne, ou

℞ *Feuilles de Plantain, de Chêne, d'Aigremoine, de chacune une poignée; Roſes rouges, demi-poignée; Balauſtes, deux dragmes. Faites bouillir le tout ſelon l'art dans une pinte d'eau juſqu'à la diminution du quart. Ajoutez à la colature trois onces de Miel Roſat.* On s'en gargariſera ſouvent la bouche.

Si

Si la langue étoit coupée de part en part, & que le morceau tint encore par un endroit, il faudroit plutôt que d'achever de le couper, tâcher de le réunir par quelques points de suture, & couper les bouts du fil près des nœuds, crainte qu'ils ne s'engageassent entre les dents. Lorsque la langue est entiérement coupée, on perd ordinairement la parole, parce que cet organe est nécessaire pour articuler. Cependant l'on peut suppléer à ce défaut par le moyen d'un instrument ovale d'or ou de bois qu'on met dans la bouche. *Voyez la Dissertation de M. de Belebad, Chirurgien de Saumur, sur un Garçon qui parloit sans langue.*

Si la langue, en conséquence d'une Plaie d'arme à feu, venoit à se gonfler considérablement & à se durcir, on seroit obligé d'y faire une ou deux scarifications longitudinales, jusqu'au corps musculeux, sans quoi elle tomberoit bientôt en gangréne.



CHAPITRE XI.

Des Plaies du Cou.

LE cou peut être bleſſé par inſtrument tranchant, piquant ou contondant, par morſure ou par arme à feu ; il eſt facile de connoître à l'inſpection des Plaies quel eſt l'inſtrument qui les a faites.

Comme le cou eſt composé de peau & de graiſſe, de muſcles propres & communs, du larynx & du pharynx, de la trachée-artére & de l'œſophage, de nerfs, de vaiſſeaux & de vertébres, par leſquelles paſſe la moëlle de l'épine ; ces Plaies ſont plus ou moins dangereuſes, ſuivant les parties qu'elles offenſent. Celles qui n'intéreſſent que les tégumens & même les muſcles, ſont ſans danger.

Les Plaies du larynx & du pharynx ſe connoiſſent par leur ſituation. Quand ils ſont percés, l'air & les alimens ſortent par l'ouverture. Ces Plaies, quoique pénétrantes & très-

dangereuſes, ne ſont pas toujours mortelles. Nous en avons vu pluſieurs qui en ont été guéris.

Quand la trachée artére eſt coupée, l'air en ſort auſſi, & la parole eſt abolie ou diminuée. Si l'ouverture ne répond pas à celle de la peau, l'air qui en ſort pendant l'expiration peut s'inſinuer dans tout le corps graiſſeux, & produire un emphyséme univerſel. La Branchotomie & l'expérience prouvent que les Plaies qui pénétrent cette partie peuvent ſe guérir, lorſque les carotides & les jugulaires internes ne ſont pas ouvertes.

Les Plaies de l'œſophage ſont encore plus dangereuſes que celles de la trachée-artére, quand elles le coupent tranſverſalement. Il ne peut guére être bleſſé de cette maniere que la trachée-artére, les veines jugulaires, les artéres carotides, les nerfs récurrens, ou ceux de la paire vague ne le ſoient auſſi; comme la Plaie laiſſe ſortir les alimens, & que ſes lévres ſont écartées par les mouvemens que l'œſophage fait dans la déglutition, elle ne ſe réunit pas ſi facilement.

Dans les Plaies latérales du cou, les

veines jugulaires internes & les artéres carotides peuvent être coupées. Alors il ſurvient une hémorragie mortelle. Si les nerfs récurrens ou ceux de la paire vague le ſont, toutes les parties auſquelles ils ſe diſtribuent y ſont intéreſſées ; elles perdent leur reſſort, leur mouvement, & leurs fonctions périſſent.

Les Plaies de la partie poſtérieure du cou qui pénétrent dans la moëlle de l'épine, ſont abſolument mortelles. Toutes les parties qui ſont au-deſſous perdent le mouvement & le ſentiment; les urines & les excrémens ſortent involontairement ; il ſurvient ſouvent une convulſion, & le Bleſſé meurt en peu de jours, s'il ne perd pas la vie ſur le champ.

Les Plaies du cou faites par armes à feu ſont plus dangereuſes que celles qui ſont faites par inſtrument tranchant. L'inflammation & la gangréne y ſurviennent plus facilement.

Cure. Les Plaies ſimples du cou doivent ſe traiter comme celles des autres parties. Lorſqu'une Plaie pénétre le larynx ou la trachée-artére, après l'avoir bien nettoyée & arrêté l'hémorragie,

crainte que le ſang n'entre dans ce canal, & ne cauſe une toux très incommode & très fâcheuſe, on fera une ſuture entrecoupée aux tégumens, & on panſera la Plaie à l'ordinaire ; le Malade recouvrera par ce moyen la parole dès que l'air ne ſortira plus par-là. Si l'ouverture de la trachée-artére ne répondoit pas à celle de la peau, on la découvriroit par une inciſion convenable. Quand cette ouverture n'eſt pas conſidérable, on peut ſe contenter d'y appliquer une eſpéce de plumaceau fait avec du papier mouillé, & panſer la Plaie avec le baume du Pérou, & une compreſſe trempée dans le vin. Deux ou trois jours après, l'emphyſéme ſe trouve diſſipé. Si la Plaie du larynx ou de la trachée-artére eſt faite par arme à feu, après avoir fait la ſuture, s'il eſt néceſſaire, on y appliquera le digeſtif ſuivant.

℞ *Térébenthine lavée, une once ; Maſtich en poudre, une dragme & demie ; Huile d'Hypericum, trois dragmes ; blancs d'œufs avec les jaunes, ſuffiſante quantité pour en faire un onguent.*

On fera uſer au Malade d'un looch fait avec l'huile d'amandes douces & le ſyrop d'Althæa, de chacun une once, poudre diatragacanth froid, deux dragmes. Il ſucera ce looch avec un bâton de régliſſe, pour calmer la toux. On aura ſoin de le ſaigner copieuſement ſi l'on veut prévenir l'inflammation & la ſquinancie.

A l'égard des Plaies pénétrantes du pharynx & de l'œſophage, on obſervera la même méthode qu'à celle du larynx & de la trachée-artére.

Lorſque ces ſortes de Plaies ſont avec une telle perte de ſubſtance, que la ſuture n'a pas lieu, quoique le Malade ſoit dans un état déſeſpéré, on ne laiſſera pas d'y appliquer une emplâtre qui ait de la conſiſtance. Tout autre topique liquide ou mou s'inſinueroit dans la trachée-artére quand le Bleſſé reſpireroit.

Si les nerfs ſont coupés ou bleſſés, on emploiera les remédes que nous avons dit convenir aux Plaies des tendons & des nerfs. Si les vaiſſeaux ſanguins ſont ouverts, on tâchera d'arrêter l'hémorragie par les moyens que nous avons propoſés dans la cure des

Plaies des artéres & des veines, & même on en fera la ligature, suppofé qu'on ne puiffe pas y réuffir autrement. On a quelquefois arrêté le fang des jugulaires en les comprimant avec les doigts jufqu'à ce qu'il fut caillé & qu'il bouchât l'ouverture : mais il faut ordinairement faire continuer la compreffion pendant deux ou trois jours par des perfonnes qui fe relaient.

Quoique les Plaies de la moëlle de l'épine foient mortelles; cependant, pour ne pas abandonner le Malade, on le panfera avec l'huile de térébenthine chaude, le baume du Pérou, ou l'huile de cire mêlée avec l'huile d'œufs, ou

℞ *Efprit de Vin, deux onces; Miel Rofat, une once; Aloës & Myrrhe en poudre, de chacune une dragme.* Mêlez.

On en chargera des plumaceaux, & l'on mettra par-deffus dans les lévres de la Plaie un digeftif fait avec *Miel & Térébenthine de Venife, de chacun demi-once; Thériaque, une dragme, & un jaune d'Oeuf.* Au refte les Plaies de la moëlle de l'épine doivent fe traiter comme celles du cerveau.

CHAPITRE XII.

Des Plaies de la Poitrine.

LES Plaies de la Poitrine ſont ſimples ou compliquées, pénétrantes ou non pénétrantes. On regarde comme ſimples celles qui ne ſont accompagnées d'aucun accident fâcheux, & qui ne préſentent d'autre indication curative que la réunion. Les compliquées ſont ſuivies de ſymptômes dangereux auſquels on eſt obligé de remédier avant que de tenter à les réunir. Telles ſont celles qui ſe trouvent accompagnées de fracture des côtes des clavicules, du ſternum ou des vertébres du dos ; celles qui pénétrent dans la capacité, & qui ouvrent quelques vaiſſeaux, ou qui bleſſent les parties qui y ſont contenues, comme le poumon, le médiaſtin, le péricarde, le cœur, le diaphragme, la veine cave, l'artére aorte, &c. Il y a quelquefois des Plaies qui traverſent la Poitrine ſans offenſer les gros vaiſſeaux des

parties qui y ſont renfermées. Par conſéquent elles doivent être regardées comme ſimples, puiſqu'elles ſe guériſent ſouvent par la ſimple réunion & la ſaignée, avec un régime exact.

La vue, le toucher, la ſonde, l'emphyſéme, & la ſortie de l'air de la poitrine, nous font ordinairement connoître que les Plaies pénétrent dans la capacité. On s'apperçoit que l'air en ſort quand on remarque ſur leurs lévres un ſang écumeux; qu'on entend un petit bruit, ou une eſpéce de ſifflement; qu'une bougie allumée qu'on expoſe à l'ouverture, s'éteint, ou que la flamme vacille; que des brins de coton ou de laine qu'on en approche, ſont agités, comme s'ils étoient expoſés au vent. Ces ſignes ſont encore plus manifeſtes, lorſqu'on fait faire une grande expiration au Malade, la bouche & les narines fermées. On n'a pas toujours le bonheur de découvrir la pénétration de la Plaie par les ſignes que nous venons de rapporter. Une piquure, quoique pénétrante, ou une Plaie faite par une épée fort étroite, peut ſe cicatriſer en peu de tems, ſi

l'on n'a pas le ſoin de l'entretenir ouverte ou de l'agrandir. Son trajet eſt quelquefois oblique. Le Bleſſé peut changer d'attitude après ſa bleſſure ; les muſcles ſe trouvant alors dans une ſituation différente, peuvent couvrir le progrès de la Plaie. Dans tous ces cas la ſonde n'y ſçauroit entrer, l'air n'en peut ſortir : ſon iſſue n'étant pas libre, il s'inſinue & ſe répand dans les interſtices des muſcles & dans les cellules du corps graiſſeux, & forme preſque toujours un emphyſéme autour de la Plaie. Quand on veut donc ſonder le Malade, on doit avoir l'attention de le faire mettre dans la même attitude qu'il étoit lorſqu'il a reçu le coup.

Quoique la ſonde n'entre point dans la Plaie, & que l'air n'en puiſſe pas ſortir, on ne doit pas décider pour cela qu'elle n'eſt pas pénétrante. Nous en avons un exemple dans la perſonne de M. Couët, Chanoine de Notre-Dame de Paris. Il reçut au mois d'Avril 1736. un coup de couteau ou de poignard à la partie antérieure de la poitrine du côté droit, près du ſternum. L'inſtrument avoit percé longi-

tudinalement le cartilage de la quatriéme des vraies côtes, de la longueur de deux travers de doigt. La ſonde ne pouvant entrer par une Plaie ſi étroite, détermina les Chirurgiens à croire qu'elle n'étoit point pénétrante. L'ouverture du cadavre prouva le contraire. Nous trouvâmes le poumon percé de la profondeur de quatre travers de doigt, & un épanchement conſidérable de ſang dans la capacité droite de la poitrine. Si l'on remarque donc que la reſpiration eſt difficile & laborieuſe, que le Bleſſé crache du ſang, qu'il ſurvient une fiévre aigue, une toux opiniâtre, une grande douleur de côté, des foibleſſes & autres ſymptômes qui ne ſe rencontrent point dans les Plaies ſimples, on peut croire qu'elle a pénétré dans la capacité.

Dans les grandes Plaies de la poitrine, qui ſont pénétrantes, la parole & la reſpiration manquent pendant qu'elles ſont découvertes, & que l'air trouve plus de facilité à y entrer & ſortir que par la bouche, auſſi-tôt qu'on les ferme, ces deux fonctions ſe rétabliſſent.

Quand les poumons ſont bleſſés, il

ſurvient une toux fâcheuſe, un crachement de ſang, une fiévre continue, une grande oppreſſion; la voix eſt tremblante & entrecoupée. Si les gros vaiſſeaux ſont ouverts, il ſe fait dans la capacité un épanchement de ſang qui augmente la difficulté de reſpirer, & cauſe une peſanteur douloureuſe vers les fauſſes côtes, particuliérement quand on eſt aſſis, parce qu'alors le ſang épanché comprime le diaphragme. Lorſqu'on ſe met ſur le côté opposé à la bleſſure, le ſang s'étendant ſur le médiaſtin, produit une douleur & une peſanteur incommode tout le long du milieu de la poitrine, & des inquiétudes ſi grandes, qu'on eſt obligé de changer de place à tous momens. Si l'épanchement eſt des deux côtés de la capacité, l'oppreſſion eſt plus conſidérable, & l'on ne ſçauroit preſque ſe tenir que ſur le dos. Quand le ſang trouve une iſſue par l'ouverture de la Plaie, le Malade en crache moins.

Lorſqu'une Plaie pénétre dans les ventricules du cœur, ou dans les gros vaiſſeaux ſanguins, il ſe fait en peu de tems un épanchement de ſang qui rem-

plit le péricarde ou la poitrine, la respiration manque, les extrémités se refroidissent ; il survient une sueur froide, on tombe en syncope, & la mort suit de près.

Si le diaphragme est blessé, la respiration est très-génée & très-difficile. Il s'y joint une inflammation, une fiévre aigue, des mouvemens convulsifs, le délire ; le hoquet, un ris sardonien, & souvent l'on meurt pour ainsi dire, en riant.

Lorsque l'œsophage ou le canal thorachique sont percés dans la poitrine, les alimens ou le chyle s'épanchent dans la capacité, & y produisent une espéce d'hydropisie.

Les blessures des nerfs récurrens & cardiaques sont suivies de convulsions considérables, d'extinction de voix, & d'autres accidens formidables.

Prognostic. Les Plaies simples de la poitrine qui ne sont point pénétrantes, peuvent se guérir, & doivent se traiter comme les autres Plaies simples.

Les Plaies compliquées sont plus ou moins dangereuses, suivant les parties qui sont offensées. Quand elles sont faites par instrument contondant,

ou par arme à feu, le danger en eſt plus grand, parce que l'inflammation, la fiévre & les autres accidens qui en ſont les ſuites, s'y joignent plus facilement.

Lorſque la fracture des côtes fait la complication de la bleſſure, en les réduiſant, s'il eſt néceſſaire, & panſant la Plaie comme il convient, on en guérit ordinairement. Si la fracture eſt aux vertébres du dos, & que la moëlle de l'épine ſoit bleſſée, la Plaie eſt le plus ſouvent mortelle; parce que ſa ſubſtance, ſes membranes & ſes fonctions ſont les mêmes que celles du cerveau & du cervelet pour les fonctions naturelles. Le ſuc nerveux ne pouvant plus influer dans les organes qui ſont au-deſſous de la bleſſure, le ſentiment & le mouvement y ſont abolis, & les autres actions périſſent.

Ce n'eſt pas la léſion ſeule de la moëlle de l'epine qui fait le danger des Plaies de la partie poſtérieure de la poitrine. Le grand nombre de tendons qui s'attachent aux apophyſes des vertébres du dos, les nerfs qui ſortent des parties latérales du corps de ces vertébres, les artéres intercoſtales & la vei-

ne azygos les rendent aussi fort dangereuses. L'ouverture de ces vaisseaux sanguins produit une hémorragie mortelle, quand on ne s'en apperçoit pas & qu'on ne peut y remédier.

Les Plaies qui ouvrent les gros vaisseaux, tels que l'aorte, la veine cave, l'artére ou la veine pulmonaire, sont absolument mortelles. La mort arrive subitement, ou peu de tems après, suivant que l'épanchement de sang se fait plus ou moins promptement.

Toutes les Plaies des poumons ne sont pas absolument mortelles. Celles qui n'offensent point les gros vaisseaux, & qui ne causent pas d'épanchement, se peuvent guérir; on en a vu qui traversoient la poitrine & les poumons de part en part, sans causer la mort. Il est vrai qu'il est rare qu'on en revienne. Le mouvement perpétuel de ce viscére s'oppose ordinairement à leur consolidation. Quand le poumon est adhérent à la plévre, on en guérit plus facilement; le sang épanché trouve une issue par la Plaie, & ne séjourne pas dans la capacité. S'il n'y a pas d'adhérence, la Plaie ne se cicatrise guére qu'il ne s'y en fasse.

Lorſque l'épanchement de ſang dans la capacité de la poitrine eſt abondant, ſi le Bleſſé n'en meurt pas ſur le champ, il ſouffre une oppreſſion & une ſuffocation conſidérable. La néceſſité où l'on eſt de le panſer ſouvent, ou de faire l'opération de l'empyéme pour vuider le liquide épanché, & faciliter le mouvement du poumon & du diaphragme, le ſoulage bien pour quelque tems : mais quoique ce ſoit l'unique reſſource, ſa guériſon n'en eſt pas plus ſûre, quand le coup a ouvert quelque vaiſſeau qui fourniſſe toujours du ſang.

Si une Plaie pénétrante dans la poitrine eſt ſuivie d'inflammation, de fiévre aigue, de difficulté de reſpirer, c'eſt ordinairement une preuve qu'il ſe fait inſenſiblement un épanchement dangereux qui produit bientôt un empyéme ou une phthiſie : lorſque le pus ſe forme, les ſymptômes ſe calment un peu, mais il ſurvient une fiévre & des friſſons irréguliers qui dénotent qu'il eſt formé.

Les Plaies du médiaſtin ſont fort à craindre. Elles cauſent ſouvent une inflammation, une fiévre aigue & d'au-

tres ſymptômes qui en ſont les ſuites. Celles du péricarde ſont le plus ſouvent mortelles. S'il ne ſe fait pas un épanchement de ſang dans cette enveloppe ou dans la capacité de la poitrine, qui faſſe mourir en peu de tems le Malade, il tombe ordinairement dans une fiévre lente qui le conſume peu à peu, & qui termine enfin ſes jours.

Les Plaies du cœur ſont néceſſairement mortelles. Ce viſcére eſt toujours dans un mouvement ſi violent, qu'elles ne peuvent ſe réunir. Si elles percent les ventricules, & que l'ouverture ſoit conſidérable, le Bleſſé meurt ſubitement ; ſi elle eſt petite, la mort peut être différée de quelques heures : mais comme la Plaie s'agrandit toujours par la diaſtole du cœur, l'épanchement de ſang augmente, & termine bientôt la vie du Malade. Lorſque la Plaie eſt fort étroite, & qu'elle ne pénétre que dans la ſubſtance du cœur, ſans percer les ventricules, on peut vivre pluſieurs jours. Nous avons vu une perſonne qui avoit reçu un coup d'épée au travers du cœur, & qui vécut douze jours. A l'ouverture de ſon cadavre nous trouvâmes que le coup,

dans ſon trajet; avoit paſſé par le *Septum medium*, entre les deux ventricules, ſans les percer.

Les Plaies de la ſubſtance charnue du diaphragme ſont très-dangereuſes. Celles de ſa partie tendineuſe cauſent ſouvent la mort. Elles ſont accompagnées d'une grande difficulté de reſpirer. Leurs ſymptômes les plus ordinaires ſont la fiévre, le délire, la convulſion, le hoquet, le ris ſardonien.

Les Plaies de la poitrine qui coupent l'œſophage, le canal thorachique, les cordons & les plexus de nerfs qui ſe trouvent dans cette capacité, ſont mortelles, par les raiſons que nous avons alléguées dans le diagnoſtic.

Cure. Les Paies ſimples de la poitrine qui ne pénétrent pas dans ſa capacité, n'exigent point d'autre panſement que celui des Plaies des autres parties charnues. Quand une côte eſt découverte & altérée ou offenſée, il faut la ruginer, & traiter enſuite la Plaie comme ſimple. Si la côte eſt enfoncée ou caſſée, on la réduira avant de panſer la Plaie, & on la panſera comme les Plaies compliquées avec fracture.

Lorſqu'une Plaie pénétre dans la capacité ſans léſion des vaiſſeaux & des parties contenues, & ſans épanchement, il faut la laiſſer fermer, & la regarder comme une Plaie ſimple. Si l'on ſoupçonne qu'il y ait quelque épanchement ou quelque partie interne qui ſoit offenſée, on entretiendra la Plaie ouverte, non pas avec une tente ou une cannule, comme vouloient les Anciens; les viscéres ne manqueroient pas d'en être incommodés & meurtris, à cauſe que leur mouvement continuel les feroit heurter à tout moment contre ces corps durs: mais il ſuffira de mettre entre les lévres de la Plaie un morceau de linge aſſez long en dehors, pour empêcher qu'il n'entre dans la poitrine pendant l'inſpiration. On y ajoutera un bourdonnet lié avec un fil, & par-deſſus des plumaceaux chargés de baume d'Arcéus ou d'un digeſtif. On appliquera ſur le tout une emplâtre un peu aglutinative, telle qu'eſt celle d'André de la Croix, pour éviter que l'air ne pénétre la Plaie. L'appareil ſera maintenu par un bandage convenable, qui conſiſtera en une ſerviette pliée en trois autour de la Poitrine, &

soutenue par le scapulaire.

Si l'ouverture de la plaie est trop étroite pour donner une issue libre à la matiere épanchée, on l'agrandira avec un bistouri, à la faveur d'une sonde crénelée. Supposé que la Plaie, avec épanchement, fut à la partie supérieure de la poitrine, il faudroit faire une contre-ouverture ; c'est-à dire, l'opération de l'empyéme à la partie inférieure, parce que c'est sur le diaphragme que descend le liquide épanché. On ne peut se dispenser de faire cette opération quand le Malade est menacé d'être bientôt suffoqué par la présence du sang qui remplit la capacité & gêne les poumons. Il est vrai qu'on ne peut répondre du succès : mais il périroit encore plutôt en ne la faisant pas.

L'intervalle des pansemens doit se régler sur l'abondance de l'épanchement. On laisse d'abord évacuer tout ce qui peut sortir par l'ouverture, ce qui soulage beaucoup le Malade : mais si, peu de tems après, l'oppression, la difficulté de respirer, la pesanteur sur le diaphragme, augmentent considérablement, on est obligé de le panser

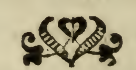
ſouvent pour prévenir, par l'évacuation de la matiere épanchée, de plus grands accidens. Il eſt vrai que cette néceſſité eſt de mauvais augure. On a ſoin de mettre le bleſſé dans une ſituation propre à favoriſer la ſortie du liquide étranger, & de lui faire retenir ſon haleine, afin que les poumons gonflés d'air le chaſſent plus facilement par la Plaie. On fait auſſi à chaque panſement, après l'iſſue de la matiere, des injections chaudes avec l'eau d'orge, ou de joubarbe, & le miel roſat : mais il faut tâcher de faire ſortir tout ce qu'on aura injecté. Le peu qu'il en reſteroit s'aigriroit bientôt, & cauſeroit une toux fâcheuſe, ſuivie d'autres accidens. Si le poumon ſe préſentoit à l'ouverture de la Plaie, & s'oppoſoit à l'iſſue du liquide, on le repouſſeroit avec une ſonde boutonnée. Pendant le panſement, on entretiendra l'air de la chambre chaud, & l'on panſera le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour ne pas laiſſer long tems la Plaie à l'air. Il faudra ſaigner le Malade ſuivant la violence de l'inflammation & de la fiévre, & ne lui accorder que des alimens doux & li-

quides. On préviendra, ou l'on calmera la toux par des béchiques.

Lorſqu'aprés pluſieurs panſemens il ne ſort plus rien par la Plaie, on travaillera à la réunion.

Quand l'épanchement eſt produit par l'ouverture d'une artére intercoſtale, il faut tâcher d'en faire la ligature avec une aiguille coùrbe.

Le traitement des plaies des autres parties contenues de la Poitrine n'eſt point différent de celui que nous venons de propoſer. On obſervera cependant que, ſi quelques gros vaiſſeaux étoient ouverts, l'opération de l'empyéme ſeroit inutile. La foibleſſe du Malade & la mort qui ſuivroient de prés, ne permettroient pas de la faire. Elle ne ſerviroit de rien non-plus ſi l'épanchement étoit dans le poumon.



CHAPITRE XIII.

Des Plaies du Bas-Ventre.

LES Plaies du Bas-Ventre ſont ſimples ou compliquées, pénétrantes, ou non pénétrantes. Celles qui pénétrent dans la capacité, ſont avec léſion des parties internes, ou ſans léſion; avec iſſue de ces mêmes parties, ou ſans iſſue; avec épanchement, ou ſans épanchement. Les parties internes qui peuvent être bleſſées, ſont tous les viſcéres de l'abdomen, les vaiſſeaux & les nerfs, d'où réſultent autant de Plaies différentes. Les parties qui ont coutume de ſortir par les Plaies pénétrantes, ſont l'épiploon & les inteſtins, particuliérement l'ileon; ce ſont des viſcéres flotans qui peuvent s'étendre plus facilement que les autres au-delà de leur ſituation naturelle.

Toutes les Plaies externes du Bas-Ventre ne ſont pas toujours ſimples. Celles qui offenſent les aponeuroſes des muſcles droits, ou la ſurface externe du péritoine, attirent ſouvent des

accidens très fâcheux qui les rendent compliquées. Au contraire, il y en a de pénétrantes, qui n'étant accompagnées d'aucune lésion des viscéres, guérissent si promptement sans accident, par la seule réunion, qu'on doit les regarder comme simples.

Diagnostic. Il est cependant essentiel de connoître si une Plaie du Bas-Ventre pénétre dans sa capacité pour faire un juste prognostic, & diriger ses intentions curatives. L'introduction de la sonde, du stillet, ou d'une bougie, nous peuvent conduire à cette connoissance. Lorsque l'un de ces instrumens entre bien avant, & paroit aller au-delà de l'épaisseur des tégumens, c'est un signe de pénétration. Il faut néanmoins prendre garde de s'y tromper. Si la direction de la Plaie est oblique, on peut y faire entrer une grande partie de la sonde sans qu'il y ait pénétration ; ou si les mucles de l'abdomen changent de situation après la blessure, ensorte que les fibres de l'un glissent sur celles de l'autre, & couvrent le trajet de la Plaie, la sonde n'y pouvant entrer, pourroit faire croire qu'elle ne seroit pas pénétrante, quoiqu'elle

quoiqu'elle le fût. En ce cas, on tâchera de mettre le Malade dans la même attitude qu'il étoit, quand il a été blessé, pour voire si l'on découvrira la pénétration par la sonde. Si l'on ne peut pas y réussir, on fera attention aux symptômes qui accompagnent la blessure. Le signe le plus certain que la Plaie est pénétrante, c'est la sortie de l'épiploon ou de l'intestin. On tire encore un grand éclaircissement des excrétions & des fonctions lésées, comme on le verra dans la suite.

Il ne suffit pas d'être instruit de la pénétration des Plaies, pour en faire un jugement judicieux ; il faut encore sçavoir quelles sont les parties internes qui peuvent être blessées : on peut parvenir à cette connoissance en se ressouvenant des viscéres qui sont contenus dans chaque région ; en faisant attention à la situation & à la direction de la Plaïe, aux symptômes qui l'accompagnent, à la lésion des fonctions, à la différence des humeurs ou des matieres qui sortent par son ouverture, ou par les autres voies, comme nous avons dit dans le Diagnostic des Plaies, Article cinquiéme, & com-

me nous allons voir dans la ſuite.

On connoît que le foie eſt bleſſé, quand la Plaie, qui pénétre dans la capacité, eſt ſituée à l'hypochondre droit vers les fauſſes côtes, que ſon trajet ſe porte de ce côté-là, qu'il en ſort beaucoup de ſang, ou que le ventre devient tendu & douloureux par l'épanchement qui s'y fait ; quand on ſent en cet endroit, & dans les parties voiſines de grandes douleurs avec élancement & pulſation ; qu'il ſurvient une fiévre aigue, une difficulté de reſpirer, un vomiſſement bilieux ; que les matieres qu'on rend par les ſelles ſont ſanguinolentes, & de couleur de lie de vin ; preuve que le ſang coule dans le duodenum par le canal choledoque. Lorſqu'une telle Plaie eſt profonde, elle cauſe des défaillances, des ſueurs froides, & une mort prompte.

La bleſſure de la Rate ſe connoît par la ſituation & la direction de la Plaie qui pénétre dans l'hypochondre gauche, vers les fauſſes côtes ; par l'écoulement copieux d'un ſang noir qui ſort de la Plaie, ou qui s'épanche dans le Bas-Ventre, & y cauſe une tenſion ; par la douleur qu'on ſent dans cet en-

droit, par la fiévre & la soif qui s'y joignent, par le vomissement & la difficulté de respirer, à cause que l'estomac & le diaphragme souffrent par consentement.

Rien ne peut faire soupçonner la blessure du Pancreas, que la direction du coup vers cette partie; la douleur enfoncée qu'on sent vers les premieres vertébres des lombes; l'épanchement d'une lymphe sanguinolente dans la capacité du Bas-Ventre.

On peut juger que l'Estomac est blessé par la situation de la Plaie à l'épigastre; par sa direction vers ce viscére; par une douleur fixe & violente qu'on y sent; par un hoquet fréquent & des vomissemens presque continuels; par la foiblesse du pouls, les defaillances & la difficulté de respirer, sur-tout, lorsque la Plaie est à l'orifice supérieur. Si l'estomac est percé, les alimens, tant solides que liquides, sortiront en partie par la Plaie; en partie par le vomissement, aussi-tôt qu'on les aura pris. Il pourra s'en épancher aussi dans le Bas-Ventre. On rendra le sang par la bouche. Les déjections seront supprimées.

Il survient presque les mêmes acci-

dens à la bleſſure des inteſtins grêles. On y ſent une grande douleur ; on a le ventre tendu ; on eſt ordinairement attaqué d'un vomiſſement ; il ſort ſouvent des matieres chyleuſes par la Plaie, quand l'inteſtin eſt percé, ou ſi la bleſſure ne leur donne pas d'iſſue, elles s'épanchent dans la capacité. On rend par les ſelles un ſang coagulé noirâtre ou brun. A ces accidens ſe joignent une inflammation & une fiévre conſidérable. Enfin les inquiétudes, les réveries & le hoquet annoncent la mort du malade. Lorſque la bleſſure eſt aux gros inſtins, les matieres fécales ſortent par la Plaie, ou l'on en ſent l'odeur quand on la panſe; les déjections ſont ſanglantes. Si c'eſt le colon qui ſoit bleſſé, le ſang qu'on rend par l'anus eſt coagulé, mais diſtinct des autres matiéres ; ſi c'eſt le rectum, le ſang eſt rouge, vermeil, & liquide comme un ſang qui vient de s'épancher.

Il eſt difficile de connoître ſi le méſentere eſt bleſſé. La direction & la profondeur du coup nous le peuvent faire conjècturer. Si les gros vaiſſeaux ſanguins de ce viſcére ſont ouverts, il

ſe fait en peu de tems un épanchement conſidérable dans le Bas-Ventre, ſuivi de tenſion, de difficulté de reſpirer, & de pluſieurs autres ſymptômes mortels. Quand les glandes où les vaiſſeaux lactes ſe réuniſſent, ſont percées, la lymphe & le chyle s'épanchent dans la capacité, & produiſent une hydropiſie chyleuſe. Lorſque ces humeurs viennent à s'échauffer & à ſe corrompre par leur ſéjour, elles enflamment & gangrénent les inteſtins & les autres viſcéres. D'ailleurs comme le chyle ne ſe diſtribue preſque plus dans le ſang, & ne fournit que peu de nourriture, le Malade meurt de foibleſſe, d'épuiſement & d'inanition.

La bleſſure des reins ſe fait connoître par la ſituation & la direction de la Plaie ; par la douleur qu'on y ſent, & qui s'étend juſqu'aux aines & aux teſticules ; par les urines ſanglantes & noirâtres ; par des nauſées & des vomiſſemens ſéreux, à cauſe de la ſympathie que les nerfs entretiennent entre ces viſcéres & l'eſtomac, & du regorgement de l'urine dans la maſſe du ſang, lorſque les reins enflammés ne la ſéparent pas comme à l'ordinaire.

Si la Plaie eſt large & profonde, il en ſort un ſang ſéreux qui s'épanche dans le Bas-Ventre, s'échauffe, s'enflamme, ſe corrompt, & produit la gangréne.

Peu de ſignes font connoître la bleſſure des Uretéres. Il n'y a que la direction du coup, le ſiége de la douleur, les urines ſanglantes, un emphyſême œdémateux & profond autour de la Plaie, qui puiſſent en fournir des indices. Le ſang qui ſort avec les urines eſt un peu moins fluide, moins rouge, & moins vermeil que s'il ne venoit que de la veſſie. L'emphyſême œdémateux eſt produit par l'urine des uretéres qui s'inſinue dans le tiſſu cellulaire du péritoine, dans les interſtices des muſcles, & dans les cellules du corps graiſſeux, où elle forme une tumeur, qui étant preſſée alternativement avec les doigts, fait du bruit comme un véritable emphyſême. Lorſque les uretéres ſont coupées, l'urine s'épanche dans la capacité du Bas-Ventre.

On connoît que la Veſſie eſt bleſſée par la ſituation de la Plaie à la partie inférieure de l'hypogaſtre, ou par la direction du coup vers ce viſcére; par

la douleur & la tenſion qu'on y ſent ; par l'urine qui ſort de la Plaie ; celle qu'on rend par l'uréthre eſt ſanglante, & le ſang qu'on y remarque eſt fluide, rouge, vermeil. Enfin le Bleſſé n'urine qu'avec beaucoup de peine & de douleur.

On préſume que la Matrice eſt bleſſée par la ſituation & la direction de la Plaie ; par la grande douleur qui s'y fait ſentir ; & par le ſang qui ſort du vagin, ſuppoſé que le coup ait pénétré juſques dans la cavité de ce viſcére.

Quelquefois il ſe trouve pluſieurs viſcéres bleſſés d'un même coup. La combinaiſon des ſignes & des ſymptômes que nous avons aſſignés à chacun en particulier en fait le diagnoſtic.

Si la Veine cave, l'Aorte, ou quelqu'autre gros vaiſſeau ſanguin ſont ouverts, il ſe fait un grand épanchement de ſang dans la capacité ; il en ſort beaucoup par la Plaie, ſi elle n'eſt pas trop étroite, le ventre devient bientôt gonflé & tendue, & la mort ſuit de près, ſuivant que l'épanchement eſt plus ou moins prompt.

Quand il y a quelque cordon de nerfs, ou quelque ganglion bleſſé, on

voit naître des mouvemens convulſifs, & d'autres fâcheux ſymptômes, qu'on ne peut attribuer à la bleſſure particuliere des viſcéres.

Lorſque les muſcles pſoas & iliaque ſont bleſſés, il y ſurvient une inflammation, & la flexion de la cuiſſe eſt léſée.

Prognoſtic. Les Plaies du Bas-Ventre qui ne ſont point pénétrantes, & qui n'offenſent ni les aponeuroſes des muſcles, ni le péritoine, ſont ſans danger, à moins qu'elles ne ſoient conſidérables, & avec beaucoup de perte de ſubſtance. Il ſuit de là que celles qui pénétrent juſqu'à la lame externe du péritoine ſont plus dangereuſes, ainſi que celles qui ſe trouvent ſituées au milieu de l'abdomen ; les muſcles droits qui y paſſent, & la réunion aponeurotique de tous les autres muſcles que forment la ligne blanche, les rendent ſuſceptibles de bien des accidens.

Les Plaies qui pénétrent dans la capacité, ſont à craindre : mais ſi aucune des parties internes ne ſe trouve bleſſée, elles ſe guériſſent auſſi facilement, & auſſi promptement que cel-

les qui n'intéressent que les tégumens. Cependant lorsqu'elles sont accompagnées de l'issue de l'épiploon ou des intestins, elles sont bientôt suivies de symptômes fâcheux, à moins qu'on ne fasse rentrer au plutôt ces viscéres dans la capacité; exposés à l'air, ou peut-être étranglés entre les lévres de la Plaie, si elle est trop étroite, ils ne manquent pas de se gonfler, de devenir liquides, de se corrompre, de se gangréner, & de causer en peu de tems un *miserere* funeste. Lorsqu'il n'y a que l'épiploon seul qui soit sorti, le mal n'est pas si dangereux, que quand l'intestin l'accompagne dans son issue; parce que l'étranglement de celui-ci produit des accidens plus périlleux que celui de l'épiploon seul : mais il vaut mieux que l'épiploon & l'intestin soient sortis ensemble, que l'intestin seul; enveloppé de cette membrane graisseuse, il n'est pas si fortement comprimé, & peut rentrer plus facilement.

Hippocrate met au nombre des Plaies mortelles celles du foie. L'hémorragie qui survient fait périr le Malade avant qu'on puisse la faire cesser;

& si par bonheur l'on parvient à l'arrêter, il se forme un abscès ou un ulcére qui guérit rarement. Si la Plaie est étroite, & qu'il n'en sorte pas beaucoup de sang, ce viscére s'enflamme & s'abscéde. Cependant plusieurs Auteurs ont observé des Plaies du foie, même avec perte de substance, qui se sont heureusement guéries. Voyez Paul Æginette, Hildan, Glandorpe, & autres. On peut dire que les Plaies de la partie convexe sont beaucoup moins dangereuses que celles de la partie cave. Dans celles-ci la veine-porte est plus exposée à être blessée, & le sang qui en sort, ou le pus, s'il se forme un abscès en cet endroit, sont obligés de s'épancher dans la capacité, au lieu que dans les premiéres, le sang peut sortir par l'ouverture des tégumens, ou s'il s'y forme un abscès, on peut l'ouvrir, & y porter les remédes convenables. Ce sont ces sortes de Plaies qu'on a vu guérir.

Les Plaies de la Rate ne sont pas moins dangereuses que celles du foie. L'épanchement qui se fait dans le Bas-Ventre cause les accidens mortels que nous avons allegués dans le Diagnos-

tic. Quand la rate eſt entiérement emportée, il ſemble qu'il y auroit plus d'eſpérance de guériſon, que lorſqu'elle n'eſt que bleſſée. On l'ôte facilement aux Chiens, ſans qu'ils en meurent. Fioravant dit avoir enlevé à une Femme Grecque une rate qui peſoit 32. onces, & l'avoir guérit en 24. jours. Clarkin. *Miſcellaneor. Curioſor. an.* 4. *obſervat.* 165. rapporte qu'un Chirurgien coupa une partie de l'épiploon avec toute la rate à un Boucher qui s'étoit ouvert le côté gauche du ventre avec un couteau de boucherie, qu'il fit la ſuture, & qu'il en guérit parfaitement en peu de tems. *Voyez Biblioth. Anatom. de le Clerc & de Manget, édit.* 1695. *p.* 353. On pourroit donc croire que les Plaies de la rate ne ſeroient pas mortelles ſi l'on en faiſoit l'extirpation : mais outre la difficulté de cette opération dans l'homme, il eſt à préſumer qu'elle ne réuſſiroit pas ſi bien que dans les animaux ; & ſi la Plaie étoit conſidérable, l'épanchement de ſang qui ſurviendroit, feroit plutôt périr le Bleſſé, qu'on ne ſe ſeroit déterminé à le ſecourir par ce moyen.

La bleſſure du Pancréas eſt très-dan-

gereuſe, non-ſeulement à cauſe de l'inflammation & de l'abſcès qui peuvent y ſurvenir, mais auſſi parce que l'humeur qui s'y filtre, s'épanche dans le Bas-Ventre.

Les Plaies du Ventricule cauſent ordinairement la mort. C'eſt une partie membraneuſe & nerveuſe, qui ſe réunit difficilement, & dont le mouvement s'oppoſe à la réunion. Celles de ſon orifice ſuperieur ſont abſolument mortelles. La quantité de nerfs qui s'y diſtribuent la rend ſi ſenſible, que ſes bleſſures font périr les Malades par des vomiſſemens, des convulſions & des hoquets continuels. Si la Plaie eſt à ſon fond, ou à ſa partie antérieure, les alimens s'épanchent dans le Bas-Ventre, & y font bientôt tomber les autres viſcéres en gangréne. Quoique la raiſon & l'expérience confirment ce prognoſtic, qui eſt d'Hippocrate, il n'eſt pas ſans exception. Pluſieurs Auteurs font mention de la guériſon des Plaies de ce viſcére. Fallope, Alexandrinus, Skenkius, Crollius, Sennert, Diemerbroeck, rapportent que des couteaux avalés inopinément, ſont ſortis par l'épigâſtre ſans faire mourir

les Malades. *Voyez la Bibliothéque Chirurgicale de Manget.* On peut donc croire que les Plaies du fond & de la partie intérieure de l'estomac, ne sont pas nécessairement mortelles, particuliérement quand elles sont petites, ou qu'elles ne pénétrent que ses premieres tuniques : mais que celles de son orifice supérieur, pour peu qu'elles soient considérables, ne reçoivent point de guérison.

On peut faire sur les Plaies des intestins le même prognostic que sur celles de l'estomac : leur structure à peu près semblable, leur mouvement péristaltique & leur fonction les rendent ordinairement mortelles : mais celles des grêles sont encore beaucoup plus dangereuses. Leurs tuniques, moins charnues & moins épaisses que celles des gros, ne peuvent presque point se cicatriser, qu'elles ne s'attachent à quelques parties voisines, & quand ils sont percés, le chyle qui s'épanche dans la capacite du bas-Ventre, & qui s'y corrompt, fait périr le Malade ou par inanition, ou par gangréne.

Les Plaies du Mésentere qui ne per-

cent point les gros vaiſſeaux ſanguins, ni les glandes auſquelles les veines lactées ſe rendent, peuvent ſe guérir. Celles au contraire qui pénétrent ces parties, ſont très à craindre par les raiſons que nous avons rapportées dans le Diagnoſtic.

Les Plaies des reins ſont preſque toutes incurables. Celles qui ſont profondes ou qui pénétrent juſqu'au baſſinet, font périr le Malade par une hémorragie, ou par un épanchement d'urine dans le Bas-Ventre, qui enflamme & gangréne les autres viſcéres, ou par une inflammation qui produit un abſcès & un ulcére qu'on ne peut venir à bout de guérir, à cauſe que l'urine s'oppoſe à la réunion & à la cicatrice. Cependant celles qui ne pénétrent que leur ſubſtance corticale, particulierement à ſa partie poſtérieure, par laquelle la matiere épanchée trouve quelquefois une iſſue, peuvent recevoir guériſon ; encore arrive-t-il que la plûpart de ceux qu'on a cru guéris, ſont enfin morts quelque tems ou même quelques années après, par des abſcès & des ulcéres fiſtuleux qui y ſont reſtés.

Les Plaies qui percent les uretéres, ou qui les coupent entiérement, causent un épanchement d'urine ordinairement funeste, une inflammation & ses suites.

Toutes les Plaies de la vessie ne doivent pas être mises au rang des Plaies mortelles, quoiqu'elles soient dangereuses. La lithotomie, la ponction, l'experience même, nous prouvent que celles de sa partie antérieure, de ses côtés, de son col & de son fond, peuvent se guérir. Celles de sa partie postérieure qui la pénétrent entiérement au travers du péritoine, sont incurables, non pas par elles-mêmes, mais à cause que l'urine s'épanche dans le ventre où elle enflamme & gangréne les parties qui y sont contenues. Lorsque la partie postérieure du col de la vessie est aussi blessée jusques dans sa cavité, il se fait en cet endroit une hémorragie ordinairement interne & absolument mortelle.

Il faut observer que si nous avons dit que dans les Plaies des reins, des uretéres & de la vessie, il se faisoit un épanchement d'urine dans le Bas-Ventre, nous avons entendu que le

péritoine étoit percé conjointement avec eux : comme ces viſcéres ſont ſitués dans le tiſſu cellulaire de cette membrane, & hors de ſon ſac, qui forme proprement la cavité du Bas-Ventre, ſi ce ſac n'étoit pas ouvert par le trajet du coup dans l'endroit où il les recouvre, l'urine ne pourroit point s'épancher dans la capacité du ventre, elle ne s'inſinueroit tout au plus que dans le tiſſu cellulaire du péritoine.

Les Plaies de la matrice cauſent ſouvent une inflammation ou une hémorragie incurables. On ne peut pas dire cependant qu'elles ſoient toujours mortelles. Il y a eu des perſonnes aſſez heureuſes pour en revenir.

L'obſervation ſuivante prouve que les Plaies de la matrice faites par inciſion ne ſont pas toujours mortelles.

Mademoiſelle Deſmoulins, rue Guenegaud à Paris, femme mariée, âgée d'environ 36. ans fort contrefaite dans ſa taille, n'ayant que trois pieds un pouce de hauteur, devint groſſe & ſe porta bien juſqu'au terme de l'accouchement : mais ſes os pubis & l'os ſacrum étoient ſi près

les uns des autres par un vice de conformation, qu'il n'étoit pas possible que l'enfant pût passer entre deux. Voyant qu'il n'y avoit d'autre ressource que l'opération Césarienne pour l'accoucher & sauver en même-tems la vie à la mere & à l'enfant, on se détermina à prendre ce parti du consentement du mari & de la femme: M. Sousmain, Maître Chirurgien & Accoucheur fit cette opération conjointement avec plusieurs de ses Confreres, au commencement de Juin 1740. La Malade la souffrit avec courage. On lui fit une incision longitudinale de huit travers de doigt à l'hypogastre, à côté du muscle droit; pareille incision à la matrice. On en tira l'enfant en vie avec le placenta. On ne fit point de suture à la matrice; elle se fronça & se retira aussitôt que le fœtus en fut sorti. On fit la gastroraphie à la Plaie du ventre, & on laissa entre les points de suture un intervalle assez grand pour donner issue aux lochies qui s'écoulerent tant par-là, que par les voies ordinaires. Au bout de quarante jours la Plaie se trouva bien cicatrisée, & la

mere parfaitement guérie. L'enfant vécut dix jours.

Le prognoſtic des Plaies qui percent l'aorte, la veine-cave, les artéres ou veines iliaques, & les autres gros vaiſſeaux du Bas-Ventre, n'eſt pas difficile à faire, puiſque les Bleſſés périſſent ſur le champ, ou bientôt après par un épanchement conſidérable de ſang.

Les Plaies des cordons de nerfs ou de leurs plexus, ſont preſque toujours funeſtes. Les mouvemens convulſifs qui ſurviennent, la léſion des fonctions des organes auſquels ils ſe diſtribuent, & l'impoſſibilité d'y apporter du reméde, les rendent ordinairement mortelles.

Les Plaies des muſcles pſoas & iliaque ſont ſujettes à être ſuivies d'une inflammation conſidérable, de fiévre aigue, & d'abſcès très-dangereux.

Cure. Des Plaies ſimples du Bas-Ventre qui ne ſont point pénétrantes, demandent la même méthode de les traiter, que les Plaies ſimples des autres parties charnues : mais quand elles ſont compliquées, les ſymptômes fâ-

cheux qui les accompagnent, exigent des attentions particulieres.

Cette complication de ſymptômes arrive principalement à celles qui ſont ſituées ſur les muſcles droits, à la ligne blanche, ou à celles qui offenſent le péritoine Ces parties membraneuſes ou aponeurotiques ſe roidiſſent, ſe tendent & s'enflamment facilement. Il peut s'épancher dans la gaine des muſcles droits une lymphe ſanguinolente, capable de s'échauffer par ſon ſéjour, de ſe corrompre, de devenir âcre & de cauſer une inflammation, une fiévre aigue, un délire, & autres accidens graves. Pour y remédier, il faut faire à ces ſortes de Plaies qui ſont étroites, des inciſions convenables, & couper les brides qui pourroient s'y rencontrer, afin de donner une libre iſſue aux matieres épanchées, qui ne manqueroient pas de croupir dans leur fond. Enſuite on les panſera comme les Plaies contuſes, & l'on fera des embrocations ſur le Ventre avec l'huile roſat ou de Camomille & le vin tiéde. Si l'inflammation & la tention ſe communiquent à tout l'abdomen, on y appli-

quera des fomentations émollientes. On aura ſoin de ſaigner copieuſement le Malade, & de lui faire obſerver un régime exact, humectant & rafraîchiſſant.

Lorſqu'une Plaie du Bas-Ventre pénetre dans la capacité, s'il n'y a aucune partie interne de léſée, ni de ſymptômes qui faſſent ſoupçonner un épanchement, on la traitera comme les Plaies externes, à moins qu'elle ne ſoit fort grande, & faite par inſtrument tranchant; en ce cas, il en faudroit faire la ſuture, comme nous dirons dans la ſuite. Mais ſi elle étoit contuſe, ou faite par arme à feu, le gonflement & l'inflammation qui ſurviendroient à ſes levres, ne permettroient pas de faire cette opération; on ſeroit obligé de prendre la voie de la ſuppuration & de la régénération des chairs.

Quand la Plaie eſt accompagnée de l'iſſue de l'épiploon, de l'inteſtin, ou des deux enſemble, ſans qu'ils ſoient altérés ni corrompus, il faut les faire rentrer le plutôt qu'il eſt poſſible par le taxis. Pour faciliter cette réduction, on fait placer le Bleſſé ſur la

partie opposée à la Plaie, & dans une situation où les muscles soient le plus relâchés. On y réussit ordinairement sans beaucoup de peine à l'égard des Plaies récentes ; si le gonflement de ces viscéres & l'étranglement encore peu considérable ne s'y opposent point. Avant que de le faire rentrer, il est bon de les laver & de les envelopper avec un linge trempé dans de l'eau tiéde, ou encore mieux dans une décoction émolliente de mauves, guimauves & fleurs de bouillon blanc, tant pour nettoyer le sang qui pourroit s'y être attaché, que pour ramollir davantage ces parties. Comme elles sont fort délicates, on a aussi la précaution de se couper les ongles, de peur de les offenser. Si l'épiploon & l'intestin sont sortis ensemble, on commencera par réduire l'intestin, pendant qu'un aide élevera & soutiendra légérement l'épiploon, crainte de le meurtrir ; ensuite on en fera la réduction après celle de l'intestin. On doit toujours commencer par faire rentrer la partie de ces viscéres qui est sortie la derniere. Si on vouloit les introduire tout à la fois, on

n'y réussiroit point, & l'on ne manqueroit pas de les froisser.

Lorsqu'il n'y a que l'épiploon de sorti, il faut examiner s'il n'est point corrompu. Quand il l'est, on en doit faire la ligature dans le vif, & couper ce qui est gangréné. Ensuite on le met, & on laisse sortir le fil par la Plaie. S'il n'étoit que livide, on ne laisseroit pas de le réduire sans faire la ligature ; la chaleur des entrailles le rétabliroit. S'il étoit sain, & qu'il ne pût rentrer qu'en dilatant la Plaie, on pouroit couper sans inconvénient tout ce qui est sorti, & faire rentrer le reste sans dilatation. Nous avons vu plusieurs Blessés qui n'ont pas laissé de guérir en pareil cas.

Il arrive souvent que la Plaie est si petite, ou que les viscéres étranglés entre ses lévres, se gonflent tellement, qu'il n'est pas possible de les réduire. Alors on emploiera des fomentations émollientes & carminatives pour résoudre les vents & diminuer l'enflure. Telle est la suivante.

℞ *Feuilles de Mauves, de Guimauves & de Brancursine, de chacune une poignée; Fleurs de Mélilot, de Bouillon blanc, de Camomille & de Sureau, de chacune demi poignée; Semence de Fœnu grec, deux dragmes; Cumin, une dragme. Faites bouillir les feuilles dans trois chopines d'eau, jusqu'à la diminution d'une chopine, & y ajoutez les semences & les fleurs; un quart-d'heure après passez la décoction & l'employez chaude, la renouvellant souvent.*

Quelques-uns proposent de piquer l'intestin avec une aiguille ronde pour en faire sortir les vents. Ces coups d'aiguilles sont autant de Plaies qui peuvent enflammer & faire gangréner ce viscére. Il vaut mieux dilater la Plaie par les angles, ayant soin d'éviter les vaisseaux. L'instrument le plus commode pour cette opération, est un bistouri courbe, tranchant d'un seul côté, boutonné à son extrémité. Au défaut de cet instrument, on se sert d'une sonde aîlée, canelée, fermée par le bout, dans la crénelure de la-

quelle on gliſſe un biſtouri droit pour couper les tégumens avec le péritoine. En introduiſant la ſonde dans le ventre, il faut prendre garde de ne pas engager quelque partie entr'elle & le péritoine, crainte de la couper avec le biſtouri. Cet inconvénient eſt moins à craindre quand on ſe ſert du biſtouri boutonné. Lorſque l'étranglement eſt ſi conſidérable, qu'on ne peut introduire dans la Plaie ni le biſtouri ni la ſonde, ſans meurtrir les viſcéres ſortis, on met le doigt indice de la main gauche deſſus pour les éloigner; on approche l'ongle de l'angle de la Plaie & on coupe ſur l'ongle la peau pour la débrider. Enſuite on fait l'opération comme nous avons dit.

Dans les Plaies pénétrantes, l'inteſtin ſe trouve quelquefois ouvert, quelquefois entiérement coupé. Dans le premier cas, la diviſion eſt longitudinale, tranſverſale, ou oblique, grande, petite ou médiocre. Celle qui eſt oblique eſt encore plus dangereuſe que les autres. Tous les plans de fibres étant coupés, leur conſolidation n'eſt guére poſſible. Lorſque la diviſion eſt petite, on peut ſe diſpenſer d'y

d'y faire de ſuture ; la nature eſt capable d'en faire la réunion ſans ce ſecours, pourvu qu'on ait ſoin de bien ſaigner le Malade, & de lui faire obſerver un grand régime : mais quand elle eſt grande ou même médiocre, il faut y faire la ſuture du Pelletier. Quoique le ſuccès de cette opération ſoit fort douteux, il faut mieux la tenter, que d'abandonner le Bleſſé à une mort certaine. En faiſant cette ſuture, on doit obſerver que les points ne percent pas transverſalement les lévres de la Plaie, mais d'une maniere oblique. Pour mieux réuſſir à cette obliquité, après avoir fait un point de biais une ligne audeſſus de la diviſion, on revient percer la premiere lévre de dehors en dedans ; enſuite on perce la ſeconde un peu au-deſſous de dedans en dehors, & on recommence les autres points de la même façon juſqu'à une ligne au deſſous de la diviſion, ſans nouer ni engager le fil à chaque bout. Il ſe tire plus facilement quand la réunion eſt faite. Après la ſuture, on remet l'inteſtin dans le ventre ; on place aux angles de la Plaie de l'abdomen les deux fils, un de cha-

que côté ; enſuite on fait la *Gaſtroraphie*, c'eſt-à-dire, la ſuture de la Plaie du ventre.

Cette ſuture s'exécute de deux manières avec une grande aiguille courbe. Les uns percent la premiere lévre de dehors en dedans à deux travers de doigt du bord de la Plaie, & la ſeconde de dedans en dehors à la même diſtance, en les ſoutenant avec le doigt indice ou le pouce qu'on introduit dans le ventre. Les autres percent chaque lévre de dedans en dehors. Le ruban qu'on enfile dans l'aiguille doit être composé de pluſieurs fils cirés enſemble. On fait un ou deux points à chaque lévre, ſuivant la longueur de la Plaie. Les points faits, on raproche les lévres ; on écarte les fils du ruban, & on place des chevilles entre-deux, pour faire une ſuture enchevillée, comme nous avons dit dans le ſecond Chapitre de ce Livre. On croit que cette eſpéce de ſuture eſt néceſſaire en cette occaſion, à cauſe du grand effort que font les muſcles de l'Abdomen, qui ſont toujours en mouvement. Si l'on ſe contentoit d'aſſujétir les bouts du ruban

par un nœud & une rosette comme à la suture entrecoupée, il seroit à craindre, dit-on, que le ruban ne déchirât les lévres de la Plaie. Cependant l'on ne pratique point à l'Hôtel-Dieu de Paris la suture enchevillée, par les raisons que nous avons alléguées dans le Chapitre II. Après avoir placé & assujéti les chevilles si l'on en a mis, on tire un peu de chaque côté les deux bouts du fil qui a servi à faire la suture de l'intestin, afin d'approcher ce viscére du péritoine; parce qu'il ne peut se cicatriser qu'en s'attachant à quelque partie. On range aussi à un des angles de la Plaie le lien de l'épiploon, s'il y en a; & on le tire un peu à soi pour faire réunir ce viscére avec les lévres internes de la Plaie. Ensuite on met extérieurement un plumaceau couvert de Baume d'Arcéus, ou de quelqu'autre onguent propre à procurer une douce suppuration, & on l'assujétit avec les deux bouts du fil qu'on a laissés à chaque point, en les partageant pour les chevilles. On fait sur tout le ventre une embrocation avec l'huile rosat & le vin tiéde ou l'eau-de-vie; on y applique une

grande compreſſe trempée dans la même liqueur; on couvre le tout avec une autre compreſſe, ou un morceau de molleton, & on maintient l'appareil par le moyen de la ſerviette & du ſcapulaire On a ſoin de faire tenir le Malade ſur la Plaie le plus qu'il eſt poſſible, afin de faciliter par cette ſituation l'iſſue du pus ou du ſang. Les tentes que quelques Praticiens introduiſent dans la Plaie pour l'entretenir ouverte, & pour laiſſer ſortir les matieres épanchées, ſont nuiſibles aux inteſtins. Elles rendent les lévres de la Plaie calleuſes, & en bouchent l'ouverture ; enſorte que les matieres purulentes ne peuvent s'évacuer que dans le tems des panſemens. On peut donc s'en paſſer, puiſque d'ailleurs les levres de la Plaie ont plus de diſpoſition à s'écarter qu'à ſe réunir, & n'ont pas beſoin de ce ſecours pour ſe maintenir ouvertes.

Il eſt à propos de panſer le Malade deux fois par jour, en renouvellant le plumaceau & l'embrocation. Si le ſixiéme ou ſeptiéme jour les fils de la ſuture ou ligature qu'on a faite aux viſceres ſont lâches, & peuvent ſortir

facilement ſans rien forcer ; on les tire, & quand la Plaie eſt bien réunie, on coupe les points de ſuture.

Lorſque l'inteſtin eſt entierement coupé, on laiſſe aller dans le ventre le bout inférieur qui eſt du côté du rectum ; on prend le ſupérieur & on le cout à la circonférence externe de la Plaie, pour faire un nouvel anus, dans lequel on met une tente mollette, attachée avec un fil, afin d'entretenir l'ouverture. Le bout de l'inteſtin continu au venticule, ſe diſtingue par la ſortie des matieres. Cette opération peut réuſſir, quand la Plaie eſt à la fin de l'ileon ou au colon. On a des exemples que l'inteſtin s'eſt cicatriſé & réuni à la circonférence de la Plaie, où il a ſervi d'anus aux Bleſſés.

Il eſt néceſſaire de ne nourrir d'abord le Malade qu'avec quelques jaunes d'œufs, un peu de crême de riz, ou de la gelée ; de lui donner des lavemens nourriſſans qui ne laiſſent pas de le ſoutenir, parce qu'il ſe trouve quelques veines lactées dans les gros inteſtins, & que les parties nourricieres & volatiles de pareils remédes,

peuvent s'insinuer par les pores de leurs tuniques, dans les veines. On saignera le Blessé autant que ses forces pourront le permettre, pour prévenir l'inflammation & les autres accidens

Nous ne proposons point de remédes pour les Plaies des autres viscéres; il n'est pas possible d'y en appliquer, & ils n'y tiendroient pas. Il n'y a que la saignée & la diéte qu'on puisse mettre en pratique. Dans ce cas, on dirige ses indications curatives à la guérison de la Plaie externe; on laisse le reste au soin de la nature, qui cicatrise quelquefois les viscéres blessés avec l'épiploon, ou avec quelqu'autre partie.



CHAPITRE XIV.

Des Brulures.

NOus mettons les Brulures au rang des Plaies, par les raiſons que nous avons alléguées dans le premier Chapitre de ce Traité, Article premier. Ce ſont des ſolutions de continuité récentes, faites ſubitement ſur les parties ſolides de notre corps par l'impreſſion du feu, accompagnées d'inflammation & d'une douleur vive & brulante.

Le feu, qui eſt la ſeule cauſe des Brulures, eſt *actuel* ou *potentiel*. On appelle, *Feu actuel*, tout ce qui eſt ſenſiblement chaud & brulant; c'eſt-à-dire, tous les corps combuſtibles enflammés ou en charbons ardens; les métaux rouges ou fondus; l'eau, l'huile, la poix, la cire & tous les liquides bouillans; la chaux vive dans le tems qu'on l'éteint; la poudre à canon enflammée; la foudre qui eſt le plus violent & le plus dangereux

de tous les feux. Le feu potentiel eſt tout corps ſolide ou liquide, qui, ſans chaleur actuelle & ſenſible, a la vertu de corroder & de bruler toutes les parties qu'il touche. Tels ſont le beurre d'antimoine, la pierre infernale, la pierre à cautére, les poiſons chauds & corroſifs, l'huile de vitriol, l'eſprit de nitre, celui de ſel, l'eau-forte, l'eau régale.

De toutes ces cauſes, les unes agiſſent avec plus de violence que les autres, ſuivant que les corpuſcules ignées qu'elles contiennent, ont plus ou moins de maſſe & de mouvement, ou ſuivant qu'elles reſtent plus longtems appliquées ſur les parties qu'elles brulent, ou qu'on en eſt plus proche. De-là réſultent trois ſortes de Brulures, de *légéres*, de *médiocres*, & de *fortes*.

Les légéres Brulures n'intéreſſent que la peau ſans eſcarre. Il y ſurvient ſimplement une tumeur ſuperficielle, une rougeur, une chaleur ardente; les particules de feu qui s'y ſont inſinuées, font raréfier la lymphe ſéreuſe qui arroſe ce tégument; l'épiderme s'en ſépare dans le moment,

ou peu de tems après, & s'éleve en pustules ou vessies pleines d'une sérosité claire & limpide. Dans les Brulures médiocres la peau est entiérement brulée, desséchée, retirée, endurcie, quoiqu'il n'y ait point encore d'escarre ; l'inflammation est plus considérable & plus étendue : la cuisson est beaucoup plus vive. Il se forme sur le champ des pustules, ou des vessies remplies d'une eau subtile & jaunâtre. Les fortes brulures n'offensent pas seulement la peau, elles pénétrent aussi jusqu'à la chair, aux artéres, aux veines, aux nerfs, aux tendons, quelquefois jusqu'aux os mêmes. La partie brulée est noire, desséchée, couverte d'une escarre plus ou moins profonde, elle est privée de sentiment, souvent de mouvement, & attaquée de gangréne. S'il s'éleve des pustules, elles s'affaissent dans le moment.

Les Brulures dégénérent facilement en ulcéres, particulirement quand elles sont considérables. Celles qui sont légéres ne présentent aucun danger, à moins qu'elles ne soient compliquées avec quelqu'autre maladie, ou que le sujet ne soit cacochyme

Les Brulures des yeux & de toutes les parties membraneuſes, ligamenteuſes & aponeurotiques, ſont ſuivies bien ſouvent de ſymptômes fâcheux, à cauſe de leur ſenſibilité. Celles des nerfs cauſent ordinairement des convulſions. Il peut ſurvenir une ankyloſe à celles des jointures, ſi l'on n'y prend garde. On comprend aiſément que les grandes & profondes Brulures ſont d'autant plus périlleuſes, qu'elles offenſent des parties intéreſſantes pour les fonctions de la vie. Il n'y en a point de plus dangereuſes que celles qui ſont faites par le feu du Ciel; ſi elles ne ſont pas mortelles, elles ont au moins coutume de cauſer des ulcéres malins très-difficiles à guérir. Perſonne n'ignore les terribles effets du tonnerre. Les parties ſulphureuſes & nitreuſes de la foudre ſont ſi ſubtiles, & le mouvement de leurs tourbillons eſt ſi rapide, qu'elles pénétrent dans l'inſtant les corps les plus ſolides, les fondent, les diſſolvent, ou les réduiſent en charbon.

Les indications curatives varient ſuivant la différence des Brulures, &

la nature des parties qu'elles occupent. Les légéres & les médiocres exigent qu'on attire au-dehors les corpuſcules ignées engagés dans la partie ; qu'on adouciſſe l'acrimonie des humeurs ; qu'on calme la douleur vive & brulante qui tourmente le Malade ; qu'on relâche & qu'on ramolliſſe les fibres cutanées, endurcies, deſſéchées & retirées.

Pour remplir ces indications, il faut d'abord, & avant qu'il ſe ſoit élevé des veſſies, appliquer ſur la partie brulée des compreſſes imbues d'eſprit de vin, d'eau-de-vie, d'eau de la Reine de Hongrie, d'eau de chaux-vive mêlée avec l'eſprit de vin camphré, ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes. Elles ouvrent les pores de la peau, elles diſſipent & font ſortir les corpuſcules de feu qui s'y ſont introduits ; elles les adouciſſent, comme l'eſprit de vin édulcore les eſprits acides corroſifs ; elles entretiennent la circulation des humeurs dans les vaiſſeaux, & préviennent l'inflammation. Mais il eſt néceſſaire d'arroſer de ces eaux ſpiritueuſes les compreſſes auſſi-tôt qu'elles commencent à ſe deſſécher. Fabrice Hildan, *de Com-*

bustionib. c. 6. recommande l'oignon pilé avec du sel, ou l'onguent suivant.

℞ *Oignon crud, une once & demie; Sel commun, & Savon blanc de Venise, de chacun une once. Pilez le tout ensemble dans un mortier, & en faites un onguent avec suffisante quantité d'Huile Rosat & d'Amandes douces.*

Le même Auteur s'est aussi servi avec un heureux succès de l'onguent préparé de la maniere suivante, pour une Brulure de tout le corps, fait par de la teinture chaude.

℞ *Savon liquide, demi-livre; Oignons cruds, deux onces; Sel commun, une once & demie; Huile de jaunes d'œufs, une once, Huile Rosat, & d'Amandes douces, de chacune quatre onces; Mucilage de semence de coings, deux onces. Mêlez & en faites un onguent.*

Quelques uns estiment la craie dissoute dans des blancs d'œufs & de l'esprit de vin; la chaux vive mêlée avec de l'huile de raifort; l'encre, qui par ses parties vitrioliques & astringentes,

empêche la fluxion. On conseille encore de tremper la partie brulée dans de l'eau chaude, ou d'y appliquer des compresses imbues de la même eau, les humectant souvent pour les empêcher de se refroidir & de se sécher. On prétend que la chaleur externe attire l'empyreume. Hildant, lieu cité, dit que l'expérience le confirme. Le feu, suivant Fernel, est le propre alexitére de la brulure. Dans cette intention, bien des gens qui se sont brulés, approchent aussi-tôt du feu la partie, pour l'chauffer autant qu'ils peuvent le supporter. Un remède opposé à celui-ci est l'eau froide. Il est certain que tant que l'endroit brulé y est plongé, on ne sent aucune douleur. Dès qu'on l'en retire, ou que l'eau s'échauffe, la douleur se renouvelle. Il faudroit donc l'y tenir & rafraîchir l'eau jusqu'à ce que tous les corpuscules ignées fussent éteints & amortis. On pourroit peût-être craindre que le froid ne coagulât les liquides dans les vaisseaux, & ne causât la gangréne; mais le mouvement rapide des tourbillons de feu renfermés dans la peau s'y opposeroit. La fraîcheur ne feroit que le réduire

au degré de la chaleur naturelle. C'eſt ce qu'on peut éprouver ſoi-même dans l'occaſion, & enſuite appliquer l'onguent d'oignon, ou les autres topiques ci-deſſus marqués.

Lorſque l'épiderme s'eſt ſéparé, & a formé des veſſies, il faut les couper ſans différer, crainte que la ſéroſité qu'elles renferment, ne devienne âcre par ſon ſéjour, & n'ulcére la peau. Au même inſtant on mettra ſur la Brulure quelqu'onguent ou liniment émollient & adouciſſant. Tels ſont l'onguent Populeum, le cerat de Galien camphré, les huiles de jaunes d'œufs, d'amandes douces, de ſemences froides majeures, de lin ou de noix, récentes & battues, avec égale partie de mucilages de coings, ou de fœnugrec, l'huile dans laquelle on aura fait bouillir des feuilles de ſureau, ou d'yebles & de morelle, les jaunes d'œufs frais bien mêlés avec de l'huile d'amandes douces. s'il y a quelques excoriations à la peau, outre les topiques dont on vient de parler, le baume de Saturne, le Nutritum frais, ou l'onguent Hémorrhoïdal du Codex de Paris, ſont propres pour les deſſécher & calmer la dou-

leur. Supposé qu'il reste quelqu'ulcére, on le détergera avec le baume d'Arcéus, le mondificatif d'Ache, le baume verd de Metz, l'onguent Apostolorum, ou autre semblable. Les Brulures faites par un feu potentiel se traitent avec les onguens & linimens émolliens & adoucissans dont on vient de parler, afin de calmer la douleur & faire tomber l'escarre qui s'y forme toujours. Ensuite on déterge la Plaie avec les mondificatifs ci-dessus rapportés.

Pour les Brulures des yeux, il faut éviter tous les topiques âcres, & les huileux; & n'employer que des collyres anodins, émolliens & rafraîchissans; comme le lait de femme distillé souvent dans les yeux, l'eau de fray de grenouilles, celles de roses, de plantain, d'euphraise, mêlées avec le mucilage de psyllium, de coings, de lin, de fœnugrec, ou le cataplasme suivant qui est un secret de Timæus.

℞ *Deux Pommes douces; faites-les cuire dans de l'eau d'Euphraise & de Roses, jusqu'à ce qu'elles soient bien molles. Passez-en la Pulpe au travers*

d'un tamis, & mêlez y deux dragmes de Sucre Candi en poudre, quinze grains de Camphre, & six grains de Safran réduit en poudre subtile. Appliquez-le chaud, & le renouvellez deux ou trois fois le jour.

Pendant qu'on travaille au-dehors, il faut avoir égard au-dedans, prescrire une diete exacte, délayante, adoucissante, rafraîchissante; des lavemens émolliens & anodins; & saigner le Malade plusieurs fois, particuliérement s'il est pléthorique, pour détourner la fluxion & l'inflammation, à moins que la Brulure ne fût si légere, qu'elle ne méritât pas beaucoup d'attention.

Dans les Brulures internes faites par quelque liqueur, ou matiere corrosive avalée fortuitement, ou prise en lavement, on ordonnera des bouillons gras en abondance, de l'huile, du lait, du beurre frais fondu, des tisannes de riz, d'orge, de racine de grande consoude, d'althea, des émulsions, des mucilages de sémence de lin, de psyllium, de coings; en un mot tout ce qui est gras, visqueux, adoucissant,

capable d'enveloper & de brider les pointes acides ou âcres du poiſon, & on donnera ces remédes tant en potion, qu'en cliſtéres.

Les fortes Brulures demandent d'autant plus d'attention, qu'elles dégénérent ſouvent en gangréne & en ſphacéle ou que certaines parties organiques en ſont quelquefois griévement offenſées. Le ſang qui ne circule que difficilement, ou point du tout, dans l'endroit brulé, s'accumule bientôt à la circonférence; parce que le cœur en envoie toujours de nouveau. Il y produit donc en peu de tems, par ſa quantité & ſon ſéjour, une enflure & une inflammation conſidérable, ſuivie bien ſouvent de ſymptômes dangereux. Le feu ayant pénetré pour le moins juſqu'aux chairs, les met hors d'état de ſubſiſter par elles-mêmes. Il faut qu'elles tombent en gangréne, ou qu'elles ſe détachent par la ſuppuration. Pour remédier aux accidens préſens, & prévenir ceux qui peuvent arriver, il eſt néceſſaire de faire ſur la Brulure des ſcarifications plus ou moins profondes, ſuivant ſa pénétration. Le ſang qui en ſortira, contribue-

ra mieux que tout autre reméde à délivrer la partie de l'engorgement qui ne manque pas de s'y former. S'il n'en ſort pas beaucoup, cela ne diſpenſera pas le Malade d'être ſaigné autant de fois que l'inflammation l'exigera, & que les forces le permettront. En faiſant les ſcarifications, on évitera de couper les nerfs, les tendons & les gros vaiſſeaux. On ſuivra la rectitude des ſibres, ſuppoſé que cela ſuffiſe pour bien débrider les tégumens. Quand le ſphacéle eſt confirmé, on doit enlever avec le ſcapel, & ſéparer du vif tout ce qui eſt corrompu; en venir même à l'amputation, ſi c'eſt un membre entierement ſphacélé.

Après les ſcarifications, on humectera bien la partie avec de l'eſprit de vin camphré, ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe, capable de réſiſter à la pourriture. Enſuite on appliquera une emplâtre d'onguent de Styrax, ou tout autre topique propre à faire tomber l'eſcarre, & l'on fera une embrocation ſur toute la circonférence de la Brulure avec de l'huile Roſat, de Camomille ou d'Hypéricum tiédes, & moitié gros vin rouge, bien battus enſem-

ble, ou une ſixiéme partie d'eſprit de vin camphré. S'il étoit à propos de procurer une ſuppuration plus abondante pour détacher mieux l'eſcarre, on ajouteroit le Baſilic à l'onguent de Styrax. La Plaie étant bien détergée, on emploiera les Sarcotiques & les Epulotiques ordinaires, pour la conduire à une parfaite guériſon.

Les Brulures faites par le feu du Ciel ſont bien ſouvent accompagnées d'accidens terribles & extraordinaires. La frayeur qui ſaiſit toujours celui qui en eſt frapé, dérange toute l'œconomie animale, & le fait ordinairement tomber en ſyncope, ſi elle ne le tue pas. L'exhalaiſon ſulphureuſe de ce feu qui pénétre quelquefois dans les poumons par une inſpiration ſubite que cauſe la terreur, ſuffoque tout d'un coup, ou brule les entrailles. On a vu des perſonnes avoir les os briſés ſans aucune bleſſure à la peau. D'autres reſter morts dans la même attitude qu'ils étoient, quand ils ont été ſurpris du Tonnerre. Voyez *Cardan. l. 8. de Variet. c. 43. Biblioth. Chirurg. de Manget, au mot* Combuſtio. Les Plaies extérieures & les contuſions produites par la fou-

dre ont coutume d'être noires, ou d'un rouge livide. La peau eſt dure, racornie, deſſéchée. Les douleurs ſont vives & ardentes. Ces ſortes de Brulures dégénérent facilemént en gangréne. Il eſt donc néceſſaire de la prévenir par les remédes, tant internes, qu'externes, capables de réſiſter à la pourriture des chairs. Suivant cette indication, on preſcrira ſur le champ au Malade quelques cordiaux, pour le faire revenir de ſa foibleſſe, & rétablir ſes fonctions. On peut eſpérer cet effet de la Thériaque, du Mithridat, de l'Orviétan, de la confection Alkermes, de l'eau Thériacale, de l'eau de Méliſſe composée, ou d'autres Alexipharmaques ſemblables, ſolides ou liquides. La potion cordiale ſuivante eſt propre à remplir ces vues.

℞ *Eau de Chardon bénit & d'Ulmaria, de chacune deux onces ; Eau de Méliſſe ſimple, une once ; Eau Thériacale, demi-once ; Eau Naphe, Confection Alkermes, de chacune un gros ; Sel volatil de Succin, dix-huit grains ; Syrop d'Oeillet, demi-once.* Mêlez & en donnez une cuillerée ou deux toutes les heures.

Obſervez cependant que ſi le Bleſſé ſentoit une grande chaleur dans les entrailles, il faudroit avoir recours aux cordiaux rafraîchiſſans, tels que ſont la Limonade, l'Orgeat, l'eau d'Oxytriphyllum, les Tiſannes adouciſſantes & rafraîchiſſantes, le ſyrop de Limons, de Berberis, de Groſeilles, &c. auſquels on ajoute la confection de Hyacinthe & l'eau Naphe.

Si ces Brulures ſont médiocres, on les traite extérieurement comme celles dont nous avons parlé ci-deſſus : mais parce qu'elles ſont preſque toutes diſpoſées à la mortification, on doit employer en ce cas les mêmes topiques, & faire les mêmes opérations qu'à celles qui tendent à la gangrene, ou qui en ſont attaquées, ajoutant aux linimens, onguens ou cataplaſmes, la Thériaque, la poudre de racine d'Angelique, de Dompte venin, de feuilles de Rhue, de Scordium, & pour mieux déterger, on y joindra la Myrrhe, l'Aloës, le Maſtich, l'Encens, la Gomme Elemi.

Lorſqu'il y a des os fracturés, on en fera la réduction, & l'on ſe ſervira de cataplaſmes de Farine de Féves, d'Or-

ge, de Lupins, de racines d'Angelique & de *Vincetoxicum*, de feuilles de Rhue & de Scordium, de Thériaque, & on les renouvellera tous les jours.

La méthode que nous venons de donner pour le traitement des brulures faites par le feu du Ciel, se trouve assez conforme avec les Observations de plusieurs habiles Praticiens. Nous lisons que Herman, *Comment. in Misc. l.* 1. guerit à peu près de cette maniere une jeune Fille de quinze ans frapée du Tonnerre qui étoit entré dans une maison. Cette jeune personne tomba par terre comme en syncope, & resta dans cet état pendant une heure & demie. Les Domestiques s'en étant apperçus, coururent à elle, & la crurent morte. On la mit au lit. L'ayant examinée, on lui trouva la poitrine d'un rouge mêlé de quelques taches noirâtres, comme si la Brulure avoit été faite avec de la poudre à canon. Elle avoit au-dessous de la mammelle des rayes brunes qui s'étendoient sur tout le ventre jusqu'au pubis qui étoit excorié. Il y en avoit aussi à la jambe gauche jusqu'au talon. On lui fit prendre d'abord deux cuillerées d'eau apoplec-

tique ; ce qui la fit revenir de sa foiblesse, & lui fit recouvrer la parole. Elle se plaignoit d'une chaleur brulante dans la gorge, & d'une douleur à la partie blessée. On lui donna de la poudre bezoardique d'Angleterre à la dose de demi-dragme, dans l'eau de cerfeuil. Elle sua beaucoup, & la chaleur de la gorge diminua. On appliqua sur les parties lésées un onguent fait avec la crême de lait & la céruse, qu'on réitéra souvent. Ses douleurs en furent très-adoucies. Comme il étoit survenu une petite fiévre qui persistoit, on lui prescrivit une émulsion faite de sémence de pavot blanc, d'ancolie, de millet, & de chardon bénit dans huit onces d'eau, & l'on y mêla deux dragmes de poudre bezoardique d'Angleterre. La fiévre cessa, & la malade se trouva guérie. Il ne lui restoit qu'une légére excoriation à la mammelle, qui fut rétablie avec l'emplâtre de Saturne de l'Auteur. Une chose remarquable, c'est que cette fille sentoit de grandes douleurs, & étoit attaquée de mouvemens convulsifs au pié gauche toutes les fois qu'on étoit menacé d'un orage prochain avec des éclairs. *Voyez*

Bibl. Chir. de Manget, combuſtio, *p.* 542.

Les douleurs que cauſent ſur le champ les brulures en général, ſont quelquefois ſi vives, & les particules ignées introduites dans la peau & dans les chairs, ſont ſi agitées, qu'on eſt obligé d'avoir d'abord recours à tout ce qu'il y a de plus rafraichiſſant pour calmer l'irritation des fibres nerveuſes. C'eſt ce qui fait que l'eau fraiche appaiſe ſi promptement l'impreſſion du feu, & que l'encre eſt en ce cas auſſi efficace par ſa fraîcheur que par ſon aſtriction. Nous voyons que Diemerbroëck; *in Obſervation. & curation. Medic.* guérit fort promptement de cette maniere deux perſonnes, le mari & la femme, qui s'étoient conſidérablement brulés les deux mains dans de la réſine fondue & enflammée, en voulant éteindre le feu. Il leur fit tremper & laver les parties brulées dans de l'encre; n'ayant pas d'autre reméde plus prompt à employer. Au bout de demi-heure l'ardeur & la douleur ceſſerent entierement; il ne s'éleva aucune veſſie, & il ne reſta aucune incommodité d'une ſi violente brulure.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE

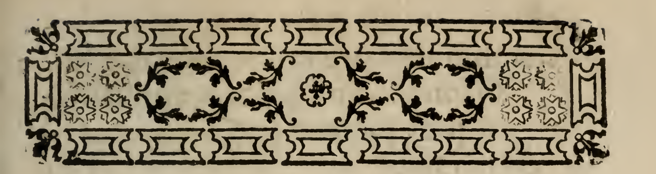


TABLE DES MATIERES

Contenues dans le troisiéme Tome.

A

D

Fibres,

H

L

O

P

R

T

V

Fin de la Table des Matieres.

5. 13. 2
0. 4. 0
0. 17. 8 $\frac{1}{2}$

6. 14. 10 $\frac{1}{2}$

3. 7. 5 $\frac{1}{4}$

Ans.

1. 13. 8 $\frac{3}{8}$

10 × 12. = 120   5 × 8 = 40

12. 4.

84 —

72
4. 4

74. 4
52
22. 0
22.
9. 3
44. 0
42
46.
28. 0
20. 0
5. 0
99. 0
22
121

22
30
52




a39003 011661542b

